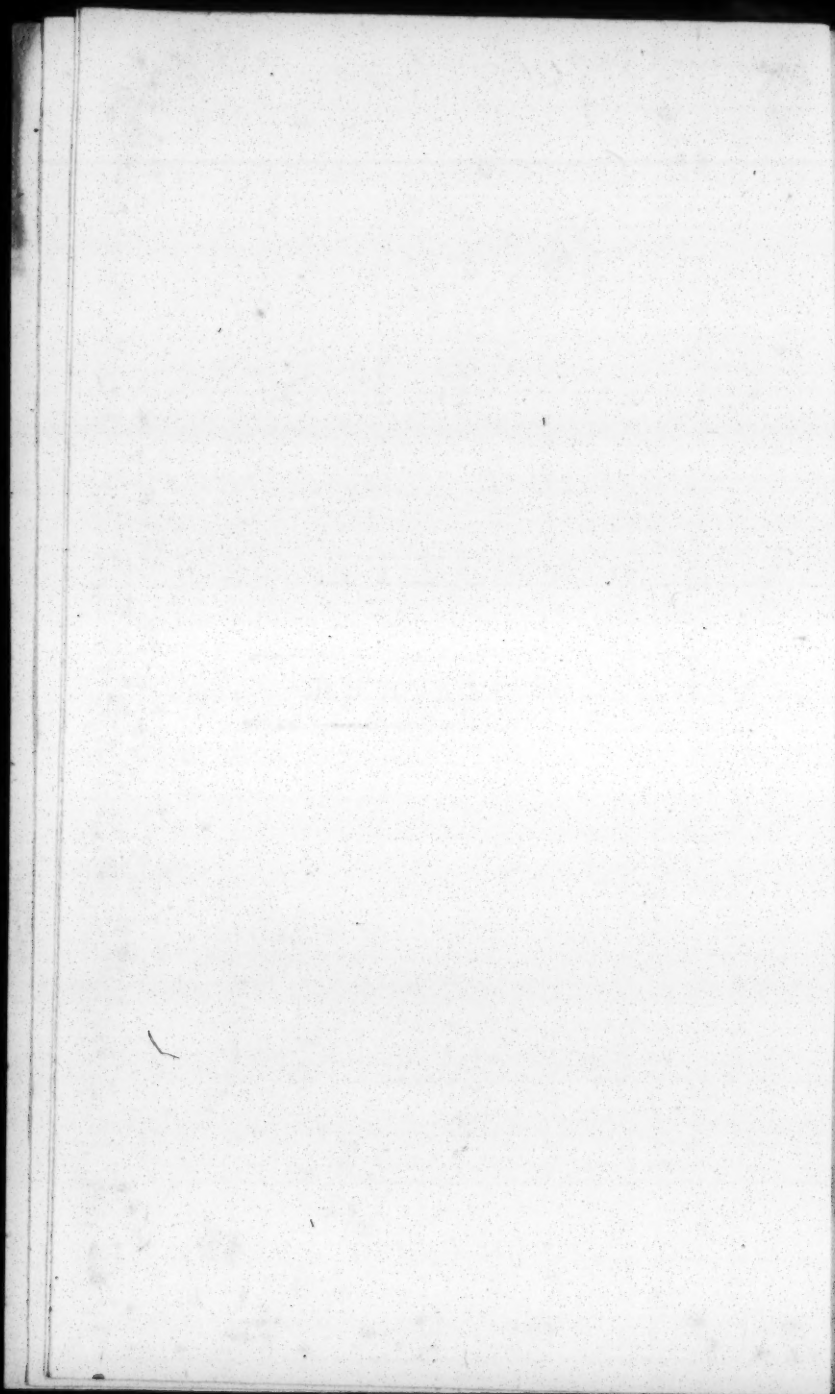


Œ U V R E S

D E

M^r. CAZOTTE.

TOME QUATRIEME.



Le Diable amoureux Frontispice Tome IV.



Drucker.

Œ U V R E S
BADINES ET MORALES

D E

Mr Cazotte.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

TOME QUATRIEME.



L O N D R E S.

1788.

5

7



S U I T E

D U L O R D I M P R O M P T U .

H I S T O I R E

D E M I S S

REBECCA WESTFIELD.

Vous apprendrez avec le temps l'histoire de notre maison ; elle est noble , ancienne ; mais ce mérite nous est étranger : il faut éviter de s'en prévaloir. Si l'on avoit des avantages personnels, l'orgueil en terniroit l'éclat.

Je suis fille d'Edwart, comte de Westfield, & de Lady Sara Tranquill.

A iij

Le ciel avoit béni leur mariage par la naissance de six enfans. Vous connoissez l'aîné : c'est Georges, à présent comte de Westfield. Lady Heat-Moore, que vous verrez, & William, évêque aujourd'hui de Lincoln, la suivoient; ensuite un frère que nous perdîmes jeune, Edouard, mort à la guerre, dont je conserve un tendre souvenir, & moi, la cadette de tous.

Mon père possédoit les fiefs de la maison, devenus depuis l'apanage de notre aîné. La dot de ma mère devant être le partage des autres, nous nous voyions réduits à de médiocres espérances. Mon père, attaché à la cour par un poste distingué, y vivoit. Son épouse, devenue infirme de très-bonne heure, se retira ici. On envoya mon frère aîné à l'université de Louvain pour faire ses études & ses exercices. Au sortir de l'académie, il parcourut

les différentes cours d'Allemagne & revint en Angleterre, âgé de vingt-cinq ans. Je le vis alors pour la première fois.

Le château paternel ne l'arrêta pas long-temps. Mon père vouloit l'attacher à la cour, & le força de rester à Londres : ainsi je ne l'ai presque pas revu depuis. L'évêque de Lincoln, encore enfant, fut envoyé à Oxford. Peu après, le lord Heat-Moore rechercha ma sœur aînée & l'épousa.

J'avois treize ans moins que ma sœur. Le lord Heat-Moore, en me voyant, prit du goût pour moi, il fut au moment de changer de vues ; mais les intrigues de mon aînée le ramenèrent à elle. J'étois trop jeune pour avoir des desseins, & n'avois rien fait pour l'attirer : je le vis reprendre sans nul regret ses premiers engagemens ; mais ma sœur me regarda comme sa

rivale , & ne m'a jamais pardonné de l'avoir été.

Le plus jeune de mes frères étoit mort à Westminster , où on le faisoit étudier. ~~Edward~~ avait une lieutenance dans le régiment des gardes , & à la réserve des temps que son emploi lui permettoit de venir passer avec nous , je restois ici seule avec ma mère , que ses infirmités réduisoient à garder la chambre , supportant avec beaucoup d'impatience la solitude où j'étois confinée.

La lecture des romans françois , dont j'avois acquis l'intelligence , étoit ma seule occupation ; elle m'entretenoit dans le dégoût de la vie sédentaire , m'inspiroit de la curiosité pour des choses qu'il m'étoit inutile de connaître ; réveillait en moi le germe d'une passion fatale à mon repos , & me donnoit de fausses idées des hommes ,

du monde, & de la nature en général.

Une plaisanterie de mon frère Edwart me fit prendre le goût d'un amusement encore plus dangereux. J'étois à-peu-près de sa taille, & nos traits avoient beaucoup de ressemblance. Il s'avise un jour de me faire essayer un de ses uniformes; vous me voyez en habit d'homme: brillante de jeunesse, je dûs paroître encore mieux aux yeux d'Edwart sous ce travestissement: pour le rendre complet, il fut décidé qu'on feroit un habit exactement sur ma mesure, & le projet fut exécuté.

Sous ce nouvel habit je me présentai dans les maisons du voisinage, & y fus d'abord méconnue. On me prenoit pour le plus jeune de mes frères dont on ignoroit la mort. Ce succès m'encouragea; & en continuant de me masquer ainsi, je pris la contenance

hardie, naturelle, enfin le maintien cavalier : j'appris à manier un cheval avec adresse, & instruite par un valet-de-chambre de mon frère, François & autrefois prévôt de salle à Paris, je devins consommée dans l'art de l'escrime. Mes matinées entières étoient employées à ces exercices ; à peine reprenois-je l'habillement de mon sexe pour paroître dans l'appartement de ma mère. Le goût de la chasse se joignant à mes autres fantaisies, bientôt tous mes momens furent remplis par ces occupations si peu séantes à mon état.

Le départ d'Edwart pour Londres suspendit mes cavalcades ; mais la manie en devint plus forte. J'attendois son retour avec impatience pour m'y livrer de nouveau : il fut assez prompt : ayant obtenu un congé au bout de trois mois, il revint accom-

pagné d'un officier de son corps, nommé Sir Patrice o-Berthon. C'étoit un cadet d'Irlande, fils d'un lord des plus qualifiés & des plus pauvres du royaume. Il avoit environ trente ans. Sa figure étoit belle, noble, prévenante; son esprit agréable, adroit, insinuant : Edwart avoit beaucoup d'amitié pour lui, & il le mit en tiers dans toutes nos parties.

Sir Patrice s'attacha à me plaire, & n'eut pas de peine à réussir : je n'étois pas sur mes gardes. Il me fit un aveu assez libre, & je le reçus cavalièrement; mon habit m'inspiroit de la hardiesse & autorisoit la sienne. Je n'avois qu'un moyen à opposer à ses attaques : l'état de notre fortune devoit nous éloigner de penser l'un à l'autre. Je connoissois les préjugés de mon père & de mon frère aîné contre les Irlandois; mais je ne pou-

vois alléguer honnêtement ce motif, trop bien démenti dans mon propre cœur. Sir Patrice, prétextant une grande passion, ne fut pas rebuté par une aussi foible défense; il redoubla d'empressement, continua ses assiduités au château avec mon frère & sans mon frère; & voyant que ses affaires n'avançoient point assez, il usa d'un moyen peu digne d'un galant homme, pour me mettre dans le cas de rechercher moi-même sa main.

Dans ces entrefaites mon frère Edwart, pourvu d'un brevet de colonel, est tué à la tête de son régiment en faisant son devoir. Cette mort touche vivement mon père, le grand âge & le chagrin le conduisent au tombeau : bientôt après, ma mère languissante depuis quinze ans, achève sa pénible carrière. Lady Heat-Moore & mon frère, alors docteur d'Oxford, étoient

étoient venus lui fermer les yeux, tandis que le nouveau comte de Westfield se faisoit recevoir au parlement, alors assemblé.

Ma conduite, peu éclairée jusqu'alors, ne tarda pas à être connue de mes parens. J'avois perdu dans Edwart le seul ami, le seul protecteur sur lequel j'eusse pu compter parmi les miens. De vieux domestiques zélés, ou croyant l'être, déclarèrent à Lady les particularités de mon commerce avec Sir Patrice, dont notre indiscretion pouvoit leur avoir donné connoissance.

J'étois majeure; nos affaires étoient arrangées; j'avois reçu en billets, sur la banque, cinq mille livres sterling, faisant le fonds de ma fortune. Je fus avertie qu'on avoit écrit au Lord Westfield de se rendre promptement chez lui. On attendoit Lady Francy, son épouse, sous peu de jours. Cette dame

étoit du caractère de Lady Heat-Moore, & très-liée avec elle. Je craignis de voir ma famille se réunir contre moi, & résolu d'aller secrètement à Londres chercher Sir Patrice; la jouissance de ma liberté & de ma fortune me permettant de prendre hardiment la qualité & le titre de son épouse.

Un domestique affidé me tint des chevaux prêts, & je partis en habit d'homme; je pouvois le paroître aux yeux des autres; mais dans un voyage assez long, les incommodités d'une grossesse avancée de quatre mois ne m'avertissoient que trop que je ne l'étois pas.

Sir Patrice logeoit en Piccadilly. J'allai le matin le surprendre dans l'appartement qu'il occupoit. Ce fut une surprise en effet pour lui. Ses vues ne quadroient pas avec les miennes : une minute après mon arrivée, j'eus lieu

de m'en assurer. Il me reçut sans aucun empressement, avec un air d'embarras & de contrainte. Je le croyois peu instruit de mes affaires, & lui fis le détail de mon état, de nos ressources. Il parut encore plus rêveur, plus froid. Je le pressai, & voulus le piquer d'honneur : il devint ironique, insultant. Le résultat fut que le métier de soldat, que je faisois, ne quadroit pas avec le lien sérieux dans lequel je voulois m'engager. Je tombai à ses genoux, le conjurant d'avoir pitié de l'enfant dont j'allois devenir mère. Il me repoussa d'une manière outrageante. Je fus me modérer, & déterminée à le pousser à bout, je me retirai consternée en apparence & furieuse au fond du cœur.

Je me cache dans une chambre garnie aux environs de la demeure de Sir Patrice ; mon domestique, par mon

ordre , se met sur ses traces & éclaire ses actions ; attaché à la veuve d'un riche jouaillier de Londres , dans l'espérance de l'épouser , il avoit perdu de vue ses anciennes connoissances & lui donnoit tout son temps. Le soir , il se retiroit chez lui , seul & sans précautions. Je m'arme de résolution : je me mets en embuscade au coin de la rue : je le vois venir d'un bout de la place à l'autre , je m'avance au-devant de lui & le rencontre au milieu ; nous nous reconnoissons à la clarté de la lune. Traître , lui dis - je , rends - moi justice. Il me répond par une invective , & cherche à m'échapper. Je mets l'épée à la main : forcé de tirer la sienne , il veut appeler , recule , se bat en retraite ; je le presse , il ne fait que parer : je le blesse , il devient furieux , m'attaque à son tour , se précipite sur mon fer en voulant me désarmer , &

se fait une blessure mortelle. Il la jugea telle dès qu'il l'eut reçue: il tombe. Ah! Rebecca, me dit-il, vous m'avez tué! Ce mot me rendit à moi-même. Cher Patrice! m'écriai-je.... Malheureuse! qu'ai-je fait?.... Vous vous êtes vengée, Rebecca, & je vous pardonne, prenez soin de moi.

Je cours à l'autre bout de la place, je trouve une chaise à porteur: je la conduis; je mène le blessé à son appartement, & tandis que son valet-de-chambre le couche, s'attache à arrêter le sang qui coule des blessures, je vole pour chercher des secours. Je reviens bientôt avec un chirurgien habile. On pose le premier appareil. Je ne voulois pas me retirer. Rebecca, me dit Sir Patrice, allez vous reposer; venez demain matin dans des habits plus convenables. Fasse le ciel

que j'aie le temps de réparer les torts dont vous avez à vous plaindre.

Je vins de très-bonne heure le lendemain. Sir Patrice avoit fait assembler chez lui un ministre, deux gens de loi, deux de ses amis; tout étoit prêt pour notre mariage; le propriétaire de la maison & un parent de son épouse me servirent de témoins, & la cérémonie se fit, avant la levée de l'appareil, avec toutes les précautions qui pouvoient en assurer la solidité.

Votre père étoit blessé à mort. Il l'étoit de ma main; il m'étoit cher... Je passe rapidement au moment douloureux où je le perdis, huit jours après notre union. Je lui rendis les tristes devoirs qu'il devoit attendre de moi, m'éloignai du quartier de Piccadilly, & vins m'établir, jusqu'au moment de mes couches, dans un petit appartement, sur la paroisse de

St. Paul. J'avois envoyé mon domestique affidé aux environs du château de Westfield, pour savoir comment ma famille auroit pris mon évasion. Tout étoit ligué contre moi, il n'étoit question que de partis violens. Mon frère le docteur, élevé depuis peu à l'évêché de Lincoln, épousoit la haine de Lady Heat-Moore; Lady Francy, épouse du comte de Westfield, s'y prêtoit; tous trois de concert animoient notre aîné, & l'avoient rendu furieux.

J'estimois le Lord mon frère; mais je craignois ses préjugés, ses emportemens, son caractère. Je conçus la nécessité de m'éloigner de ma famille, de dérober à la haine de ma sœur le spectacle de ma situation, & de chercher un asyle où je pusse vivre tranquille & dans l'aisance, avec la médiocre fortune dont je me trouvois maîtresse.

Je ne pouvois le trouver dans Londres. Mes fonds, en y comprenant ce que j'avois recueilli de la succession de Sir Patrice, se montoient à six mille six cent livres sterling; elles étoient en actions sur la banque; le revenu n'en étoit pas suffisant pour me soutenir avec décence dans une ville aussi grande & où tout est à si haut prix. Je pouvois me retirer dans une province éloignée, ou aller vivre en France. Je balançai quelque temps entre ces deux partis; enfin, mon goût & mes habitudes l'emportèrent. En vivant en Angleterre, il falloit m'assujettir aux occupations, à la conduite ordinaire d'une personne de mon sexe, ou, en affichant une singularité, renoncer à la considération des personnes parmi lesquelles j'aurois à vivre. En passant en France sous mon habit cavalier, je perdois de vue les gens

que je voulois fuir, j'échappois à toute espèce de contrainte, je doublois, pour ainsi dire, mes revenus en acquérant ma liberté. Ce projet me séduisit & je m'y arrêtai.

Le temps de mes couches arriva. Vous prîtes naissance, mon cher Richard. De tous les amis de notre maison, M. Sterlook, banquier de la cité, étoit le seul avec qui j'eusse conservé des liaisons & qui eut connoissance de mes aventures. Il fut votre parrain; deux amis de Sir Patrice furent témoins du baptême dans la paroisse de St. Paul; l'acte fut revêtu de tout ce qui pouvoit le rendre authentique.

Vous fûtes envoyé en nourrice à Backway. De-là vous deviez passer à Southam, comme vous l'avez fait, pour y recevoir la première éducation dans la maison d'une honnête veuve, nommée Mistriss Hallen. Quoiqu'on

cherchât soigneusement à cacher qui vous pouviez être, on ne déguisa pas votre nom de famille : il est très-connu en Angleterre, surtout en Irlande ; mais il vous étoit commun avec beaucoup d'enfans nés de la maison o-Berthon, & vous confondoit avec eux. Cette précaution, suggérée par M. Sterlook, achevoit d'éloigner tous les doutes qu'on auroit pu former par la suite sur votre naissance. Notre famille & celle de votre père étoient pourvues d'héritiers qui vous éloignoient alors de toute prétention à une meilleure fortune, mais je voulois vous ménager les ressources de l'avenir, & pour mettre obstacle aux intrigues qui auroient pu vous en priver, je laissai tout le monde dans l'ignorance sur votre sort & sur le mien.

Après avoir pourvu à ce qui vous regardoit, je vous recommandai à M.

Sterloock : je mis entre ses mains ma petite fortune ; je lui confiai mes desfeins, le lieu de ma retraite, & m'embarquai pour la France en habit d'homme.

J'errai long-temps dans les différentes villes dont les côtes maritimes de ce royaume font bordées, fans pouvoir me fixer dans aucune : enfin la situation de Marseille me plut, & je m'y arrêtai. La langue, les usages du pays m'étoient devenus familiers, & ce fut alors, mon cher Richard, que d'après ce que je voyois chaque jour de ce peuple folâtre & caressant, confondue au milieu d'eux, ne voyant pas leurs chaînes, & me trouvant moi-même parfaitement libre, tenant toujours à mes idées angloises, je me demandois si la France étoit un hospice général, sacrifié entièrement au plaisir des étrangers qui y abordent,

où le peuple , gémissant sous une contrainte qu'il déguise , fût forcé par un mouvement secret de rire & de danser toute l'année pour l'amusement de ses hôtes.

J'aimois la dissipation : elle m'étoit nécessaire. Déplacée comme je l'étois à tous égards , j'avois besoin de me fuir. Je ne formois point de liaison particulière : la légèreté françoise m'effrayoit : il ne me convenoit pas de faire mon ami d'un homme , & le commerce des femmes m'étoit insipide. Je me livrois à tous les goûts que je vous ai fait connoître. J'avois des chevaux , des chiens. Mais m'appercevant enfin que ces fantaisies dispendieuses dissipent trop promptement mon médiocre revenu , je cherchai des ressources dans les arts , dans les livres , la compagnie des gens instruits & les spectacles. Ce fut dans ce nouveau
cercle

cercle d'amusemens que je puifai l'envie de voir Paris. Le peuple de cette capitale me parut plus dissipé & moins gai que celui de Marseille; j'y trouvai d'ailleurs ce qui pouvoit flatter mes inclinations dans tous les genres. Les académies d'exercice m'offroient de quoi passer les matinées; des cours de sciences abstraites, mises à ma portée, remplissoient les après-midi; & les spectacles, le reste du vuide de la journée. Le soir je rentrois extrêmement fatiguée, & achevois de m'oublier dans les bras d'un sommeil profond que je m'étois rendu nécessaire. J'avois pris le nom de S centri que j'ai gardé jusqu'à ce jour.

Dans les académies que je fréquentois, j'avois occasion de voir beaucoup de jeunes gens de ma nation; mais je ne me faisois pas connoître d'eux pour anglois, dans le dessein de les

étudier plus à mon aise ; ils me prenoient , à mon parler provençal que j'avois un peu conservé , pour un gentilhomme de ce pays-là. Il y avoit dans notre commerce je ne fais quoi de haut , de froid & de dédaigneux. Ils me traitoient comme un françois , moi je les regardois comme des gens dont on auroit pu faire des hommes , en adoucissant leurs mœurs , & en rectifiant des préjugés révoltans pour l'humanité ; tels qu'ils étoient , ils me paroissoient insoutenables , n'étant point soupçonnée de savoir leur langue , je leur entendis tourner en ridicule un de leurs compagnons d'exercice , avec tant d'aigreur & si peu de retenue , qu'il me prit envie de me lier avec lui. Ils ne lui reprochoient pas un défaut dont un être raisonnable n'eût pu s'applaudir comme d'une bonne qualité. Il étoit modeste , doux , hon-

nête & reconnoissant, au point de se piquer d'être l'ami des françois dont il avoit reçu un accueil obligeant ou quelques légers services. Il soutenoit qu'on ne devoit pas insulter chez elle une nation qui n'y insultoit personne, & pensoit lui-même n'avoir pas des raisons suffisantes pour la mésestimer. Ne pouvant le corriger de ses travers, ses camarades l'abandonnèrent, & il resta seul avec moi. Il se nommoit Estevan, il étoit Gallois. Lorsqu'il fut seul je l'abordai, & lui parlai si bon anglois, qu'il eut lieu d'en être surpris. Je m'avouai pour son compatriote & pour son complice dans la façon de penser: enfin, mon fils, à la suite de cette ouverture nous devîmes amis & presqu'inséparables, nous le ferons toute la vie. Il n'y eut jamais d'ame plus douce, plus vraie, plus sensible que celle d'Estevan. Je pour-

rois vous en dire mille biens ; mais vous le connoîtrez , & vous en apprendrez davantage par son commerce. Vous lui avez déjà quelques petites obligations indirectes ; & , quand vous le reverrez , sa figure ne vous fera pas étrangère.

Je n'avois jamais connu que l'amour , & n'avois pas eu sujet de m'en louer. Mon ame se livra à l'amitié avec toute la chaleur dont elle étoit susceptible. Estevan , peu riche , ayant dissipé pour son éducation au-delà de la somme qu'il pouvoit raisonnablement sacrifier , songeoit à repasser la mer ; je me déterminai à faire ce voyage avec lui.

Nous passâmes à Londres. Je vis M. Sterloock ; je fus de vos nouvelles. On se louoit de votre douceur , de votre application. Je conférai avec cet

honnête banquier sur le parti que je pourrois vous faire prendre.

L'état des familles n'avoit pas changé, mes ressources n'étoient point augmentées, vous étiez d'un tempérament délicat; il fut décidé qu'on vous enverroit à Oxford, comme un jeune homme destiné à l'état ecclésiastique.

Estevan prit bientôt après le chemin de Galles, & je l'y suivis. Son patrimoine étoit mince, une partie en étoit abandonnée pour la subsistance d'une mère âgée & respectable; nous n'étions pas fort à notre aise, mais un ami tient lieu de bien des choses. Je passai six mois avec lui sans m'ennuyer, m'occupant à détruire les renards dont son petit territoire étoit infesté: & je revins en France, déterminée à retourner désormais tous les ans au pays de Galles.

Cependant j'en fus deux sans tenir

parole. A mon second voyage je trou-
vai Estevan dans l'embarras. Il étoit
amoureux de la fille aînée de Mistrifs
Bullcock que vous connoissez : elle
n'avoit que quatorze ans alors. Il n'o-
isoit parler de sa passion ni à Mifs
Anna, qui l'avoit fait naître, ni à la
mère, ni à personne. Les circonstan-
ces étoient au plus défavorables pour
lui. Mistrifs Bullcock venoit de perdre
son mari, le bien qui lui restoit se
trouvoit engagé à une espèce de juif
pour 150 livres sterling. Cet homme
pressoit pour se faire payer ; la famille
étoit dans la désolation & au moment
de sa ruine. Mon ami Estevan n'y pou-
voit apporter de remède. Comment
préméditer un mariage dans un état
aussi désespéré ? En supposant le bien
de Mistrifs Bullcock libéré, il n'étoit
pas même raisonnable d'y penser. J'en-
gageai mon ami à réserver l'aveu de

ses sentimens pour des temps plus heureux , & déterminée à passer l'année entière avec lui , je sacrifiai la plus grande partie de mes revenus pour tirer d'affaire cette estimable & malheureuse famille. Je voulois qu'Esteven prit ce petit service sur son compte , mais il me nomma à Mde. Bullcock : voilà l'origine des liaisons que j'ai conservé avec elle.

L'année étant révolue , je retournai à Paris. L'Europe étoit en paix , & paroïssoit devoir y être long-temps. J'eus occasion de connoître un mousquetaire , issu d'une bonne maison de la province de Lancastre. Il se nommoit Fitz-Martin. Croyant appercevoir en moi de l'attachement pour la France , il me dit qu'à vingt-quatre ans , que je paroïssois avoir , il étoit étonnant que je ne cherchasse pas à entrer dans le service , seul état convenable à un

homme de condition. Lui né à S. Germain , n'ayant que quinze cent francs de pension, il subsistoit avec agrément & avec l'espérance de s'avancer.

M'ennuyant de ce que j'avois fait jusqu'alors, la fantaisie d'être moufquetaire me faisoit. Fitz-Martin me présente à son commandant, comme un débris de la fortune des Stuarts.

Je plais : on m'agréa. De nouveau je me trouve monter à cheval ; mais par état. Je vais souvent à Versailles, le goût pour la chasse se réveille ; bientôt le roi de France ne force pas un cerf sans m'avoir pour compagnon ou pour témoin de son succès. Cela vint au point de me faire remarquer.

J'arrivois un jour un peu tard pour les abois. Le roi, habitué sans doute à me voir, dit assez haut pour être entendu de moi : Ah ! voilà mon mouf-

quetaire ! Trop flattée d'avoir mérité cette distinction, je cherchai à me faire remarquer de plus en plus ; mais j'avois doublé, triplé mon écurie, & M. Sterlook m'avertit que j'avois altéré mon capital. Je pris la résolution de m'aller confiner pour quelque temps auprès de mes amis, dans mon pays de Galles, & partis de Versailles munie d'un bon congé.

Pendant que je vivois chez Estevan, la guerre avec l'Espagne se déclare : nos politiques disoient que la France ne tarderoit pas à se mettre de la partie. J'aimois la personne du roi ; mais je ne pouvois le servir contre nation. Je fus forcée de prendre mon parti, & j'envoyai ma démission à mon commandant.

Sir Thomas Collwill levoit alors, avec commission, une compagnie franche pour suivre l'amiral Anson dans

son expédition des Indes. Nous nous étions vus en France ; il m'offrit la lieutenance de sa compagnie, & je l'acceptai. Cette compagnie m'offroit des moyens de ménager notre petite fortune, & peut-être de l'augmenter.

Je vous recommandai à M. Sterlook, & m'embarquai sur le *Contre-Amiral*, avec un détachement de cent cinquante hommes. Je ne vous parle pas du voyage & de l'expédition, tout vous est étranger, hors le fruit que j'en ai recueilli.

Après une absence de quatre années, & des aventures extraordinaires de tout cet armement redoutable, il me revint en Angleterre qu'une petite poignée de monde sur un vaisseau délabré, écrasé de richesses, & j'eus le bonheur d'en être. Nous dûmes notre conservation au génie plein de ressources qui nous commandoit, & à la

fortune, qui nous conduisit au port à travers une escadre ennemie, à la faveur d'un brouillard. Sir Collwill étoit mort, & de droit j'étois devenu capitaine d'un corps de troupes composé de cinq cent hommes au départ, & réduit pour lors à trente-six.

J'arrive à Londres. Je vole chez M. Sterloock, âgé de soixante-dix-sept ans, il étoit tombé en enfance; sa famille venoit de le faire interdire; mes fonds étoient en sûreté. Je réclamois des papiers; l'inventaire n'étoit pas encore fait. On ne put me dire un mot de mon pauvre Richard.

Chargée de rendre compte de ma compagnie, & de suivre ses intérêts à la liquidation des prises faites par l'escadre, je ne pus m'absenter de Londres. J'écris à Southam, à Mistriss Hallen, je ne reçois pas de réponse; une seconde, une troisième lettre, ne

font pas plus heureuses ; mortellement inquiète, je demande un congé de huit jours pour aller à Southam ; les commissaires de l'amirauté, à qui je m'étois rendue trop nécessaire, me le refusent. Enfin, je m'adresse à mon ami Estevan & le conjure de me venir joindre, ayant le plus grand besoin de ses services. Il me répond qu'il ne peut abandonner sa mère qui est à toute extrémité. Ma situation étoit désespérante ; si j'abandonnois mes devoirs, je me mettois dans le cas de perdre la fortune amassée pour vous avec tant de périls & de fatigues, & cependant je craignois de vous voir perdu.

Au milieu de ces alarmes, l'espérance de vous voir prendre dans le monde un rang sortable à votre nom, m'excitoit à me rapprocher du chef de notre famille. Le Lord Westfield étoit

étoit à Londres : je le fus. J'appris qu'il demeurait dans la rue de Southampton, dans un appartement garni. Dans la même maison, un logement au-dessus du sien étoit sans locataire. Je le prends. Je n'appréhendois pas d'être reconnue en passant devant mon frère ; je le connoissois pour être distrait. Mon uniforme, mon état actuel me mettoient à l'abri d'être soupçonnée par lui. J'aurois désiré qu'un hasard nous approchât, qu'il pût prendre de la curiosité sur mon compte. Je l'aimois, l'estimois ; mais je le craignois encore davantage ; en prenant mal mon temps, en m'exposant à l'aborder dans un moment où il eût été mal disposé, je pouvois échouer dans mon entreprise, sans espérance de retour de sa part.

Il venoit de perdre depuis peu son fils unique, & le pleuroit encore. Mon

domestique avoit appris cette nouvelle du sien. Ses filles étoient mariées depuis trois ans aux Lords Mellfond & Etherge , chevaliers de l'ordre d'Ecosse & pairs de ce royaume; sa famille le négligeoit beaucoup, & il étoit comme isolé.

J'appris aussi quelles étoient ses habitudes. Hors des séances du parlement, il s'intriguoit avec les agio-teurs en chef de Londres , pour travailler sur les papiers publics , étoit assidu le soir aux pantomimes de Cowentgarden ; le spectacle fini , il entroit au café , y rêvoit pendant quelque temps & se retiroit vers les onze heures. Je le suivois partout dès que mes affaires me le permettoient ; observant toutes les précautions possibles pour ne lui être pas suspecte.

Il faut , mon cher Richard , vous donner une idée du caractère de votre

oncle. C'est un des plus dignes hommes, & un des plus singuliers qu'ait produit l'Angleterre. Le Lord, votre grand-père, vouloit l'attacher à la cour, & l'y a retenu auprès de lui tant qu'il a vécu. Mais dès que votre oncle a dépendu de lui-même, à peine reçu à la chambre des pairs, il a renoncé à toute espèce de faveur; retiré dans ses terres, il est cultivateur entendu, économe, & le meilleur de tous les maîtres. Pour ses vassaux indigens, pour les malheureux quels qu'ils soient, il pousse la charité jusqu'à la profusion. De retour à Londres, il fait charger des vaisseaux, s'intéresse dans l'établissement des manufactures, suit les mouvemens des fonds publics, & joue le rôle de l'homme intéressé. Dans la chambre des pairs, plein de bonnes intentions, il est inaccessible à toute espèce de brigue; sans complaisance

pour le ministère, il ne le contrecarre jamais, à moins qu'il ne le soupçonne d'entreprendre sur le bien public. Il méprise la chambre des communes, ne veut jamais traiter avec elle, & devient inutile à sa propre compagnie par cette inflexibilité de caractère. Il a bien d'autres préjugés, je pourrois même dire d'autres manies; mais vous les connoîtrez par les détails que je dois vous faire. Du reste, fasse le ciel que vous lui ressembliez par la droiture, l'intégrité & la bienfaisance.

Depuis quinze jours j'étois attachée à le suivre, inutilement pour lui & pour moi, lorsqu'un soir étant dans le café de Cowent-Garden, trois hommes de mauvaise mine, assis à peu de distance de moi, & s'y entretenant à voix basse, laissèrent échapper son nom. Le spectacle étoit commencé, & je n'avois pu y trouver de place. La

tête appuyée sur une main, je rêvois, & l'on pouvoit me croire endormie. Le nom de Westfield attira mon attention, je prêtai attentivement l'oreille sans quitter mon attitude.

Il a dîné à Kingsarms, dit un des gens que j'écoutois, avec tels & tels; il avoit à lui seul trois courtiers sur la bourse. Bradshaw m'a dit avoir négocié pour lui la valeur de cent mille livres sterling : il y fera bon, répondit un de leur compagnie. Je perdis la suite de la conversation; ils s'étoient levés, & avoient été choisir un endroit moins suspect, pour y méditer sur ce qu'ils vouloient faire.

Le spectacle finissoit. Le Lord Westfield en sort, couvert comme à son ordinaire, d'un surtout assez simple. Il demande de la limonade chaude & s'assied; les trois coquins avoient disparu.

A onze heures Milord fait demander une chaise; il n'avoit pas même un domestique avec lui. La chaise est amenée: il y entre: je la suis; mais d'un peu loin. A peine entroit-elle dans la rue de Southampton, que j'entends du bruit, je mets l'épée à la main, je cours; la chaise est arrêtée: les coquins sont à la portière; ils m'apperçoivent; un d'eux se détache & vient l'épée haute au-devant de moi; je l'étendis par terre du premier coup, & courus aux autres; mais aux cris de leur camarade, ils avoient pris la fuite. Je trouve Milord se débattant, criant dans la chaise abandonnée par les porteurs, qui, peut-être, étoient complices. Je l'aide à en sortir, le prends par dessous le bras, & nous regagnons son logement à pied.

J'avois encore à la main mon épée toute sanglante. En entrant, j'avertis

l'hôte d'aller faire le rapport aux gens du guet de ce qui venoit d'arriver.

Le Lord Westfield encore troublé par le danger ne disoit rien. Deux domestiques viennent pour l'éclairer ; il s'appuie sur leurs bras , gagne son appartement, & je le suis.

Il s'assied en entrant dans sa chambre, me regarde fixement : c'est vous, me dit-il, capitaine mon voisin, vous venez de me rendre un grand service. On en vouloit à mon porte-feuille : le voilà : il n'y a que cent mille livres sterling, vous les avez sauvés de la main des voleurs. Je voulus dire que je m'estimois trop heureux de m'être trouvé à portée de lui rendre ce service. Vous avez, ajouta-t-il, travaillé pour vous comme pour moi. Le porte-feuille est à nous deux, & vous en prendrez ce qui vous fera plaisir ; ne craignez pas de me déobliger.

Je ne jetai pas les yeux sur le porte-feuille. Je me trouvois auprès d'un frère dont j'aurois acheté l'amitié de tout mon sang. Le péril qu'il venoit de courir m'étonnoit encore. L'embaras de mon état actuel , les remords sur ma conduite passée , si peu digne de lui, l'envie de me découvrir, de tomber à ses genoux , de lui demander ses bontés & pour vous & pour moi ; tous ces divers sentimens m'agitoient à la fois.

Le Lord étonné de ma contenance , après s'être tu un moment , m'adresse la parole. Qu'est-ce , capitaine ? Doutez-vous que je ne sois pas assez noble pour vous donner trente , quarante , cinquante mille livres sterling ?

Non , répondis-je , Milord , je connois votre générosité ; le zèle , & une affection dont vous ignorez le motif , m'ont porté à vous rendre un service

dont vous paroissez faire cas. J'aspire à une récompense bien plus flatteuse pour moi , à votre amitié. . . .

Mon amitié ! reprit le Lord , & qui êtes-vous ? Vous revenez des Indes..... Nous serions - nous connus quelque part ? . . . Mais , en effet , vos traits ne me font pas absolument étrangers..... Etes-vous anglois ?

Je ne savois que répondre ; pendant qu'il m'examinait , j'étois tremblante : il y avoit quelque chose de farouche , de dur dans sa physionomie.

Répondez-moi donc , poursuivit-il : non , Milord , lui dis-je , toute troublée. Je suis. . . . françois.....

Je m'en suis douté , reprit-il , à votre accent , à votre allure. . . . Mon amitié à un françois , à un ennemi de l'état ! Allez , je vous pardonnerai d'être tout ce que vous voudrez , quand vous aurez pris mon porte-feuille.

Non, Milord, lui dis-je ; j'ai l'ame trop haute pour vendre un service à ce prix.

Tu ne veux pas d'argent, françois ! répliqua-t-il, comme en colère, & que veux-tu donc ? Qui t'a chassé de ton pays ? Pourquoi portes-tu les armes pour nous ? Parle ; as-tu eu de mauvaises affaires ? je m'intriguerai, s'il le faut, pour toi ; je te ferai recommander à tous les ministres, à ton roi ; je te tirerai de l'enfer si tu t'étois mis dans le cas d'y tomber.

Non, Milord, répondis-je, je fers l'Angleterre d'affection, & n'en veux pas sortir ; je n'ai point de retour du côté de la France ; je n'y ai rien commis qui m'expose aux rigueurs de la justice, & vous prie d'employer ailleurs votre crédit.

Tu veux nous servir, repartit Milord, tu as fait l'action d'un brave homme ;

tu n'aimes pas l'argent; tu ne nous trahiras pas. Je vais intéresser tous les seigneurs de l'amirauté à ton avancement.

Encore une fois, lui dis-je, j'ai eu le bonheur de vous être utile; je vous ai demandé le prix qui me convenoit, & n'en veux point d'autre....

Quoi, françois, tu veux être mon ami! mais je ne veux pas t'aimer.... Je n'aime personne; pas même mes enfans..... Non..... Non..... Non, tu ne sortiras pas de cette chambre, ou tu me diras ce que tu veux de moi.

Je ne puis vous le dire aujourd'hui, Milord..... Mais quel terme prends-tu?... Un mois, répondis-je.... Tu viendras donc chez moi à ma terre; car j'y ferai. Voilà un scheling que je romps, prends en la moitié, & soit que tu viennes ou quelqu'un de ta

part, n'oublie pas de me faire présenter cette pièce d'argent.

Je quittai le Lord Westfield, & me retirai dans mon appartement; il sortit le lendemain de grand matin de celui qu'il occupoit au-dessous de moi, & alla en prendre un près du Parc St. James.

Mes inquiétudes sur votre sort étoient cependant des plus vives, quand je vis arriver Estevan, couvert de deuil. Sa mère étoit morte. Prévenu par mes lettres du besoin que j'avois de ses services, il venoit me les offrir. Mes affaires auroient pu s'arranger dans quatre à cinq jours, & me donner le loisir de faire le voyage de Southam. Mon impatience ne me permit pas d'attendre, j'y envoyai Estevan. Je le chargeai de voir Mistriss Hallen, & de me rapporter des nouvelles positives d'un jeune homme confié à ses soins

soins , en qui je prenois le plus grand intérêt. Estevan partit. Je travaillai avec toute l'assiduité , l'empressement possible à terminer les affaires dont j'étois chargée. Déjà la liquidation des effets rapportés par l'amiral Anson étoit faite. La part qui m'en revenoit passoit quarante-trois mille livres sterling , il m'en revenoit dix-huit cent pour mes appointemens. Je reçus ces sommes , & les joignis à celles que j'avois déjà dans la banque de MM. Sterlook fils , & fis rendre justice à tous ceux de ma troupe à qui elle étoit due.

Mon travail étoit à sa fin , lorsqu'Estevan reparut.... Je le vois , il m'aborde d'un air embarrassé. Et le jeune homme , lui demandai-je?... J'apprends la mort de Mistrifs Hallen , votre départ d'Oxford , votre voyage dans le comté de Devons , votre entrée dans la maison de Sir Georges Nettling.



Le chapelain de Voodstock & le ministre de Buttorf, qu'Estevan avoit été obligé de voir, lui avoient appris toutes ces particularités. Jugez de mon faifissement, mon cher Richard, en apprenant le triste état auquel mon absence, la mort de Mistrifs Hallen, & l'indisposition de notre ancien ami, M. Sterlook, vous avoient réduit. Libre de vous aller chercher, je prends mes mesures pour me rendre dans la province de Devons. Nous arrivons à Clostern, Estevan & moi. Nous nous arrêtons dans une auberge, vis-à-vis le château, pour y prendre langue. J'y vois beaucoup de mouvemens auxquels, d'abord, je ne vous croyois pas intéressé. La maîtresse de l'auberge avoit été nourrice de Milady Nettling. Plusieurs personnes entroient dans la maison & en sortoient précipitamment; je leur entends prononcer le

nom de Richard. On se parloit avec feu. Je m'approche, je demande ce qui est arrivé à ce Richard. Il a séduit, ravi la fille du maître de ce château : il est en fuite : on le poursuit; Sir Georges & ses gens montent à cheval. Je tire Estevan à part, nous prenons nos chevaux, nous côtoyons le parc; bientôt nous nous séparons. Vous deviez être en habit de livrée : votre âge, vos vêtemens vous rendoient reconnoissable. Je recommande à Este-
van, s'il vous trouve, de vous conduire à Billy-Barnes, dans une petite ferme où nous avons passé la nuit.

J'avois fait connoissance avec la fermière, appelée Mistriss Bitterton, & soit que j'eusse été heureuse ou non de mon côté dans ma recherche, je devois venir joindre mon ami à ce rendez-vous, à minuit.

Je ne puis vous exprimer mes inquié-

tudes. Dans le chemin où je m'engageai, je rencontrais à chaque instant des émissaires de Sir Georges qui battoient la campagne. Je voulois courir à eux, tuer leurs chevaux, les défarmer. S'ils eussent été maîtres de votre personne, je vous eusse enlevé d'entre leurs mains au péril de ma vie. Je passai la journée à roder autour du château, pour voir si l'on ne vous y reconduiroit point par quelque une des avenues. La nuit me surprit dans ces mouvemens, & l'heure de me rendre à Billy-Barnes arriva. J'y trouvai Estevan seul; mes regards inquiets vous cherchoient autour de lui. Rassurez-vous, mon ami, me dit-il, le jeune homme n'est pas ici; mais j'ai mis ordre à ce que les gens de Sir Georges ne le puissent trouver, & je fais à peu-près la route qu'il a prise.

Hier, vers les deux heures après

midi, je rencontrai à quatre milles
 de Clostern un payfan qui gardoit du
 bétail ; je lui dépeignis le jeune
 homme, & lui demandai s'il ne l'avoit
 pas vu passer. Il me montra le chemin
 qu'il venoit de quitter, & celui qu'il
 avoit pris. Je m'y fusse engagé sur le
 champ ; mais je voyois venir de notre
 côté deux hommes bien montés. Je
 les soupçonnois d'être à Sir Georges,
 si ce n'étoit le Baronnet lui-même.

Je donnai une guinée au payfan,
 & lui en promis trois autres, si, inter-
 rogé par ces gens-là, il vouloit leur
 répondre que la personne qu'ils cher-
 choient, montée sans selle sur une
 jument poil-roux, s'enfuoit à toutes
 jambes par une route que je lui mon-
 trai. En même temps je descends de
 cheval, j'attache ma monture à un
 arbre, & feins d'en resserrer les sangles.

Les cavaliers s'avancent : les ques-

tions & la réponse sont telles que je les avois prévues ou arrangées, & les gens de Sir Georges prennent le galop, pour suivre la fausse indication que je leur faisois donner. J'aurois voulu pouvoir m'écarter de là, pour suivre le chemin que le payfan m'avoit montré; mais après lui avoir donné les trois guinées, je crus devoir le garder à vue pendant quelque temps. Je voyois encore d'autres cavaliers dans la campagne, & mon homme, dans l'espoir d'une autre récompense, auroit pu changer de langage avec eux. Le jour s'avançoit: j'ai craint de manquer dans la nuit le chemin de Billy-Barnes, & m'y suis rendu, content de pouvoir vous faire part du succès de mes petits soins. Je remerciai Estevan. Nous nous séparâmes de nouveau, il devoit retourner à l'auberge de Clostern, & y attendre de mes nouvelles, s'informer exac-

tement de ce qui se passoit au château; si vous étiez ramené, se présenter sur le champ pour vous réclamer, comme appartenant aux plus illustres maisons de l'Angleterre, vous faire conduire chez le juge de paix; vous cautionner pour vingt mille livres sterling, s'il le falloit, & s'offrir à garder les arrêts avec vous, jusqu'à ce que le cautionnement fut mis en règle.

Tout étoit en désordre à Billy-Barnes. Le fermier avoit été arrêté ce jour-là, & mis en prison pour dettes. Je n'y trouvai aucune commodité pour me reposer. J'entrai dans la grange, & me jetai sur la paille. J'avois pour camarades de fortune cinq à six Bohémiens & Bohémiennes, qui rodoient depuis plusieurs jours dans ces cantons. Je ne pouvois dormir. Je rêvois aux moyens de vous trouver sans faire d'éclat. Je pensois, comme je n'étois

pas connue de vous , qu'en vous cherchant , vêtue comme je l'étois , mon habit pourroit vous inspirer de la crainte , & vous forcer à vous cacher de moi , comme de toute autre personne de mon apparence. L'idée me vint de me travestir en Bohémienne. Par-là je me procurois une entrée dans toutes les maisons de la campagne , & le moyen d'y faire des recherches plus profondes. Vous savez si cela m'a réussi. Dès le second jour , en disant la bonne aventure à une femme âgée , j'appris la mienne , & que je vous trouverois chez la Dame Francy. Il falloit vous en tirer sans bruit , faire cesser ceux qu'avoit occasionné votre aventure avec Miss Dorothee , dont j'ignorois les détails.

J'arrivai à la petite ferme où vous étiez , avec mon plan tout arrangé. Je vous habillai en fille. Je fis une his-

toire, j'en imbus la famille : vous achevâtes de l'accréditer. J'annonçai la prompte arrivée de Tom Cawsson votre père, & repris le chemin de Billy-Barnes : j'y quittai mon appareil de forcière, & vins rejoindre à Clostern mon ami Estevan.

J'avois bien des choses à faire. Je voulois connoître Miss Dorothee, savoir ce qui s'étoit passé entre vous. Elle avoit la réputation d'être une des plus riches héritières du royaume, & tout le monde se réunissoit pour faire l'éloge de son caractère. Si elle vous aimoit, si je la trouvois à mon gré, je voulois vous ménager sa main ; mais, comment m'y prendre pour avoir de l'accès auprès d'elle ?

Sir Georges & Milady Nettling n'étoient plus au château. Votre maîtresse y étoit demeurée sous la garde de Miss Brown, femme religieuse,

charitable, & simple, il me falloit un prétexte pour me présenter : voici celui que j'imaginai.

Je charge mon ami Estevan de me me trouver, à quelque prix que ce fût, un habillement ecclésiastique ; il m'en trouva un très-limé, très-sec, pour vingt guinées : je vais me travestir à Billy-Barnes. Je reviens à Clostern. On annonce un ministre des environs, qui veut parler à Mistrifs Brown ; les portes me sont ouvertes sur le champ. J'entre avec un maintien bien composé. Madame, lui dis-je, le fermier de Billy-Barnes, le pauvre M. Bitterton a été mis en prison, à la poursuite de l'intendant de Sir Georges, pour une somme de soixante & dix guinées. Un particulier de ma paroisse, touché de son état, & peut-être de quelques remords, m'a remis de quoi acquitter cette dette ;

mais, Madame, quel que soit le motif de cette action, il desireroit qu'elle fût ignorée de M. Bitterton, & de l'intendant de Sir Georges. Si vous vouliez, Madame, passer pour la bienfaitrice de ce pauvre fermier, toutes les intentions seroient remplies. Votre charité ne surprendroit ni M. Bitterton, ni personne, & l'intendant de Sir Georges ne pourroit pas s'autoriser de la rentrée de ces fonds, comme d'une suite de sa dureté à poursuivre les débiteurs de son maître.

Mon appareil, mon maintien, mes offres, ma harangue, firent tout l'effet attendu. Mistris Brown se prête à la bonne action : elle avoit regret de n'avoir pu être instruite à temps, de ne l'avoir pas fait elle-même ; elle devoit dîner seule : elle me retient pour lui faire compagnie. La bonne Dame avoit du chagrin, & brûloit d'en par-

ler. Mon habit, le message dont j'étois chargée auprès d'elle, étoient bien propres à m'attirer sa confiance; comme je cherchois moi-même à la gagner, nous venons bientôt tous deux à notre but; elle a à me parler de l'affaire de sa nièce, & moi à l'écouter. Je me calmai autant que je le pus sur les suites de cette aventure : elle m'affuroit de l'innocence de sa nièce, & l'innocence devoit éclater. J'ajoutai qu'un gentilhomme de mes amis, du comté de Kent, étoit dans un cas bien plus fâcheux. Il n'avoit qu'une fille unique charmante par la figure, la douceur des talens & l'esprit. Elle avoit disparu de la maison, & depuis six mois il la cherchoit vainement. L'histoire passa & je n'en voulois pas davantage.

Un laquais vint dire que Miss Dorothée refusoit de prendre du bouillon. Cette pauvre enfant se fera mourir.

dit la bonne tante, elle ne veut rien prendre : je ne puis lui faire entendre raison.

Permettriez-vous, dis-je alors, Madame, que j'eusse l'honneur de lui parler en particulier. Ah ; Monsieur ! me repartit Mistrifs Brown, avec chaleur, que je vous aurois d'obligation si vous pouviez l'engager à prendre soin d'elle-même. J'y vais, Madame, repris-je. La dame se lève. Le laquais & le bouillon nous précèdent. Nous entrons dans la chambre de la jeune Mifs.

Mistrifs Brown m'annonce comme un de ses amis, engage sa nièce à vouloir bien m'écouter, & se retire. Je prends le bouillon de la main du domestique, le pose sur une table, & m'approche du lit.

Nous étions seuls alors. La jeune Mifs me reçut d'un air bien sérieux.

J'engageai la conversation par des lieux communs de morale; il parut qu'on m'écoutoit froidement. J'essayai de parler du sujet de l'affliction. Je nommai Richard: je crus appercevoir de l'émotion. Je continuai: je semblois prendre en lui une sorte d'intérêt. Ce pauvre Richard! disois-je..... Le connoissiez-vous, Monsieur, me dit Dorothee, d'un ton propre à m'encourager? Oui, Miss, répondis-je, je le connois mieux qu'il ne se connoît lui-même.... Savez-vous où il est, Monsieur? Est-il en sûreté? Il manque sans doute de tout; ses hardes sont ici..... Non, aimable Miss, il ne manque de rien, & désormais ses plus vives inquiétudes vous ont pour objet; il ne se pardonne pas d'avoir été la cause innocente... Ah, bien innocente, Monsieur; hélas, je lui témoignois quelques bontés: le pauvre garçon me baisoit la main en

prenant congé de moi. Si vous le voyez ,
 Monsieur , vous pouvez lui dire que
 je lui pardonne de tout mon cœur ,
 que je voudrois être en situation de
 lui faire du bien. J'ai quelques guinées
 dans cette bourse , faites-les lui , je
 vous prie , accepter de ma part....
 Non , Mifs , je ne lui porterai point
 ce présent , il lui seroit inutile ; mais
 votre générosité , votre tendre compas-
 sion pour lui le toucheront au dernier
 point. Il est , grâces au ciel , au-dessus
 du besoin.... Ah ! Monsieur , vous me
 ravissez ; & pourquoi s'est-il réduit à
 servir ? il ne paroît pas né pour cet
 état.... Non , Mifs ; je vous en dirois
 davantage , si je ne présumois que l'in-
 térêt que vous prenez à lui est un simple
 mouvement de compassion... Assuré-
 ment , Monsieur , un jeune homme
 comme Richard réduit à être laquais ,
 en mérite beaucoup.... Je crois vous

entendre, Miss, & loin de le trouver à plaindre, il me paroît le plus heureux des hommes, puisque vous avez su le distinguer dans l'état abject où le hasard l'avoit réduit pour un moment. Ne rougissez point, aimable Miss, c'est un homme de condition, il n'est pas même sans fortune; mais il y a toujours beaucoup de distance de la sienne à la vôtre. Il vous aimoit, il vous est attaché par tous les sentimens dont vous êtes digne, & dont une ame honnête est susceptible. Dans l'incertitude de son sort, il n'a pas cru devoir se déclarer à vous. Il m'a chargé de venir vous présenter ses respects & ses excuses, de vous prévenir qu'il alloit employer un moyen innocent pour faire cesser le fâcheux éclat de l'aventure qui l'a banni d'ici : ma commission ne s'étendoit pas plus loin. Je me suis procuré de l'accès auprès de

Madame votre tante. J'en aurois dit davantage ; mais Mistrifs Brown entra , elle venoit voir si on avoit pris le bouillon : dès que je l'entendis , je le présentai à Mifs Dorothée , & quoi-qu'il fût un peu froid , il fut avalé tout d'un trait. Mistrifs Brown fut enchantée de voir sa nièce plus raisonnable : elle lui parut même en meilleure santé. Tout fut regardé comme un effet de mes exhortations ; & je n'obtins la permission de sortir du château qu'après avoir promis d'y revenir ; mais je ne tins pas parole. Je montai à cheval , & fus reprendre mes habits à Billy-Barnes ; nous nous rejoignîmes , Estevan & moi , & prîmes nos mesures pour vous aller enlever de chez Mde. Francy. Arrivés à la ferme , pendant qu'Estevan vous aidait à monter à cheval , je tirai à part la fermière , lui remis votre habit de

livrée, & une lettre pour une françoise nommée Foible. Estevan avoit appris dans l'auberge de Clostern une partie de vos aventures avec elle. Vos rigueurs y étoient célébrées, & la pauvre fille demeurée malade au château s'y mourroit, disoit-on, du chagrin que lui caufoit votre fuite, de celui d'être le plastron de tous les brocards du voisinage. Voici le brouillon de ma lettre:

Tom Cawsson, Ecuyer, à Mademoiselle Foible.

“ Je vous remercie, Mademoiselle, des bontés que vous avez eu pour ma fille, pendant que son extravagance l'a retenue au service de vos maîtres. Elle a été bien heureuse de trouver dans leur maison une personne d'un caractère aussi obligeant que l'est le vôtre, & elle me charge de vous assurer de sa reconnoissance.

„ Je renvoie l'habit de livrée, cause,
 „ à ce que j'ai appris, de beaucoup
 „ de bruit & de scandale. Le peu de
 „ fondement de ces discours les fera
 „ tomber. J'eusse écrit à Sir Georges
 „ & à Milady, pour les prier de rece-
 „ voir les excuses de ma fille & les
 „ miennes, mais j'ai appris leur départ.
 „ J'ose vous prier de leur faire agréer
 „ nos respects, ainsi qu'à Miss Doro-
 „ thée. Comme ma fille rentre dans
 „ son devoir, le reste de l'équipage
 „ laissé à Clostern lui devenant inutile,
 „ je vous prie de le donner aux jeunes
 „ gens qui vous remettront ma lettre.
 „ Il y a parmi les hardes dix guinées
 „ dans un rouleau de papier, ma fille
 „ & moi vous engageons à les accep-
 „ ter par amitié pour nous „.

La fermière donna cette lettre à ses
 enfans pour la porter. Je leur donnai

deux guinées, & tous trois de compagnie partirent très-contens pour s'acquitter de ce petit message.

Ils arrivent au château de Clostern, remettent la lettre, l'habit; on les interroge curieusement. L'événement arrivé sous leurs yeux leur avoit fait la leçon. Leur rapport fut constant, uniforme. *Mistress Brown* se rappela le discours qu'un ecclésiastique lui avoit tenu la veille. Foible trouva les dix guinées, & un moyen d'échapper aux plaisanteries dont on l'accabloit. On appuya l'histoire, on l'orna, on l'étendit. Vingt-quatre heures après, vous passâtes pour fille à six lieues à la ronde, & bientôt après, dans l'esprit de *Sir Georges* & de *Milady*, mais *Miss Dorothée* prévenue par moi de mon petit complot, ne pouvoit en être la dupe.

Pendant ce temps nous prenions le

chemin du pays de Galles, où j'avois résolu de vous tenir caché pour quelque temps. Je passois dans votre esprit pour une magicienne ou un esprit, & tout le monde vous prenoit pour une fille; je conçus le plan de ne point vous désabuser sur mon compte, & de vous faire garder votre déguisement. Je voulois vous gouverner sans être connue de vous, il nous étoit important à tous deux de nous cacher. Vous ne pouviez avoir dans le monde un état gracieux, si le Lord Westfield refusoit de vous avouer & de vous protéger. J'étois sûre que Lady Heat-Moore, l'évêque de Lincoln, les filles, les gendres de Milord me feroient échouer dans mes vues, s'ils pouvoient les pénétrer avant que j'eusse pris d'autres mesures. Je vous conduisois chez Mistress Bullcock, résolue de tellement vous travestir que nous pussions ris-

quer impunément de nous montrer, même à Londres, & y soutenir, sans être reconnus, la vue des témoins de mon mariage & de votre baptême. Déterminée à vous en imposer sur mon compte, je saisis toutes les occasions qui s'offrirent de vous étonner. J'entre la première dans l'auberge d'Honyton. Je vois un jeune homme qui se désolait, j'en demande la cause. J'apprends qu'un voleur lui a pris son cheval; de concert avec Estevan, qui jouoit le rôle de mon domestique, je fais glisser dans sa poche une bourse & quelques guinées, & quand je le juge à propos je la lui fais trouver. A Bridge-Water, sorti du matin pour faire emplette d'un ajustement de femme, dont je voulois me servir le lendemain, je vois la dispute survenue entre les prisonniers françois & les payfans anglois au sujet de Miss Orchard. La jeune

jeune personne effrayée étoit prête à s'évanouir. Je la prends sous le bras, & la reconduis chez elle : de retour à notre auberge, je trouve moyen d'accommoder ce différend, en me servant du crédit que la vérité & la raison peuvent avoir sur des gens disposés à écouter. En rentrant à l'auberge, le hasard me fait rencontrer le sergent de ma troupe, & une précaution que j'avois prise le matin vous fait trouver dans votre poche la bourse que j'y avois mise.

Tout ce qui s'étoit passé depuis notre départ de chez Madame Francy devoit vous persuader que j'étois un homme, à votre réveil le lendemain vous me voyez femme; mon dessein n'étoit pas simplement de vous étonner. Nous allons chez Mistriss Bullcock. Je vou-
lois y être libre, à l'abri de beaucoup de questions auxquelles je ne voulois

pas répondre, être maîtresse enfin d'en sortir quand je voudrois. Sous le nom du capitaine Senti, ma liberté eût été gênée; en passant pour sa sœur, je devenois maîtresse de mes actions. Avant d'arriver nous rencontrâmes, dans l'auberge où nous nous étions arrêtés pour dîner, trois brigands, qui, vous croyant une fille, vous insultèrent. J'entre; je reconnois Ralph, un Irlandois, un de ces trois coquins qui complotoient dans le café de Cowent-Garden pour voler le Lord Westfield. Je l'attaque, le défarme; Ralph, lui dis-je, dans son langage irlandois, fors d'ici : ton signalement est chez le juge de paix, & tu vas être arrêté à la poursuite du Lord Westfield. Les coquins prirent l'épouvante : j'en fus ravie. Nous eussions pu les rencontrer dans le jour même, sous toute autre forme que celle de galans, & il ne m'eut

m'eut pas été aussi facile de les renvoyer.

Je devois trouver chez Madame Bullcock une lettre d'Estevan que j'avois prié de retourner à Clostern. Il m'y servoit d'espion : l'exprès étoit arrivé. J'appris l'effet de ma lettre à Mlle. Foible, il me donnoit des nouvelles plus intéressantes encore, mais plus inquiétantes.

Avant que le Lord Scarecrew se fût mis sur les rangs pour épouser Miss Dorothée, un jeune Baronnet du comté de Suffex, protégé par la tante, avoit fait faire des démarches. La tante enchantée de voir le Lord écarté, venoit d'écrire à la famille du Baronnet pour le faire revenir de France où il étoit, & l'on comptoit que ce mariage pourroit se conclure chez Mistrifs Brown à Corn-trée ; les apprêts du départ pour cette terre étoient disposés.

J'écris à Estevan d'aller sur le champ à Corn-trée, & de m'y louer un petit appartement. Mon plan étoit formé, & j'étois déterminée à me mettre en état de disputer le terrain pied-à-pied, à Sir Archibald Hottwell. Je ne pouvois agir par moi-même dans le moment présent : mes comptes étoient rendus à l'amirauté ; mais ils n'étoient pas reçus ; il falloit me mettre en règle : cette nécessité me rappeloit à Londres ; je vous laissai à l'école du Gallois, chez Mistrifs Bullcock, & je partis. On me demanda des éclaircissements ; j'essuyai des difficultés, des délais ; je fus forcée d'attendre le loisir des subalternes. Enfin, après un mois d'ennui & d'impatience, je fus expédiée en règle ; j'eus ma décharge & ma réforme tout à la fois.

Je voulois revenir à vous sur le champ ; mais il m'eût été bien doux

de vous porter la nouvelle de notre réconciliation avec le Lord Westfield, & de me montrer enfin sous ma véritable forme. Le terme qu'il m'avoit donné pour me rendre à sa terre étoit déjà passé. Je me déterminai à partir de Londres, & j'arrivai à la porte du château, sans avoir pu convenir avec moi-même du moyen dont je pourrois me servir pour entamer notre épineuse reconnoissance; je demande à parler au Lord : il n'étoit pas visible. Je prie un domestique de dire à Milord qu'un étranger, un François, mandé par lui-même, desiroit avoir l'honneur de le voir. On me rit au nez : Milord, me dit-on, n'a besoin ni de danseur, ni de perruquier, ni de marmiton, & il vous tient quitte de vos services.

Je me retire dans une auberge, & concevant l'utilité du demi-scheling que Milord m'avoit remis, je l'enferme

dans un billet où je faisois part de mon arrivée, & j'engage l'hôte à le porter.

Le talisman opéra sur le champ. Un quart-d'heure après, un valet-de-chambre vient me prier de me rendre au château, & m'introduit dans le cabinet de mon frère.

Il étoit seul. Tu as bien tardé, me dit-il ; je craignois que tu ne me manquasses de parole. Puis, s'apercevant que j'étois tremblante, assieds-toi, car tu me paroiss fatigué. Parle ; je suis ton redevable : un bienfait me pèse ; viens-tu me mettre à portée de m'acquitter ?

Oui, Milord, répondis-je, en me précipitant à ses genoux, je viens chercher auprès de vous le repos, l'honneur, le bonheur de tout ce qui m'est cher. Tout est dans vos mains.

Lève-toi, me dit-il, lève-toi. Je te croyois un homme ; mais tu pleures...

Je ne suis pas un homme, Milord.... Tu n'es pas un homme : es-tu le diable?... Quoi! repris-je, presque suffoquée par l'abondance de mes pleurs, ces tristes traits ne vous rappellent point d'idées; rien ne parle pour moi au fond de votre cœur, quand le mien est prêt à se briser....

Que me dis-tu de tes traits, de ton cœur? Tu es une femme, que puis-je avoir de commun avec une femme?....

Le sang, Milord, m'écriai-je..... La malheureuse Rebec... Je ne pus achever. Rebecca! dit mon frère; ma sœur Rebecca!..... Il n'eut pas le temps d'en dire davantage; il étoit retombé dans son fauteuil : je le tenois dans mes bras : je le mouillois de mes larmes; lui, me regardant d'un air étonné, la bouche ouverte, sembloit privé de mouvement.

Il se lève tout d'un coup, & me

pousse sur un siège; retire-toi, me dit-il, je ne veux pas que tu me fasses pleurer... Ma sœur Rebecca! mais qu'es-tu devenue? D'où viens-tu, folle que tu es!

Mon frère étoit attendri; je m'en apperçus. Ecoutez-moi, Milord, lui dis-je, en me remettant à ses genoux: promettez-moi de m'accorder le pardon de ma conduite, & de me le faire obtenir de ma sœur, de Milady Mellfont, de Milady Etheregge, de notre frère, de toute la maison.

Lève-toi, lève-toi, me dit-il, encore un coup, avec une sorte d'humeur: ne t'humilie point pour tous ces gens-là; si tu as fait des sottises nous en faisons bien d'autres, à commencer par moi. L'évêque de Lincoln est un rêveur, un enthousiaste; Lady Heat-Moore une hypocondriaque, mes gendres sont des fots, & mes filles des

extravagantes qu'il faudra mettre à Bedlam. Mets-toi à ton aise, ma chère Rebecca, avec ces tas d'originaux. Je ne te connois pas beaucoup; mais je t'assure que je fais déjà plus de cas de toi que d'eux tous. Tu t'appelois Sentri, tu es ce capitaine dont on dit du bien; tu as bien servi l'État, tu m'as sauvé mon porte-feuille, & peut-être la vie; si tu n'es pas une honnête fille, tu es au moins un brave, un galant homme.

Soulagée par tant d'ouvertures favorables, j'entame le récit de mes aventures; il m'écoutoit avec attention, avec intérêt. Je parlai de votre naissance. Tu as un fils, me dit-il, vit-il encore? est-il bon sujet? J'augurai bien pour vous de ces deux questions, & poursuivis mon récit avec la plus grande confiance. Dès que j'eus fini, je t'ai écoutée avec plaisir, Rebecca,

dit Milord, tu m'as très-amusé, & très-intéressé. Ah, parbleu! Milords mes gendres, tout n'est donc pas mort pour moi; & il me reste des objets d'attachement naturels & raisonnables. Il faut que je t'ouvre mon cœur, Rebecca. Depuis la mort de mon fils, je n'ai que des sujets de mécontentement de mes filles & de leurs maris. Ces gens-là regardent ma fortune comme la leur, & me prennent pour leur fermier; ils manquent même aux plus légères bienfaisances. Depuis que Lady Heat-Moore est sans enfans, ils n'ont nulle attention pour elle, & traitent encore plus cavalièrement notre prêtre de frère. Il a voulu leur faire quelques remontrances, ils l'ont appelé pédant: il est furieux. Nous ferons du bien à ton fils, ma Rebecca, va le rejoindre, va à tes affaires, ne te montre pas ici, que je n'aie lié ma

partie. En disant cela il m'embrassoit , sembloit me renvoyer ; mais il me retint.

Attends. Me réponds-tu que ton fils n'ait pas une goutte de ce maudit sang irlandois.... Je fis une réponse dont il pouvoit être satisfait.... Repose toi sur moi , ajouta-t-il , il ne lui en restera pas même le nom , mais ne le préviens sur rien ; il ne se connoît pas , laisse-le s'ignorer encore : il est jeune , il pourroit avoir la démangeaison de parler , & nous avons besoin d'un grand secret. Nous avons affaire à des gens de cour , leurs intrigues nous traverseroient. Adieu , ma Rebecca , donne moi de tes nouvelles. Je te ferai venir quand il en fera temps.

Je vins vous rejoindre chez Mistris Bullcock , & nous partîmes pour le comté de Suffex. Nous arrivâmes à Corn-trée. J'eus besoin de me ménager

une connoissance dans la maison de Mistrifs Brown : & je trouvai moyen de me lier avec M. Jackmann, & bientôt nous eumes accès dans le château. Sir Archibald faisoit sa cour à Miss Dorothée, & peu de progrès dans son cœur; mais les deux familles pressoient vivement la jeune personne, & comme le cavalier étoit aimable, elle pouvoit se laisser décider en sa faveur. En vous introduisant dans le château sous votre habit Gallois, je vous mettois dans le cas de vivre familièrement avec elle, & de trouver les occasions de vous déclarer, s'il en étoit besoin. Alors je vous eusse appris qui vous étiez, l'honnête fortune à laquelle vous pouviez prétendre, & je ne doute point que vous ne l'eussiez décidée à refuser les offres brillantes du Baronnet. Mais il ne nous donna pas la peine de lui disputer le cœur de sa maîtresse.

Il se perdit lui-même par esprit de légèreté & de débauche. Je m'aperçus qu'il vous regardoit avec affectation dès le premier jour de notre apparition au château. Il me louoit avec exagération devant moi, il se jeta à ma tête; en un mot, ce qu'il faisoit pour moi n'avoit ni le caractère de la nation, ni celui de la vérité.

J'avois pris quelques informations sur ses mœurs, je suspectai ses motifs. Je vous tins exacte compagnie, pour donner par la contrainte un degré de chaleur de plus au goût passager dont il vous honoroit. Il profite du premier instant où je vous abandonne, pour vous en entretenir, enfin pour vous en écrire. Je fis semblant de déchirer sa lettre à l'instant où vous me la remîtes; mais je vous trompois.

Obligée de revenir à Westfield, je parlai à M. Jackmann de l'embarras

où je m'en trouvois , devant vous laisser à la disposition d'un domestique.... Je la garderai , moi , dit le bon-homme.... Elle est bien jeune , repris-je.... Hé bien , je proposerai à Mistrifs Brown de la prendre avec elle.... C'est , repartis-je , l'exposer encore plus : c'est la livrer à son ennemi. Alors je remets au ministre la lettre de Sir Archibald.

Cet honnête ecclésiastique , assez mal traité dans cette épître , fut épouvanté par ce trait qui annonçoit la scélératesse & la débauche ; il porte la lettre au château , la donne à Mistrifs Brown. Une heure après , la dame elle-même donne le congé au baronnet , sans faire part à Miss Dorothee du motif. On craignoit , comme vous deviez demeurer près d'elle , que cela ne lui donnât quelque petit dépit contre vous. Entre mon retour à Corn-trée & le moment où

où nous sommes montés en chaise pour nous rendre ici, il ne s'est rien passé dont j'aie besoin de vous donner l'explication ; mais , à six milles du château de Westfield , maîtresse de conduire la conversation où je voulois , je l'ai faite rouler sur le choix des états. Je vous contrariois , je vous impatientois. Je vous forçai , pour ainsi dire , de me demander à être Lord , comme pour me mettre au défi. Loin de me déconcerter , quand vous eûtes fait votre choix , je vous ordonnai d'asseoir votre titre sur celui de tous les châteaux que nous pouvions voir , & qui vous plairoit le plus. Nous découvrons alors le château & le parc dans lequel nous sommes , dans toute son étendue. Je vous l'offris , & vous le préférâtes à quatre à cinq maisons particulières assez belles , mais simples. Ce choix étoit naturel. Le récit de

mon aventure avec votre oncle vous met à portée d'expliquer ce qui vous est arrivé chez lui. Pardonnez-moi, mon cher fils, de m'être prévalu de votre crédulité. A un certain point elle m'étoit nécessaire. D'ailleurs, c'est un défaut dans les personnes dont des études suivies, l'âge & l'expérience ont établi, raffermi les principes, ce n'en est pas un pour un jeune homme qui sort à dix-huit ans d'un collège; il peut douter & croire sans être repréhensible, pourvu que ce ne soit pas trop légèrement & sans sujet. Comme il n'a rien approfondi, l'indécision même est en lui une preuve de jugement & de sagacité naturelle.

Il me reste maintenant à vous dire quelles sont nos espérances. Lady Heat Moore & l'évêque de Lincoln, parfaitement reconciliés avec moi, vous reconnoissent; vous ferez l'héritier de

l'évêque; Lady Heat-Moore vous donne
dès-à-présent une superbe terre qu'elle
possède dans le comté de Sommerfet.
Elle vaut trois mille livres sterling de
revenu; mais ce présent n'est pas gra-
tuit. Elle a besoin de vingt mille livres
pour arranger ses affaires; je les lui
prête sans intérêts, & vous les retrou-
verez un jour dans sa succession. Le
Lord, votre oncle, fait passer le titre
de la maison sur votre tête, & la terre
où nous sommes, qui porte notre nom;
elle vaut mieux de quatre mille livres
sterling de rente, & vous en jouirez
après lui. Il vous fera un présent de
nôces convenable; résolue de vivre
déformais avec vous, je ne me résér-
verai que ce qui me fera nécessaire.
Ainsi, mon fils, vous n'êtes point un
parti à dédaigner pour la famille de
Miss Dorothee. Tandis que les Lords
Mellfond & Etheregge négocieront à

la cour pour votre élévation au rang de Pair , & vis-à-vis du Lord Hallifax , pour l'engager à demander lui-même à Sir Georges Nettling la main de sa fille pour vous , Lady Heat-Moore , qui connoît Lady Nettling , se chargera d'obtenir son agrément , & moi je pars pour Corn-trée , où je vais tâcher de décider en votre faveur Mistrifs Brown & Dorothée. Je vous laisse , mon cher fils , auprès de votre oncle ; vous devez le connoître actuellement par ce que je vous ai dit. Méritez son amitié & son estime , cherchez tous les moyens de l'obliger ; vous le devez par intérêt pour vous-même ; vous le devez encore plus par reconnoissance. Richard avoit écouté avidement sa mère. La nuit étoit survenue sans qu'il se fût apperçu que le jour eût baissé. Pénétré de tant de marques de bontés qu'il éprouvoit de toutes parts , rendu

muet par la force du sentiment dont il étoit affecté, il ferroit la main de Lady o-Berthon, & ne s'exprimoit que par ce signe d'attendrissement. A mesure que son sort se dévoiloit, il lui sembloit que son esprit prenoit de l'étendue, & son ame de l'effort; sa fortune ne le surprenoit point, il l'envisageoit avec modestie, avec un noble désintéressement; il en étoit déjà digne par sa modération dans la prospérité, par l'usage qu'il se proposoit d'en faire. De retour au château, il y trouva le Lord seul, & partagea avec sa mère les tendres caresses de ce seigneur, prévenu d'une véritable affection pour lui, & le regardant déjà comme son fils.

Lady o-Berthon, dans son équipage de capitaine, prit le lendemain la route du comté de Suffex. Richard, demeuré seul à Westfield, essuya sans doute quelques traits de singularité,

même de brusquerie; mais ces petits orages étoient passagers, & n'eût-il pas commencé à ressentir beaucoup d'attachement & de respect pour son oncle, son caractère ayant été plié, & pour ainsi dire, refondu dans les différentes épreuves auxquelles le faux capitaine l'avoit soumis, le peu qu'il éprouvoit de contrariétés ne lui donnoit pas un instant d'humeur. Il trouvoit moyen de déférer continuellement au Lord, sans compromettre l'idée qu'on pouvoit se faire de son propre jugement, sans flatterie & avec bien-séance. Ce seigneur en étoit étonné. Il n'avoit l'idée que de deux caractères, le dur, c'étoit le sien; le complaisant, il le trouvoit bas & au-dessous d'un Anglois; celui de son neveu lui paroissoit tout à la fois liant & noble: il ne vouloit pas gâter le jeune homme; mais il se disoit à lui-même: Voilà

comme il faudroit que fussent nos Anglois : nous ne connoissons pas de milieu ; nous sommes toujours extrêmes. Enfin, son neveu le guérissoit peu-à-peu de sa misantropie, défaut qui obscurcissoit ses heureuses qualités, & le privoit de tout agrément dans la jouissance de sa fortune.

Dix jours après le départ de Lady o-Berthon, Richard reçut d'elle une lettre. " Mon cher fils, lui écrivoit-elle, Mistris Brown se fiant à mon caractère, connoissant le nom de Westfield, a donné les mains à mes propositions dès la première ouverture. Il s'agissoit de décider sa nièce à s'établir : c'étoit, selon sa pensée, le plus difficile de ma négociation. J'ai demandé la permission de parler en particulier à Miss Dorothée, & je l'ai obtenue. Je ne fais si l'on m'eût écoutée jusqu'au bout, lorsque

„ j'ai parlé d'un mariage avec un pair
„ du royaume , si ce pair ne se fut
„ appelé Richard. Ce nom a je ne fais
„ quel pouvoir pour s'attirer l'atten-
„ tion. J'ai continué à m'acquitter de
„ mon ambassade, & pour ménager
„ la surprise & ne pas causer de révo-
„ lution , j'ai parlé d'une indisposi-
„ tion qu'on avoit eue à Clostern,
„ d'un ecclésiastique qui s'y étoit fait
„ voir. On m'envifage , mon cher
„ Richard, on rappelle ses idées. Quoi !
„ c'étoit vous , M. Senti , qui me
„ fûtes amené par ma tante sous cet
„ habit ! Oui, aimable Mifs , ai-je
„ répondu , je venois alors vous parler
„ pour Richard , & c'est pour le même
„ Richard que je viens vous demander
„ votre main. Je n'ai point effuyé de
„ refus , mon cher fils. On m'a de-
„ mandé des nouvelles de Bekit. Bekit !
„ ai-je répondu , d'un air myftérieux ,

„ gardez-nous le secret, chère Miss.
 „ C'étoit..... c'étoit la sœur de votre
 „ amie Miss Cawsson : c'étoit Miss
 „ Cawsson elle-même ; c'étoit.... &
 „ moi il fut un temps qu'on m'appeloit.
 „ Tom Cawsson.... Dorothée veut
 „ s'écrier : elle veut dire mille choses ;
 „ mais je m'étois sauvée en riant, dans
 „ l'appartement de Mistrifs Brown. Je
 „ lui faisois part du succès de mon
 „ ambassade. Je lui remettois les let-
 „ tres du Lord & de l'évêque vos
 „ oncles. Nous faisons les réponses
 „ de concert. J'engageois la tante à
 „ s'intéresser pour vous auprès de son
 „ frère & de sa belle sœur. On a fait
 „ ce que j'ai voulu. Tout a été le mieux
 „ du monde. M. Jackmann, prévenu
 „ de mon arrivée, est entré. Nous nous
 „ embrassons. Et Bekit, la chère Bekit,
 „ m'a-t-il demandé. Bekit ? ai-je
 „ répondu ; j'en suis fâché, mon cher

„ ami ; mais je n'en suis plus le maître.
„ Le Lord Westfield , notre allié ,
„ notre protecteur , notre ami , s'en
„ est emparé ; il la marie richement....
„ Le Lord Westfield ! a-t-il dit
„ Lui-même , ai-je répondu ; il con-
„ noît votre amitié pour nous : il vous
„ en fait gré ; il s'est même donné des
„ mouvemens pour vous procurer un
„ très-bon établissement , & voilà le
„ portrait de votre maîtresse. Le bon.
„ homme m'écoutoit , la bouche
„ béante ; il jette les yeux sur un papier
„ que je lui donne à lire ; c'étoit la
„ nomination faite de sa personne au
„ doyenné de Perthunn , par l'évêque
„ de Lincoln. J'y joins le détail des
„ revenus. Ah ! mon cher fils , le sédui-
„ sant objet qu'un doyenné de sept
„ cent livres sterling de rente ! La
„ joie de notre ami m'a fait plaisir &
„ compassion en même temps. Je l'ai

„ appelé M. le doyen ; je l'ai ravi. Je
 „ lui ai demandé la résignation de son
 „ bénéfice de Corn-trée en faveur de
 „ M. Boston , chapelain de Voodstook.
 „ Mistrifs Brown y a donné les mains ,
 „ & nous avons mis l'affaire en règle.
 „ La nouvelle doit en être arrivée à
 „ Voodstook. Après avoir pensé à vous
 „ & à vos amis , j'ai jugé devoir m'oc-
 „ cuper des miens. Je parts pour notre
 „ pays de Galles. Je vais marier Este-
 „ van avec Mistrifs Anna Bulcock.
 „ De-là nous comptons revenir à vos
 „ nôces. Adieu , mon cher Richard ,
 „ méritez l'amitié de votre oncle , les
 „ faveurs du ciel. Vous avez toute la
 „ tendresse & la bénédiction de votre
 „ mère „.

Richard porta cette lettre à son oncle.
 Le Lord venoit d'en recevoir de ses
 gendres , de Lady Heat-Moore , & de

l'évêque de Lincoln. L'affaire de la pairie étoit arrangée, & devoit passer à la première séance du parlement dans huit jours. Lady Heat-Moore avoit rendu une visite à Lady Nettling, qui s'étoit trouvée très-honorée de la recherche que l'on faisoit de sa fille pour l'héritier de la maison de Westfield. Sur la proposition que lui avoit faite le Lord Hallifax, Sir Georges Nettling enchanté, au lieu de six mille livres sterling de rente en fonds de terre, en offroit noblement huit. Mistress Brown y en joignoit deux, & l'assurance de tout son bien. Le comte de Westfield jouissoit plus que Richard même, de cette perspective de fortune. Richard n'envisageoit que la possession de Dorothée, &, dans son idée, le plus ou le moins de richesses ne pouvoient rien ajouter à son bonheur. Cependant les deux familles, de concert,

cert, en hâtoient le moment. Déjà le lieu de la cérémonie étoit réglé. L'évêque de Lincoln devoit la faire dans le château, dont Lady Heat-Moore faisoit présent à Richard. Le jour choisi étant arrivé, tout ce qui devoit composer la brillante assemblée prend le chemin du comté de Sommerfet. Miss Brown, retenue par une indisposition, n'ayant pu accompagner sa nièce, Sir Georges Nettling étoit venu la chercher. Lady Heat-Moore, & Lady Nettling venoient de compagnie. L'évêque de Lincoln, le comte de Westfield, les Lords Mellfont, Etheridge & leurs épouses, Lady o-Berthon en habit convenable, & Estevan accompagnoient le nouveau marié. Au moment de la rencontre, Sir Georges Nettling & Milady son épouse furent frappés de l'éclat de la figure de leur gendre, & de l'idée de l'avoir vu quel-

que part. Mais l'impofant du cortège & de la fîtuation préfente éloignoient toutes les idées du laquais Richard & de Mifs Cawfon. Les amans feuls fe reconnurent. Ils parurent honteux, embarrassés en préfence l'un de l'autre : en fupposant qu'ils ne fe fuflent jamais vus, ils devoient l'être ; mais l'embarras venoit de la contrainte où les tenoient tant de regards attachés fur eux, & qui les empêchoient de fe témoigner leur fatisfaction réciproque. Sir Georges s'écrioit : voilà le plus beau couple de l'Angleterre ; le refte de la compagnie applaudiffoit dans des termes plus mefurés. On marche vers la chapelle du château. Les amans font unis.

Foible & Molly regardoient la cérémonie. Foible ne pouvoit s'empêcher de dire : le marié reflemble à Mifs Cawfon comme une goutte d'eau à

une autre. Il ressemble bien plus, disoit Molly, à la Galloise dont je vous ai parlé. De quelque côté que je tourne maintenant, je ne rencontre plus que de ces grands yeux bleus, coupés en amande, & de ces paupières noires, longues de cela.... propres à faire tourner la tête; j'en suis persécutée.

Richard & Dorothée furent heureux, & le sont encore. Ils partagent leurs respects & leur tendresse entre Lady o-Berthon & le Lord Westfield; ils ont des enfans dont les dispositions donnent les plus heureuses espérances; ils sont les bienfaiteurs de tous ceux qui les entourent. Lady o-Berthon est leur amie & leur conseillère, elle a renoncé pour toujours aux voyages & à l'appareil guerrier. Estevan a quitté le pays de Galles, & s'est fixé dans le comté de Sommerfet. Il a pardonné au capitaine Senti de lui avoir caché

100 L E L O R D, &c.

les aventures de Miss Rebecca West-
field, & les nœuds de leur amitié se
resserrent chaque jour de plus en plus.



A V I S

D E

L' É D I T E U R.

CET ouvrage parut dans sa nouveauté, enrichi de gravures plus que grotesques, qui partoient toutes de la main de nos meilleurs maîtres. Un homme de beaucoup d'esprit y joignit alors une préface que l'on retranche à regret dans cette édition : elle contenoit une critique aussi fine qu'agréable ; mais comme elle étoit presqu'entièrement relative aux estampes, dont on n'a pas jugé à propos de faire tirer de nouvelles épreuves.

102 AVIS DE L'ÉDITEUR.

*ves , on a cru devoir la supprimer :
elle perdrait aujourd'hui , faute de
pouvoir être entendue , presque tout
ce qu'elle avoit d'agrément.*



ner:
e de
tous

LE
DIABLE
AMOUREUX.

Tome IV.

I

LE DIABLE

AMOUREUX.

NOUVELLE ESPAGNOLE.

J'ÉTOIS à vingt-cinq ans capitaine aux gardes du roi de Naples : nous vivions beaucoup entre camarades , & comme de jeunes gens , c'est-à-dire , des femmes , du jeu , tant que la bourse pouvoit y suffire , & nous philosophions dans nos quartiers quand nous n'avions plus d'autre ressource.

Un soir , après nous être épuisés en raisonnemens de toute espèce autour d'un très-petit flacon de vin de Chypre & de quelques marons secs , le discours tomba sur la cabale & les cabalistes.

Un d'entre nous prétendoit que c'étoit une science réelle, & dont les opérations étoient sûres ; quatre des plus jeunes lui foutenoient que c'étoit un amas d'absurdités, une source de friponneries, propres à tromper les gens crédules & amuser les enfans.

Le plus âgé d'entre nous, flamand d'origine, fumoit sa pipe d'un air distrait, & ne disoit mot. Son air froid & sa distraction me faisoient spectacle à travers ce charivari discordant qui nous étourdissoit, & m'empêchoit de prendre part à une conversation trop peu réglée pour qu'elle eût de l'intérêt pour moi.

Nous étions dans la chambre du fumeur ; la nuit s'avançoit : on se sépara, & nous demeurâmes seuls, notre ancien & moi.

Il continua de fumer flegmatiquement ; je demurai les coudes appuyés

sur la table, sans rien dire. Enfin mon homme rompit le silence.

Jeune homme, me dit-il, vous venez d'entendre beaucoup de bruit : pourquoi vous êtes - vous tiré de la mêlée ?

C'est, lui répondis-je, que j'aime mieux me taire, que d'approuver ou blâmer ce que je ne connois pas : je ne fais pas même ce que veut dire le mot de *cabale*.

Il a plusieurs significations, me dit-il : mais ce n'est point d'elles dont il s'agit, c'est de la chose. Croyez-vous qu'il puisse exister une science qui enseigne à transformer les métaux, & à réduire les esprits sous notre obéissance ?.....

Je ne connois rien des esprits, à commencer par le mien, sinon que je suis sûr de son existence. Quant aux métaux, je fais la valeur d'un carlin

au jeu , à l'auberge & ailleurs , & ne
peux rien assurer ni nier sur l'essence
des uns & des autres , sur les modifica-
tions & impressions dont ils sont
susceptibles.

Mon jeune camarade , j'aime beau-
coup votre ignorance ; elle vaut bien
la doctrine des autres : au moins vous
n'êtes pas dans l'erreur , & si vous
n'êtes pas instruit , vous êtes suscep-
tible de l'être. Votre naturel , la fran-
chise de votre caractère , la droiture
de votre esprit me plaisent : je fais
quelque chose de plus que le commun
des hommes : jurez-moi le plus grand
secret sur votre parole d'honneur
promettez de vous conduire avec pru-
dence , & vous serez mon écolier.

L'ouverture que vous me faites ,
mon cher Soberano , m'est très-agréa-
ble. La curiosité est ma plus forte pas-
sion. Je vous avouerai que naturelle

ment j'ai peu d'empressement pour nos connoissances ordinaires ; elles m'ont toujours semblé trop bornées , & j'ai deviné cette sphère élevée dans laquelle vous voulez m'aider à m'élancer : mais quelle est la première clef de la science dont vous parlez ? Selon ce que disoient nos camarades en disputant , ce sont les esprits eux-mêmes qui nous instruisent ; peut-on se lier avec eux ?

Vous avez dit le mot , Alvare : on n'apprendroit rien de soi-même ; quant à la possibilité de nos liaisons , je vais vous en donner une preuve sans réplique.

Comme il finissoit ce mot , il achevoit sa pipe : il frappe trois coups pour faire sortir le peu de cendres qui restoit au fond , la pose sur la table assez près de moi. Il élève la voix : Calderon , dit-il , venez chercher ma pipe ; allumez-la , & rapportez-la moi.

Il finissoit à peine le commandement, je vois disparoître la pipe, & avant que j'eusse pu raisonner sur les moyens, ni demander quel étoit ce Calderon chargé de ses ordres, la pipe allumée étoit de retour; & mon interlocuteur avoit repris son occupation.

Il la continua quelque temps, moins pour favoriser le tabac que pour jouir de la surprise qu'il m'occasionnoit: puis se levant, il dit: je prends la garde au jour, il faut que je repose. Allez vous coucher; soyez sage, & nous nous reverrons.

Je me retirai plein de curiosité & affamé d'idées nouvelles, dont je me promettois de me remplir bientôt par le secours de Soberano. Je le vis le lendemain, les jours ensuite; je n'eus plus d'autre passion; je devins son ombre.

Je lui faisois mille questions; il éludoit

éludoit les unes & répondoit aux autres d'un ton d'oracle. Enfin , je le pressai sur l'article de la religion de ses pareils. C'est, me répondit-il, la religion naturelle. Nous entrâmes dans quelques détails; ses décisions cadroient plus avec mes penchans qu'avec mes principes, mais je voulois venir à mon but & ne devois pas le contrarier.

Vous commandez aux esprits, lui disois-je; je veux comme vous être en commerce avec eux : je le veux, je le veux.

Vous-êtes vif, camarade, vous n'avez pas subi votre temps d'épreuve; vous n'avez rempli aucune des conditions sous lesquelles on peut aborder sans crainte de cette sublime catégorie....

Eh! me faut-il bien du temps?.... Peut-être deux ans.... J'abandonne ce projet, m'écriai-je; je mourrois

d'impatience dans l'intervalle. Vous êtes cruel, Soberano. Vous ne pouvez concevoir la vivacité du desir que vous avez créé dans moi : il me brûle...

Jeune homme, je vous croyois plus de prudence, vous me faites trembler pour vous & pour moi. Quoi! vous vous exposeriez à évoquer des esprits sans aucune des préparations...?

Eh! que pourroit-il m'en arriver?... Je ne dis pas qu'il dût absolument vous en arriver du mal; s'ils ont du pouvoir sur nous, c'est notre foiblesse, notre pusillanimité qui le leur donne : dans le fond, nous sommes nés pour les commander..... Ah, je les commanderai..... Oui, vous avez le cœur chaud, mais si vous perdez la tête, s'ils vous effraient à certain point?...

S'il ne tient qu'à ne les pas craindre, je les mets au pis pour m'effrayer..... Quoi! quand vous verriez le

Diable ?.... Je tirerois les oreilles au grand Diable d'enfer.....

Bravo ! Si vous êtes si sûr de vous , vous pouvez vous risquer , & je vous promets mon assistance. Vendredi prochain je vous donne à dîner avec deux des nôtres , & nous mettrons l'aventure à fin.

Nous n'étions qu'à mardi : jamais rendez-vous galant ne fut attendu avec tant d'impatience. Le terme arrive enfin ; je trouve chez mon camarade deux hommes d'une physionomie peu prévenante : nous dînons. La conversation roule sur des choses indifférentes.

Après dîner , on propose une promenade à pied vers les ruines de Portici. Nous sommes en route : nous arrivons. Ces restes des monumens les plus augustes écroulés , brisés , épars , couverts de ronces , portent à mon

imagination des idées qui ne m'étoient pas ordinaires. Voilà, disois-je, le pouvoir du temps sur les ouvrages de l'orgueil & de l'industrie des hommes. Nous avançons dans les ruines, & enfin nous sommes parvenus presque à tâtons, à travers ces débris, dans un lieu si obscur, qu'aucune lumière extérieure n'y pouvoit pénétrer.

Mon camarade me conduisoit par le bras; il cesse de marcher & je m'arrête. Alors un de la compagnie bat le fusil & allume une bougie. Le séjour où nous étions s'éclaire, quoique faiblement, & je découvre que nous sommes sous une voûte assez bien conservée, de vingt-cinq pieds en quarré à peu près, & ayant quatre issues. Nous observions le plus parfait silence. Mon camarade, à l'aide d'un roseau qui lui servoit d'appui dans sa marche, trace un cercle autour de lui

sur le sable léger dont le terrain étoit couvert , & en fort après y avoir dessiné quelques caractères. Entrez dans ce penthacle, mon brave, me dit-il, & n'en sortez qu'à bonnes enseignes.....

Expliquez-vous mieux, à quelles enseignes en dois-je sortir ? Quand tout vous fera soumis, mais avant ce temps, si la frayeur vous faisoit faire une fausse démarche, vous pourriez courir les risques les plus grands.

Alors il me donne une formule d'évocation courte, pressante, mêlée de quelques mots que je n'oublierai jamais. Récitez, me dit-il, cette conjuration avec fermeté, & appelez ensuite à trois fois clairement *Béelzébut*, & surtout n'oubliez pas ce que vous avez promis de faire.

Je me rappelai que je m'étois vanté de lui tirer les oreilles. Je tiendrai parole, lui dis-je, ne voulant pas en

avoir le démenti. Nous vous fouhaitons bien du succès, me dit-il, quand vous aurez fini vous nous avertirez. Vous êtes directement vis-à-vis de la porte par laquelle vous devez sortir pour nous rejoindre. Ils se retirent.

Jamais fanfaron ne se trouva dans une crise plus délicate : je fus au moment de les rappeler ; mais il y avoit trop à rougir pour moi ; c'étoit d'ailleurs renoncer à toutes mes ^{seules} espérances. Je me raffermis sur la place où j'étois, & tins un moment conseil. On a voulu m'effrayer, dis-je ; on veut voir si je suis pusillanime. Les gens qui m'éprouvent sont à deux pas d'ici, & à la fuite de mon évocation je dois m'attendre à quelque tentative de leur part pour m'épouvanter. Tenons bon ; tournons la raillerie contre les mauvais plaifans.

Cette délibération fut assez courte,

quoiqu'un peu troublée par le ramage des hiboux & des chats-huants qui habitoient les environs, & même l'intérieur de ma caverne.

Un peu rassuré par mes réflexions, je me rasseois sur mes reins, je me piète; je prononce l'évocation d'une voix claire & soutenue, & en grossissant le son, j'appelle à trois reprises & à très-courts intervalles, *Béelzébut*.

Un frisson couroit dans toutes mes veines, & mes cheveux se hérissoient sur ma tête.

A peine avois-je fini, une fenêtre s'ouvre à deux battans, vis-à-vis de moi, au haut de la voûte : un torrent de lumière plus éblouissante que celle du jour fond par cette ouverture : une tête de chameau horrible, autant par sa grosseur que par sa forme, se présente à la fenêtre, surtout elle avoit des oreilles démesurées. L'odieux fan-

tôte ouvre la gueule, & d'un ton afforti au reste de l'apparition, me répond : *Che vuoi?*

Toutes les voûtes, tous les caveaux des environs retentissent à l'envi du terrible *Che vuoi?*

Je ne saurois peindre ma situation; je ne saurois dire qui soutint mon courage & m'empêcha de tomber en défaillance à l'aspect de ce tableau, au bruit plus effrayant encore qui retentissoit à mes oreilles.

Je sentis la nécessité de rappeler mes forces : une sueur froide alloit les dissiper : je fis un effort sur moi. Il faut que notre ame soit bien vaste & ait un prodigieux ressort ; une multitude de sentimens, d'idées, de réflexions touchent mon cœur, passent dans mon esprit, & font leur impression toutes à la fois.

La révolution s'opère, je me rends

maître de ma terreur. Je fixe hardiment le spectre.

Que prétends-tu toi-même, téméraire, en te montrant sous cette forme hideuse ?

Le fantôme balance un moment : Tu m'as demandé, dit-il, d'un ton de voix plus bas. . . . L'esclave, lui dis-je, cherche-t-il à effrayer son maître ? Si tu viens recevoir mes ordres, prends une forme convenable & un ton soumis.

Maître, me dit le fantôme, sous quelle forme me présenterai-je pour vous être agréable ?

La première idée qui me vint à la tête étant celle d'un chien ; viens, lui dis-je, sous la figure d'un épagneul. A peine avois-je donné l'ordre, l'épouvantable chameau allonge le col de seize pieds de longueur, baisse la tête jusqu'au milieu du fallon, & vomit un

épagneul blanc à soies fines & brillantes, les oreilles traînantes jusqu'à terre.

La fenêtre s'est refermée, toute autre vision a disparu, & il ne reste sous la voûte, suffisamment éclairée, que le chien & moi.

Il tournoit tout autour du cercle en remuant la queue, & faisant des courbettes. Maître, me dit-il, je voudrois bien vous lécher l'extrémité des pieds; mais le cercle redoutable qui vous environne me repousse.

Ma confiance étoit montée jusqu'à l'audace : je fors du cercle, je tends le pied, le chien le léche; je fais un mouvement pour lui tirer les oreilles, il se couche sur le dos comme pour me demander grâce, je vis que c'étoit une petite femelle. Lève-toi, lui dis-je; je te pardonne : tu vois que j'ai compagnie; ces Messieurs attendent à

quelque distance d'ici ; la promenade a dû les altérer , je veux leur donner une collation ; il faut des fruits , des conferves , des glaces , des vins de Grèce ; que cela soit bien entendu ; éclaire & décore la salle sans faste , mais proprement. Vers la fin de la collation tu viendras en Virtuose du premier talent , & tu porteras une harpe : je t'avertirai quand tu devras paroître. Prends garde à bien jouer ton rôle , mets de l'expression dans ton chant , de la décence , de la retenue dans ton maintien....

J'obéirai , maître , mais sous quelle condition ?...

Sous celle d'obéir , esclave. Obéis , sans réplique , ou....

Vous ne me connoissez pas , maître ; vous me traiteriez avec moins de rigueur , j'y mettrois peut-être l'uni-

que condition de vous défarmer & de vous plaire.

Le chien avoit à peine fini, qu'en tournant sur le talon, je vois mes ordres s'exécuter plus promptement qu'une décoration ne s'élève à l'opéra. Les murs de la voûte ci-devant noirs, humides, couverts de mousse, prenoient une teinte douce, des formes agréables; c'étoit un fallon de marbre jaspé. L'architecture présentoit un ceintre soutenu par des colonnes. Huit girandoles de crystaux, contenant chacune trois bougies, y répandoient une lumière vive, également distribuée.

Un moment après, la table & le buffet s'arrangent, se chargent de tous les apprêts de notre régal; les fruits & les confitures étoient de l'espèce la plus rare, la plus savoureuse & de la plus belle apparence. La porcelaine employée au service & sur le buffet étoit

étoit du Japon. La petite chienne faisoit mille tours dans la salle, mille courbettes autour de moi, comme pour hâter le travail, & me demander si j'étois satisfait.

Fort bien, Biondetta, lui dis-je; prenez un habit de livrée, & allez dire à ces Messieurs qui sont près d'ici que je les attends, & qu'ils sont servis.

A peine avois-je détourné un instant les regards, je vois sortir un page à ma livrée lestement vêtu, tenant un flambeau allumé: peu après il revint conduisant sur ses pas mon camarade le Flamand & ses deux amis.

Préparés à quelque chose d'extraordinaire, par l'arrivée & le compliment du page, ils ne l'étoient pas au changement qui s'étoit fait dans l'endroit où ils m'avoient laissé. Si je n'eusse pas eu la tête occupée je me serois plus amusé de leur surprise; elle éclata par

leur cri, se manifesta par l'altération de leurs traits & par leurs attitudes.

Messieurs, leur dis-je, vous avez fait beaucoup de chemin pour l'amour de moi, il nous en reste à faire pour regagner Naples : J'ai pensé que ce petit régal ne vous désobligerait pas, & que vous voudriez bien excuser le peu de choix & le défaut d'abondance en faveur de l'impromptu.

Mon aïfance les déconcerta plus encore que le changement de la scène & la vue de l'élégante collation à laquelle ils se voyoient invités. Je m'en apperçus, & résolu de terminer bientôt une aventure dont intérieurement je me défiois ; je voulus en tirer tout le parti possible, en forçant même la gaieté qui fait le fond de mon caractère.

Je les pressai de se mettre à table, le page avançoit les sièges avec une

promptitude merveilleuse. Nous étions assis : j'avois rempli les verres, distribué des fruits, ma bouche seule s'ouvroit pour parler & manger, les autres restoient béantes; cependant je les engageai à entamer les fruits, ma confiance les détermina : je porte la santé de la plus jolie courtisane de Naples; nous la buvons. Je parle d'un opéra nouveau, d'une *Improvisatrice* Romaine arrivée depuis peu, & dont les talens font du bruit à la cour: je reviens sur les talens agréables, la musique, la sculpture; & par occasion je les fais convenir de la beauté de quelques marbres qui font l'ornement du salon. Une bouteille se vuide, & est remplacée par une meilleure. Le page se multiplie, & le service ne languit pas un instant. Je jette l'œil sur lui à la dérobée : figurez-vous l'amour en trousse de page; mes compagnons

d'aventure le lorgnoient de leur côté d'un air où se peignoient la surprise , le plaisir & l'inquiétude. La monotonie de cette situation me déplût ; je vis qu'il étoit temps de la rompre. Biondetto , dis-je au page , la Signora Fiorentina m'a promis de me donner un instant ; voyez si elle ne seroit point arrivée. Biondetto sort de l'appartement.

Mes hôtes n'avoient point encore eu le temps de s'étonner de la bizarrerie du message , qu'une porte du fallon s'ouvre , & Fiorentina entretenant sa harpe ; elle étoit dans un déshabillé étoffé & modeste ; un chapeau de voyage & un crêpe très-clair sur les yeux ; elle pose sa harpe à côté d'elle , salue avec aisance , avec grâce : Seigneur Dom Alvare , dit-elle , je n'étois pas prévenue que vous eussiez compagnie ; je ne me serois point

présentée vêtue comme je suis ; ces messieurs voudront bien excuser une voyageuse.

Elle s'assied , & nous lui offrons à l'envi les reliefs de notre petit festin , auxquels elle touche par complaisance. Quoi , madame ! lui dis-je , vous ne faites que passer par Naples ? On ne sauroit vous y retenir ?

Un engagement déjà ancien m'y force , seigneur : on a eu des bontés pour moi à Venise au carnaval dernier ; on m'a fait promettre de revenir , & j'ai touché des arrhes : sans cela , je n'aurois pu me refuser aux avantages que m'offroit ici la cour , & à l'espérance de mériter les suffrages de la noblesse napolitaine , distinguée par son goût au-dessus de toute celle d'Italie.

Les deux napolitains se courbent pour répondre à l'éloge , saisis par la

vérité de la scène, au point de se frotter les yeux. Je pressai la virtuose de nous faire entendre un échantillon de son talent. Elle étoit enrhumée, fatiguée; elle craignoit avec justice de décheoir dans notre opinion. Enfin elle se détermina à exécuter un récitatif *obligé*, & une Ariette pathétique qui terminoient le troisième acte de l'opéra dans lequel elle devoit débiter.

Elle prend sa harpe, prélude avec une petite main languette, potelée, tout à la fois blanche & purpurine, dont les doigts insensiblement arrondis par le bout étoient terminés par un ongle dont la forme & la grâce étoient inconcevables : nous étions tous surpris, nous croyons être au plus délicieux concert.

La dame chante. On n'a pas, avec plus de gosier, plus d'ame, plus d'expression : on ne sauroit rendre plus,

en chargeant moins. J'étois ému jusqu'au fond du cœur, & j'oubliois presque que j'étois le créateur du charme qui me ravissoit.

La cantatrice m'adrescoit les expressions tendres de son récit & de son chant. Le feu de ses regards perçoit à travers le voile; il étoit d'un pénétrant, d'une douceur inconcevable: ces yeux ne m'étoient pas inconnus. Enfin, en rassemblant les traits, tels que le voile me les laissoit appercevoir, je reconnus dans Fiorentina le fripon de Biondetto; mais l'élégance, l'avantage de la taille se faisoient beaucoup plus remarquer sous l'ajustement de femme, que sous l'habit de page.

Quand la cantatrice eut fini de chanter, nous lui donnâmes de justes éloges. Je voulus l'engager à nous exécuter une ariette vive pour nous donner lieu d'admirer la diversité de ses talens.

Non, répondit-elle, je m'en acquitterois mal dans la disposition d'ame où je suis : d'ailleurs, vous avez dû vous appercevoir de l'effort que j'ai fait pour vous obéir. Ma voix se ressent du voyage, elle est voilée : vous êtes prévenus que je pars cette nuit. C'est un cocher de louage qui m'a conduite, je suis à ses ordres ; je vous demande en grâce d'agréer mes excuses, & de me permettre de me retirer. En disant cela, elle se lève, veut emporter sa harpe. Je la lui prends des mains, & après l'avoir reconduite jusqu'à la porte par laquelle elle s'étoit introduite, je rejoins la compagnie.

Je devois avoir inspiré de la gaieté, & je voyois de la contrainte dans les regards : j'eus recours au vin de Chypre. Je l'avois trouvé délicieux, il m'avoit rendu mes forces, ma présence d'esprit ; je doublois la dose, & comme

l'heure s'avançoit , je dis à mon page qui s'étoit remis à son poste derrière mon siège , d'aller faire avancer ma voiture. Biondetto sort sur le champ , va remplir mes ordres.

Vous avez ici un équipage , me dit Soberano ? Oui , repliquai-je , je me suis fait suivre , & j'ai imaginé que si notre partie se prolongeoit , vous ne seriez pas fâchés d'en revenir commodément. Buons encore un coup , nous ne courrons pas les risques de faire de faux pas en chemin.

Ma phrase n'étoit pas achevée , que le page rentre suivi de deux grands estaffiers bien tournés , superbement vêtus à ma livrée. Seigneur Dom Alvare , me dit Biondetto , je n'ai pu faire approcher votre voiture ; elle est au-delà , mais tout auprès des débris dont ces lieux-ci sont entourés. Nous

nous levons , Biondetto & les estaffiers nous précèdent , on marche.

Comme nous ne pouvions pas aller quatre de front , entre des bases & des colonnes brisées , Soberano , qui se trouvoit seul à côté de moi , me ferra la main. Vous nous donnez un beau régal , ami , il vous coûtera cher.

Ami , répliquai-je , je suis très-heureux s'il vous a fait plaisir ; je vous le donne pour ce qu'il me coûte.

Nous arrivons à la voiture ; nous trouvons deux autres estaffiers , un cocher , un postillon , une voiture de campagne à mes ordres aussi commode qu'on eût pu la désirer. J'en fais les honneurs , & nous prenons légèrement le chemin de Naples.

Nous gardâmes quelque temps le silence : enfin un des amis de Soberano le rompt. Je ne vous demande point votre secret , Alvare ; mais il faut que

vous avez fait des conventions singulières. Jamais personne ne fut servi comme vous l'êtes ; & depuis quarante ans que je travaille , je n'ai pas obtenu le quart des complaisances que l'on vient d'avoir pour vous dans une soirée. Je ne parle pas de la plus céleste vision qu'il soit possible d'avoir , tandis que l'on afflige nos yeux plus souvent que l'on ne songe à les réjouir : enfin , vous savez vos affaires , vous êtes jeune ; à votre âge on désire trop pour se laisser le temps de réfléchir , & on précipite ses jouissances.

Bernadillo , c'étoit le nom de cet homme , s'écoutoit en parlant , & me donnoit le temps de penser à ma réponse.

J'ignore , lui répliquai-je , par où j'ai pu m'attirer des faveurs distinguées ; j'augure qu'elles seront très-courtes , & ma consolation sera de les avoir

toutes partagées avec de bons amis. On vit que je me tenois sur la réserve, & la conversation tomba.

Cependant le silence amena la réflexion : je me rappelai ce que j'avois fait & vu : je comparai les discours de Soberano & de Bernadillo, & conclus que je venois de fortir du plus mauvais pas dans lequel une curiosité vaine & la témérité eussent jamais engagé un homme de ma sorte. Je ne manquois pas d'instruction ; j'avois été élevé jusqu'à treize ans sous les yeux de Dom Bernardo Maravillas, mon père, gentilhomme sans reproche, & par Dona Mencia, ma mère, la femme la plus religieuse, la plus respectable qui fut dans l'Estramadure. Oh, ma mère ! disois-je, que penseriez-vous de votre fils, si vous l'aviez vu, si vous le voyiez encore ? Mais ceci ne durera pas, je m'en donne parole.

Cependant

Cependant la voiture arrivoit à Naples. Je reconduisis chez eux les amis de Soberano. Lui & moi revînmes à notre quartier. Le brillant de mon équipage éblouit un peu la garde devant laquelle nous passâmes en revue, mais les grâces de Biondetto, qui étoit sur le devant du carosse, frappèrent encore davantage les spectateurs.

Le page congédie la voiture & la livrée, prend un flambeau de la main des estaffiers, & traverse les cazernes pour me conduire à mon appartement : mon valet-de-chambre encore plus étonné que les autres, vouloit parler pour me demander des nouvelles du nouveau train dont je venois de faire la montre. C'en est assez, Carle, lui dis-je, en entrant dans mon appartement, je n'ai pas besoin de vous : allez-vous reposer, je vous parlerai demain.

Nous sommes seuls dans ma chambre , & Biondetto a fermé la porte sur nous , ma situation étoit moins embarrassante au milieu de la compagnie dont je venois de me séparer , & de l'endroit tumultueux que je venois de traverser.

Voulant terminer l'avanture , je me recueillis un instant. Je jette les yeux sur le page , les siens sont fixés vers la terre : une rougeur lui monte sensiblement au visage : sa contenance décèle de l'embarras & beaucoup d'émotion ; enfin , je prends sur moi de lui parler.

Biondetto , vous m'avez bien servi , vous avez même mis des graces à ce que vous avez fait pour moi , mais comme vous vous étiez payé d'avance , je pense que nous sommes quittes. . . .

Dom Alvare est trop noble , pour

croire qu'il ait pu s'acquitter à ce prix....

Si vous avez fait plus que vous ne me devez, si je vous dois de reste donnez votre compte, mais je ne vous réponds pas que vous soyiez payé promptement. Le quartier courant est mangé; je dois au jeu, à l'auberge, au tailleur....

Vous plaïsantez hors de propos....

Si je quitte le ton de plaïsanterie, ce sera pour vous prier de vous retirer, car il est tard & il faut que je me couche....

Et vous me renverriez incivilement à l'heure qu'il est? Je n'ai pas dû m'attendre à ce traitement de la part d'un cavalier Espagnol. Vos amis savent que je suis venu ici; vos soldats, vos gens m'ont vue, & ont deviné mon sexe. Si j'étois une vile courtisanne, vous auriez quelque égard

pour les bienfaisances de mon état ; mais votre procédé pour moi est flétrissant , ignominieux : il n'est pas de femme qui n'en fût humiliée. . . .

Il vous plait donc à présent d'être femme pour vous concilier des égards ? Eh bien , pour sauver le scandale de votre retraite , ayez pour vous le ménagement de la faire par le trou de la serrure. . . .

Quoi ! sérieusement , sans savoir qui je suis Puis-je l'ignorer ? . . . Vous l'ignorez vous dis-je , vous n'écoutez que vos préventions ; mais qui que je sois , je suis à vos pieds , lès larmes aux yeux : c'est à titre de client que je vous implore. Une imprudence plus grande que la vôtre , excusable peut-être , puisque vous en êtes l'objet , m'a fait aujourd'hui tout braver , tout sacrifier pour vous obéir , me donner à vous & vous suivre.

J'ai révolté contre moi les passions les plus cruelles , les plus implacables ; il ne me reste de protection que la vôtre , d'asyle que votre chambre : me la fermerez-vous , Alvare ? Sera-t-il dit qu'un cavalier Espagnol aura traité avec cette rigueur , cette indignité , quelqu'un qui a sacrifié pour lui , une ame sensible , un être foible dénué de tout autre secours que le sien ; en un mot , une personne de mon sexe ?

Je reculois autant qu'il m'étoit possible , pour me tirer d'embarras , mais elle embrassoit mes genoux , & me suivoit sur les siens : enfin , je suis rangé contre le mur. Relevez-vous , lui dis-je , vous venez sans y penser de me prendre par mon serment.

Quand ma mère me donna ma première épée , elle me fit jurer sur la garde , de servir toute ma vie les fem-

mes , & de n'en pas désobliger une seule. Quand ce feroit ce que je pense , que c'est aujourd'hui....

Eh bien , cruel , à quelque titre que ce soit , permettez - moi de coucher dans votre chambre....

Je le veux pour la rareté du fait , & mettre le comble à la bizarrerie de mon aventure. Cherchez à vous arranger de manière que je ne vous voye ni ne vous entende ; au premier mot , au premier mouvement , capables de me donner de l'inquiétude ; je grossis le son de ma voix pour vous demander , à mon tour , *Che vuoi ?*

Je lui tourne le dos , & m'approche de mon lit pour me deshahiller. Vous aiderai-je ? me dit-on.... Non je suis militaire & me fers moi-même. Je me couche.

A travers la gaze de mon rideau , je vois le prétendu page arranger dans

le coin de ma chambre une natte usée qu'il a trouvée dans une garde-robe. Il s'affied dessus, se deshaille entièrement, s'enveloppe d'un des mes manteaux qui étoit sur un siège, éteint la lumière, & la scene finit là pour le moment; mais elle recommença bientôt dans mon lit, où je ne pouvois trouver le sommeil.

Il sembloit que le portrait du page fût attaché au ciel du lit & aux quatre colonnes; je ne voyois que lui. Je m'efforçois en vain de lier avec cet objet ravissant l'idée du fantôme épouvantable que j'avois vu; la première apparition servoit à relever le charme de la dernière.

Ce chant mélodieux, que j'avois entendu sous la voûte, ce son de voix ravissant, ce parler qui sembloit venir du cœur, retentissoient encore

dans le mien , & y excitoient un frémissément singulier.

Ah ! Biondetta , disois-je , si vous n'étiez pas un être fantastique ! si vous n'étiez pas ce vilain dromadaire !

Mais à quel mouvement me laissai-je emporter ? J'ai triomphé de la frayeur , déracinons un sentiment plus dangereux. Quelle douceur puis-je en attendre ? Ne tiendrait-il pas toujours de son origine ?

Le feu de ses regards si touchans , si doux , est un cruel poison. Cette bouche si bien formée , si colorée , si fraîche , & en apparence si naïve , ne s'ouvre que pour des impostures. Ce cœur , si c'en étoit un , ne s'échaufferoit que pour une trahison.

Pendant que je m'abandonnois aux réflexions occasionnées par les mouvemens divers dont j'étois agité , la lune parvenue au haut de l'hémis-

phère , & dans un ciel fans nuages ,
dardoit tous ses rayons dans ma cham-
bre à travers trois grandes croisées.

Je faisois des mouvemens prodi-
gieux dans mon lit : il n'étoit pas
neuf ; le bois s'écarte , & les trois plan-
ches qui soutenoient mon sommier
tombent avec fracas.

Biondetta se lève , accourt à moi
avec le ton de la frayeur. Dom Alvare ,
quel malheur vient de vous arriver ?

Comme je ne la perdois pas de vue ,
malgré mon accident , je la vis se le-
ver , accourir : sa chemise étoit une
chemise de page , & au passage , la
lumière de la lune ayant frappé sur
sa cuisse , avoit paru gagner au reflet.

Fort peu ému du mauvais état de
mon lit , qui ne m'exposoit qu'à être
un peu plus mal couché , je le fus
bien davantage de me trouver ferré
dans les bras de Biondetta.

Il ne m'est rien arrivé , lui dis-je , retirez-vous. Vous courez sur le carreau sans pantoufles , vous allez vous enrhumér , retirez-vous.... Mais vous êtes mal à votre aise.... Oui vous m'y mettez actuellement ; retirez-vous , ou , puisque vous voulez être cachée chez moi & près de moi , je vous ordonnerai d'aller dormir dans cette toile d'araignée qui est à l'encoignure de ma chambre. Elle n'attendit pas la fin de la menace , & alla se coucher sur sa natte , en sanglottant tout bas.

La nuit s'achève , & la fatigue prenant le dessus , me procure quelques momens de sommeil. Je ne m'éveillai qu'au jour , on devine la route que prirent mes premiers regards. Je cherchai des yeux mon page.

Il étoit assis tout vêtu , à la réserve de son pourpoint , sur un petit tabou-

ret
bo
bo
dos
me
N
loit
peig
men
chev
étoit
fecti
j'avo
elle
qui l
rez-v
tant c
sa ro
parfur
Bio
peign
bureau

ret, il avoit étalé ses cheveux qui tombaient jusqu'à terre, en couvrant, à boucles flottantes & naturelles, son dos & ses épaules, & même entièrement son visage.

Ne pouvant faire mieux, il démêloit sa chevelure avec ses doigts. Jamais peigne d'un plus bel ivoire ne se promena dans une plus épaisse forêt de cheveux blonds-cendrés, leur finesse étoit égale à toutes leurs autres perfections; un petit mouvement que j'avois fait ayant annoncé mon réveil, elle écarte avec ses doigts les boucles qui lui ombrageoient le visage. Figurez-vous l'aurore au printemps, sortant d'entre les vapeurs du matin avec sa rosée, ses fraîcheurs & tous ses parfums.

Biondetta, lui dis-je, prenez un peigne, il y en a dans le tiroir de ce bureau. Elle obéit. Bientôt à l'aide

d'un ruban, ses cheveux sont rattachés sur sa tête avec autant d'adresse que d'élégance. Elle prend son pourpoint, met le comble à son ajustement, & s'assied sur son siège d'un air timide, embarrassé, inquiet, qui sollicitoit vivement la compassion.

S'il faut, me disois-je, que je voie dans la journée mille tableaux plus piquans les uns que les autres; assurément je n'y tiendrai pas; amenons le dénouement s'il est possible.

Je lui adresse la parole. Le jour est venu, Biondetta, les bienfaisances sont remplies, vous pouvez sortir de ma chambre sans craindre le ridicule.....

Je suis, me répondit-elle, maintenant au-dessus de cette frayeur; mais vos intérêts & les miens m'en inspirent une beaucoup plus fondée. Ils ne permettent pas que nous nous séparions.

Vous

Vous vous expliquerez , lui dis-je ?...
Je vais le faire , Alvare.

Votre jeunesse , votre imprudence vous ferment les yeux sur les périls que nous avons rassemblés autour de nous. A peine vous vis-je sous la voûte, que cette contenance héroïque à l'aspect de la plus hideuse apparition décida mon penchant : si , me dis-je à moi-même , pour parvenir au bonheur je dois m'unir à un mortel , prenons un corps : il en est temps. Voilà le héros digne de moi. Dûssent s'en indigner les méprisables rivaux dont je lui fais le sacrifice ; dûssai-je me voir exposée à leur ressentiment , à leur vengeance ; que m'importe ? Aimée d'Alvare , unie avec Alvare , eux & la nature nous seront soumis. Vous avez vu la suite ; voici les conséquences.

L'envie , la jalousie , le dépit , la rage me préparent les châtimens les

plus cruels auxquels puisse être soumis un être de mon espèce, dégradé par son choix, & vous seul pouvez m'en garantir. A peine est-il jour, & déjà les délateurs sont en chemin pour vous déférer, comme Nécromancien, à ce Tribunal que vous connoissez. Dans une heure....

Arrêtez, m'écriai-je, en me mettant les poings fermés sur les yeux, vous êtes le plus adroit, le plus insigne des faussaires. Vous parlez d'amour, vous en présentez l'image, vous en empoisonnez l'idée, je vous défends de m'en dire un mot. Laissez-moi me calmer assez, si je le puis, pour devenir capable de prendre une résolution.

S'il faut que je tombe entre les mains du tribunal, je ne balance pas pour ce moment-ci, entre vous & lui; mais si vous m'aidez à me tirer d'ici, à quoi m'engagerai-je? Puis-je me sépa-

rer de vous quand je le voudrai ? Je vous somme de me répondre avec clarté & précision....

Pour vous séparer de moi, Alvare, il suffira d'un acte de votre volonté. J'ai même regret que ma soumission soit forcée. Si vous méconnoissez mon zèle par la fuite, vous serez imprudent, ingrat.....

Je ne crois rien, sinon qu'il faut que je parte. J'en vais éveiller mon valet-de-chambre : il faut qu'il me trouve de l'argent, qu'il aille à la poste. Je me rendrai à Venise près de Bentina, Banquier de ma mère....

Il vous faut de l'argent ? Heureusement je m'en suis précautionnée : j'en ai à votre service....

Gardez-le. Si vous étiez une femme, en l'acceptant je ferois une bassesse....

Ce n'est pas un don, c'est un prêt que je vous propose. Donnez-moi un

mandement sur le banquier ; faites un état de ce que vous devez ici. Laissez sur votre bureau un ordre à Carle pour payer. Disculpez-vous par lettre auprès de votre commandant, sur une affaire indispensable qui vous force à partir sans congé. J'irai à la poste vous chercher une voiture & des chevaux. Mais auparavant , Alvare , forcée à m'écarter de vous , je retombe dans toutes mes frayeurs ; dites : *Esprit qui ne t'es lié à un corps que pour moi , & pour moi seul , j'accepte ton vasselage & t'accorde ma protection.*

En me prescrivant cette formule elle s'étoit jetée à mes genoux , me tenoit la main , la pressoit , la mouilloit de larmes.

J'étois hors de moi , ne sachant quel parti prendre , je lui laisse ma main qu'elle baise , & je balbutie les mots qui lui sembloient si importans :

à peine ai-je fini qu'elle se relève. Je suis à vous, s'écrie-t-elle avec transport; je pourrai devenir la plus heureuse de toutes les créatures.

En un moment elle s'affuble d'un long manteau, rabat un grand chapeau sur ses yeux, & sort de ma chambre.

J'étois dans une forte de stupidité. Je trouve un état de mes dettes. Je mets au bas l'ordre à Carle de le payer; je compte l'argent nécessaire; j'écris au commandant, à un de mes plus intimes, des lettres qu'ils dûrent trouver très-extraordinaires. Déjà la voiture & le fouet du postillon se faisoient entendre à la porte.

Biondetta, toujours le nez dans son manteau, revient & m'entraîne. Carle, éveillé par le bruit, paroît en chemise. Allez, lui dis-je, à mon bureau, vous

y trouverez mes ordres. Je monte en voiture. Je pars.

Biondetta étoit entrée avec moi dans la voiture. Elle étoit sur le devant. Quand nous fûmes sortis de la ville elle ôta le chapeau qui la tenoit à l'ombre. Ses cheveux étoient renfermés dans un filet cramôisi : on n'en voyoit que la pointe , c'étoient des perles dans du corail. Son visage dépouillé de tout autre ornement , brilloit de ses seules perfections. On croyoit voir un transparent sur son teint. On ne pouvoit concevoir comment la douceur, la candeur , la naïveté pouvoient s'allier au caractère de finesse qui brilloit dans ses regards. Je me surpris , faisant malgré moi ces remarques ; & les jugeant dangereuses pour mon repos , je fermai les yeux pour essayer de dormir.

Ma tentative ne fut pas vaine, le

le sommeil s'empara de mes sens & m'offrit les rêves les plus agréables, les plus propres à délasser mon âme des idées effrayantes & bizarres dont elle avoit été fatiguée. Il fut d'ailleurs très-long, & ma mère, par la suite, réfléchissant un jour sur mes aventures, prétendit que cet assoupissement n'avoit pas été naturel. Enfin, quand je m'éveillai, j'étois sur les bords du canal sur lequel on s'embarque pour aller à Venise.

La nuit étoit avancée; je me sens tirer par la manche: c'étoit un portefaix: il vouloit se charger de mes ballots. Je n'avois pas même un bonnet de nuit.

Biondetta se présenta à une autre portière, pour me dire que le bâtiment qui devoit me conduire étoit prêt. Je descends machinalement, j'en-

tre dans la felouque, & retombe dans ma léthargie.

Que dirai-je ? le lendemain matin je me trouvai logé sur la place Saint-Marc, dans le plus bel appartement de la meilleure auberge de Venise. Je le connoissois. Je le reconnus sur le champ. Je vois du linge, une robe de chambre assez riche auprès de mon lit. Je soupçonnai que ce pouvoit être une attention de l'hôte chez qui j'étois arrivé dénué de tout.

Je me lève & regarde si je suis le seul objet vivant qui soit dans la chambre ; je cherchois Biondetta.

Honteux de ce premier mouvement, je rendis grâce à ma bonne fortune. Cet esprit & moi ne sommes donc pas inséparables ; j'en suis délivré, & après mon imprudence, si je ne perds que ma compagnie aux gardes, je dois m'estimer très-heureux.

Courage, Alvare, continuai-je : il y a d'autres cours, d'autres souverains que celui de Naples ; ceci doit te corriger si tu n'es pas incorrigible, & tu te conduiras mieux. Si on refuse tes services, une mère tendre, l'Estramadure & un patrimoine honnête te tendent les bras.

Mais que te vouloit ce lutin, qui ne t'a pas quitté depuis vingt-quatre heures ? Il avoit pris une figure bien séduisante : il m'a donné de l'argent ; je veux le lui rendre.

Comme je parlois encore, je vois arriver mon créancier ; il m'amenoit deux domestiques & deux gondoliers. Il faut, dit-il, que vous soyiez servi, en attendant l'arrivée de Carle. On m'a répondu dans l'auberge de l'intelligence & de la fidélité de ces gens-ci, & voici les plus hardis patrons de la république.

Je suis content de votre choix, Biondetta, lui dis-je, vous êtes-vous logé ici ?

J'ai pris, me répond le page, les yeux baissés, dans l'appartement même de votre excellence, la pièce la plus éloignée de celle que vous occupez, pour vous causer le moins d'embarras qu'il sera possible.

Je trouvai du ménagement, de la délicatesse, dans cette attention à mettre de l'espace entr'elle & moi. Je lui en fus gré.

Au pis aller, disois-je, je ne faurois la chasser du vague de l'air, s'il lui plait de s'y tenir invisible pour m'obséder. Quand elle sera dans une chambre connue, je pourrai calculer ma distance. Content de mes raisons, je donnai légèrement mon approbation à tout.

Je voulois sortir pour aller chez la

correspondant de ma mère. Biondetta donna ses ordres pour ma toilette, & quand elle fut achevée je me rendis où j'avois dessein d'aller.

Le négociant me fit un accueil dont j'eus lieu d'être surpris. Il étoit à sa banque; de loin il me caresse de l'œil, vient à moi; Dom Alvare, me dit il, je ne vous croyois pas ici. Vous arrivez très-à-propos pour m'empêcher de faire une bévue; j'allois vous envoyer deux lettres & de l'argent. Celui de mon quartier, répondis-je? Oui, répliqua-t-il, & quelque chose de plus. Voilà deux cent sequins en sus, qui sont arrivés ce matin. Un vieux gentilhomme à qui j'en ai donné le reçu, me les a remis de la part de Dona Mencia. Ne recevant pas de vos nouvelles, elle vous a cru malade, & a chargé un Espagnol de votre connoissance de me les remettre pour vous

les faire passer..... Vous a-t-il dit son nom?.... Je l'ai écrit dans le reçu; c'est Dom Miguel Pimientos, qui dit avoir été écuyer dans votre maison. Ignorant votre arrivée ici, je ne lui ai pas demandé son adresse.

Je pris l'argent. J'ouvris les lettres : ma mère se plaignoit de sa santé, de ma négligence, & ne parloit pas des sequins qu'elle envoyoit : je n'en fus que plus sensible à ses bontés.

Me voyant la bourse aussi à propos & aussi bien garnie, je revins gaiement à l'auberge; j'eus de la peine à trouver Biondetta dans l'espèce de logement où elle s'étoit réfugiée. Elle y entroit par un dégagement distant de ma porte : je m'y aventurai par hasard, & la vis courbée près d'une fenêtre, fort occupée à rassembler & recoller les débris d'un clavecin.

J'ai de l'argent, lui dis-je, & vous
rapporte

rapporte celui que vous m'avez prêté. Elle rougit, ce qui lui arrivoit toujours avant de parler : elle chercha mon obligation, me la remit, prit la somme & se contenta de me dire que j'étois trop exact, & qu'elle eût désiré jouir plus long-temps du plaisir de m'avoir obligé.

Mais je vous dois encore, lui dis-je; car vous avez payé les postes. Elle en avoit l'état sur la table. Je l'acquittai. Je sortois avec un sang-froid apparent; elle me demanda mes ordres, je n'en eus pas à lui donner, & elle se remit tranquillement à son ouvrage; elle me tournoit le dos: je l'observai quelque temps; elle sembloit très-occupée, & apportoit à son travail autant d'adresse que d'activité.

Je revins rêver dans ma chambre. Voilà, disois-je, le pair de ce Caldéron, qui allumoit la pipe à Soberano, &

quoiqu'il ait l'air très-distingué, il n'est pas de meilleure maison. S'il ne se rend ni exigeant, ni incommode, s'il n'a pas de prétentions, pourquoi ne le garderois-je pas ? Il m'assure, d'ailleurs, que pour le renvoyer il ne faut qu'un acte de ma volonté. Pourquoi me presser de vouloir tout à l'heure, ce que je puis vouloir à tous les instans du jour ? On interrompt mes réflexions en m'annonçant que j'étois servi.

Je me mis à table. Biondetta, en grande livrée, étoit derrière mon siège, attentive à prévenir mes besoins. Je n'avois pas besoin de me retourner pour la voir : trois glaces disposées dans le fallon répétoient tous ses mouvemens. Le dîné finit ; on dessert. Elle se retire.

L'aubergiste monte, la connoissance n'étoit pas nouvelle. On étoit en car-

naval; mon arrivée n'avoit rien qui dût le surprendre. Il me félicita sur l'augmentation de mon train, qui supposoit un meilleur état dans ma fortune, & se rabattit sur les louanges de mon page, le jeune homme le plus beau, le plus affectionné, le plus intelligent, le plus doux qu'il eût encore vu. Il me demanda si je comptois prendre part aux plaisirs du carnaval: c'étoit mon intention. Je pris un déguisement, & montai dans ma gondole.

Je courus la place; j'allai au spectacle, au *Ridotto*. Je jouai, je gagnai quarante sequins & rentrai assez tard, ayant cherché de la dissipation partout où j'avois cru pouvoir en trouver.

Mon page, un flambeau à la main, me reçoit au bas de l'escalier, me livre aux soins d'un valet-de-chambre & se retire, après m'avoir demandé à quelle heure j'ordonnois que l'on

entrât chez moi. A l'heure ordinaire, répondis-je, sans savoir ce que je disois, sans penser que personne n'étoit au fait de ma manière de vivre.

Je me réveillai tard le lendemain, & me levai promptement. Je jetai par hafard les yeux sur les lettres de ma mère, demeurées sur la table. Digne femme! m'écriai-je: que fais-je ici? Que ne vais-je me mettre à l'abri de vos sages conseils? J'irai, ah! j'irai, c'est le seul parti qui me reste.

Comme je parlois haut, on s'aperçut que j'étois éveillé: on entra chez moi, & je revis l'écueil de ma raison. Il avoit l'air désintéressé, modeste, soumis, & ne m'en parut que plus dangereux. Il m'annonçoit un tailleur & des étoffes; le marché fait, il disparut avec lui jusqu'à l'heure du repas.

Je mangeai peu, & courus me pré-

cipiter à travers le tourbillon des amusemens de la ville. Je cherchai les masques ; j'écoutai, je fis de froides plaisanteries, & terminai la scène par l'opéra, surtout le jeu, jusqu'alors ma passion favorite. Je gagnai beaucoup plus à cette seconde séance qu'à la première.

Dix jours se passèrent dans la même situation de cœur & d'esprit, & à peu près dans des dissipations semblables : je trouvai d'anciennes connoissances, j'en fis de nouvelles. On me présenta aux assemblées les plus distinguées ; je fus admis aux parties des nobles dans leurs cafins.

Tout alloit bien, si ma fortune au jeu ne s'étoit pas démentie ; mais je perdis au *Ridotto* en une foirée, treize cent sequins que j'avois amassés. On n'a jamais joué d'un plus grand malheur. A trois heures du matin je me

retirai, mis à sec, devant cent sequins à mes connoissances. Mon chagrin étoit écrit dans mes regards, & sur tout mon extérieur. Biondetta me parut affectée; mais elle n'ouvrit pas la bouche.

Le lendemain je me levai tard. Je me promenois à grands pas dans ma chambre en frappant des pieds. On me fert, je ne mange point. Le service enlevé, Biondetta reste contre son ordinaire. Elle me fixe un instant, laisse échapper quelques larmes: vous avez perdu de l'argent, Dom Alvare, peut-être plus que vous n'en pouvez payer.... Et quand cela seroit, où trouverois-je le remède?.... Vous m'offensez; mes services sont toujours à vous au même prix; mais ils ne s'étendroient pas loin, s'ils n'alloient qu'à vous faire contracter avec moi de ces obligations que vous vous croiriez

dans la nécessité de remplir sur le champ. Trouvez bon que je prenne un siège : je sens une émotion qui ne permettroit pas de me soutenir debout ; j'ai, d'ailleurs, des choses importantes à vous dire. Voulez-vous vous ruiner ?.... Pourquoi jouez-vous avec cette fureur, puisque vous ne savez pas jouer ?....

Tout le monde ne fait-il pas les jeux de hasard ? Quelqu'un pourroit-il me les apprendre ?....

Oui : prudence à part, on apprend les jeux de chance, que vous appelez mal à propos jeux de hasard. Il n'y a point de hasard dans le monde : tout y a été, & fera toujours une suite de combinaisons nécessaires, que l'on ne peut entendre que par la science des nombres dont les principes sont, en même temps, & si abstraits & si profonds, qu'on ne peut les saisir si l'on

n'est conduit par un maître ; mais il faut avoir su se le donner & se l'attacher. Je ne puis vous peindre cette connoissance sublime que par une image. L'enchaînement des nombres fait la cadence de l'Univers ; règle ce qu'on appelle les événemens fortuits & prétendus déterminés , les forçant par des balanciers invisibles à tomber chacun à leur tour , depuis ce qui se passe d'important dans les sphères éloignées , jusqu'aux misérables petites chances qui vous ont aujourd'hui dépouillé de votre argent.

Cette tirade scientifique dans une bouche enfantine , cette proposition un peu brusque de me donner un maître , m'occasionnèrent un léger frisson , un peu de cette sueur froide qui m'avoit saisi sous la voûte de Portici. Je fixe Biondetta qui baissoit la vue. Je ne veux pas de maître , lui dis-je ;

je craindrois d'en trop apprendre ; mais essayez de me prouver qu'un gentilhomme peut favoir un peu plus que le jeu , & s'en servir sans compromettre son caractère. Elle prit la thèse , & voici en substance l'abrégé de sa démonstration.

La banque est combinée sur le pied d'un profit exorbitant qui se renouvelle à chaque taille ; si elle ne couroit pas des risques , la république feroit à coup sûr un vol manifeste aux particuliers. Mais les calculs que nous pouvons faire font supposés , & la banque a toujours beau jeu , en tenant contre une personne instruite sur dix mille dupes.

La conviction fut poussée plus loin. On m'enseigna une seule combinaison , très-simple en apparence ; je n'en devinai pas les principes , mais dès le

soir même j'en connus l'infailibilité par le succès.

En un mot, je regagnai en la suivant tout ce que j'avois perdu, payai mes dettes de jeu, & rendis en rentrant à Biondetta l'argent qu'elle m'avoit prêté pour tenter l'aventure.

J'étois en fonds; mais plus embarrassé que jamais. Mes défiances s'étoient renouvelées sur les desseins de l'être dangereux dont j'avois agréé les services. Je ne savois pas décidément si je pourrois l'éloigner de moi: en tout cas, je n'avois pas la force de le vouloir. Je détournais les yeux pour ne pas le voir où il étoit, & le voyois partout où il n'étoit pas.

Le jeu cessoit de m'offrir une dissipation attachante. Le Pharaon que j'aimois passionnément n'étant plus assaisonné par le risque, avoit perdu tout ce qu'il avoit de piquant pour

moi. Les fingeries du carnaval m'en-
nuoyoient ; les spectacles m'étoient
insipides. Quand j'aurois eu le cœur
assez libre pour désirer de former une
liaison parmi les femmes du haut pa-
rage, j'étois rebuté d'avance par la
langueur, le cérémonial & la con-
trainte de la cicisbeature. Il me res-
toit la ressource des casinos des no-
bles, où je ne voulois plus jouer,
& la société des courtisannes.

Parmi les femmes de cette dernière
espèce, il y en avoit quelques-unes
plus distinguées par l'élégance de leur
façte & l'enjouement de leur société,
que par leurs agrémens personnels.
Je trouvois dans leurs maisons une
liberté réelle dont j'aimois à jouir,
une gaiété bruyante, qui pouvoit m'é-
tourdir, si elle ne pouvoit me plaire ;
enfin un abus continuel de la raison,
qui me tiroit pour quelques momens

des entraves de la mienne. Je faisois des galanteries à toutes les femmes de cette espèce chez lesquelles j'étois admis, sans avoir de projet sur aucune; mais la plus célèbre d'entr'elles avoit des desseins sur moi qu'elle fit bientôt éclater.

On la nommoit Olympia. Elle avoit vingt-six ans, beaucoup de beauté, de talens & d'esprit. Elle me laissa bientôt appercevoir du goût qu'elle avoit pour moi, & sans en avoir pour elle, je me jetai à sa tête pour me débarrasser en quelque sorte de moi-même.

Notre liaison commença brusquement, & comme j'y trouvois peu de charmes, je jugeai qu'elle finiroit de même, & qu'Olympia ennuyée de mes distractions auprès d'elle, chercheroit bientôt un amant qui lui rendit plus de justice, d'autant plus que nous nous
étions

étions pris sur le pied de la passion la plus désintéressée ; mais notre Planete en decidoit autrement. Il falloit sans doute pour le châtiment de cette femme superbe & emportée , & pour me jeter dans des embarras d'une autre espèce , qu'elle conçut un amour effrené pour moi.

Déjà je n'étois plus le maître de revenir le soir à mon auberge , & j'étois accablé pendant la journée de billets , de messages & de surveillans.

On se plaignoit de mes froideurs. Une jalousie qui n'avoit pas encore trouvé d'objet , s'en prenoit à toutes les femmes qui pouvoient attirer mes regards , & auroit exigé de moi jusqu'à des incivilités pour elles , si l'on eût pu entamer mon caractère. Je me déplaisois dans ce tourment presque perpétuel ; mais il falloit bien y vivre. Je cherchois de bonne foi à aimer

Olympia , pour aimer quelque chose , & me distraire du goût dangereux que je me connoissois ; cependant une scène plus vive se préparoit.

J'étois fourdement observé dans mon auberge par les ordres de la courtisane. Depuis quand me dit-elle un jour avez-vous ce beau page qui vous intéresse tant , à qui vous temoignez tant d'égards , & que vous ne cessez de suivre des yeux quand son service l'appelle dans votre appartement ? Pourquoi lui faites-vous observer cette retraite austère : car on ne le voit jamais dans Venise.

Mon page , répondis-je , est un jeune homme bien né , de l'éducation duquel je suis chargé par devoir. C'est...

C'est , reprit-elle , les yeux enflammés de courroux , traître ; c'est une femme. Un de mes affidés lui a vu

faire sa toilette par le trou de la serrure....

Je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est pas une femme....

N'ajoute pas le mensonge à la trahison. Cette femme pleuroit : on l'a vue ; elle n'est pas heureuse. Tu ne fais que faire le tourment des cœurs qui se donnent à toi. Tu l'as abusée, comme tu m'abuses , & tu l'abandonnes. Renvoie à ses parens cette jeune personne ; & si tes prodigalités t'ont mis hors d'état de lui faire justice , qu'elle la tienne de moi. Tu lui dois un fort : je le lui ferai ; mais je veux qu'elle disparoisse demain.

Olympia , repris-je , le plus froidement qu'il me fut possible , je vous ai juré , je vous le répète , & vous jure encore que ce n'est pas une femme ; & plutôt au ciel !....

Que veulent dire ces mensonges ,

& ce plût au ciel , monstre ? Ren-voie-la te dis-je , ou..... Mais j'ai d'autres ressources ; je te démasquerai , & elle entendra raison , si tu n'es pas susceptible de l'entendre.

Excédé par ce torrent d'injures & de menaces ; mais affectant de n'être point ému , je me retirai chez moi , quoiqu'il fût tard.

Mon arrivée parut surprendre mes domestiques & surtout Biondetta : elle témoigna quelque inquiétude sur ma santé : je répondis qu'elle n'étoit point altérée. Je ne lui parlois presque jamais depuis ma liaison avec Olympia , & il n'y avoit eu aucun changement dans sa conduite à mon égard , mais on en remarquoit dans ses traits ; il y avoit sur le ton général de sa physionomie une teinte d'abattement & de mélancolie.

Le lendemain , à peine étois-je

éveillé que Biondetta entre dans ma chambre, une lettre ouverte à la main. Elle me la remet, & je lis :

AU PTÉTENDU BIONDETTO.

„ Je ne fais qui vous êtes, mada-
 „ me, ni ce que vous pouvez faire
 „ chez Dom Alvare; mais vous êtes
 „ trop jeune pour n'être pas excusa-
 „ ble, & en de trop mauvaises mains
 „ pour ne pas exciter la compassion.
 „ Ce cavalier vous aura promis ce
 „ qu'il promet à tout le monde, ce
 „ qu'il me jure encore tous les jours,
 „ quoique déterminé à nous trahir.
 „ On dit que vous êtes sage autant
 „ que belle; vous ferez susceptible
 „ d'un bon conseil. Vous êtes en
 „ âge, Madame, de réparer le tort
 „ que vous pouvez vous être fait;
 „ une ame sensible vous en offre les
 „ moyens. On ne marchandera point

„ sur la force du sacrifice que l'on
„ doit faire pour assurer votre repos.
„ Il faut qu'il soit proportionné à vo-
„ tre état, aux vues que l'on vous a
„ fait abandonner, à celles que vous
„ pouvez avoir pour l'avenir, & par
„ conséquent vous réglerez tout vous-
„ même. Si vous persistez à vouloir
„ être trompée & malheureuse, & à
„ en faire d'autres, attendez-vous à
„ tout ce que le désespoir peut suggé-
„ rer de plus violent à une rivale. J'at-
„ tends votre réponse.“

Après avoir lu cette lettre, je la remis à Biondetta. Répondez, lui dis-je, à cette femme qu'elle est folle, & vous savez mieux que moi combien elle est.

Vous la connoissez, Dom Alvare, n'appréhendez-vous rien d'elle? J'appréhende qu'elle ne m'ennuie plus long-temps, ainsi je la quitte; & pour

m'en délivrer plus sûrement, je vais louer ce matin une jolie maison que l'on m'a proposée sur la Brenta. Je m'habillai sur le champ, & allai conclure mon marché. Chemin faisant, je réfléchissois aux menaces d'Olympia. Pauvre folle ! disois-je, elle veut tuer... Je ne pus jamais, & sans savoir pour quoi, prononcer le mot.

Dès que j'eus terminé mon affaire, je revins chez moi, je dînai, & craignant que la force de l'habitude ne m'entraînât chez la courtisane, je me déterminai à ne pas sortir de la journée,

Je prends un livre. Incapable de m'appliquer à la lecture, je le quitte ; je vais à la fenêtre, & la foule, la variété des objets me choquent au lieu de me distraire. Je me promène à grands pas dans tout mon appartement, cherchant la tranquillité de

l'esprit dans l'agitation continuelle du corps.

Dans cette course indéterminée, mes pas s'adressent vers une garde-robe sombre, où mes gens renfermoient les choses nécessaires à mon service qui ne devoient pas se trouver sous la main. Je n'y étois jamais entré, l'obscurité du lieu me plaît. Je m'affieds sur un coffre & y passe quelques minutes.

Au bout de ce court espace de temps, j'entends du bruit dans une pièce voisine; un petit jour qui me donne dans les yeux m'attire vers une porte condamnée : il s'échappoit par le trou de la ferrure; j'y applique l'œil.

Je vois Biondetta assise vis-à-vis de son clavecin, les bras croisés, dans l'attitude d'une personne qui rêve profondément. Elle rompit le silence.

Biondetta ! Biondetta ! dit-elle. Il m'appelle Biondetta. C'est le premier, c'est le seul mot caressant qui soit sorti de sa bouche.

Elle se tait, & paroît retomber dans sa rêverie. Elle pose enfin les mains sur le clavecin que je lui avois vu raccommoder. Elle avoit devant elle un livre fermé sur le pupitre. Elle prélude & chante à demi-voix en s'accompagnant.

Je démêlai sur le champ que ce qu'elle chantoit n'étoit pas une composition arrêtée. En prêtant mieux l'oreille, j'entendis mon nom, celui d'Olympia ; elle improvisoit en prose sur sa prétendue situation, sur celle de sa rivale qu'elle trouvoit bien plus heureuse que la sienne ; enfin sur les rigneurs que j'avois pour elle, & les soupçons qui occasionnoient une défiance qui m'éloignoit de mon bon-

heur. Elle m'auroit conduit dans la route des grandeurs, de la fortune & des sciences, & j'aurois fait sa félicité. Hélas ! disoit-elle, cela devient impossible. Quand il me connoîtroit pour ce que je suis, mes foibles charmes ne pourroient l'arrêter ; une autre.....

La passion l'emportoit & les larmes sembloient la suffoquer. Elle se lève, va prendre un mouchoir, s'essuie & se rapproche de l'instrument ; elle veut se rasseoir, & comme si le peu de hauteur du siège l'eût tenue ci-devant dans une attitude trop gênée ; elle prend le livre qui étoit sur son pupitre, le met sur le tabouret, s'assied & prélude de nouveau.

Je compris bientôt que la seconde scène de musique ne seroit pas de l'espèce de la première. Je reconnus l'air d'une Barcarole fort en vogue alors à Venise. Elle le répéta deux

fois
& p
suiv

fois ; puis d'une voix plus distincte
& plus assurée, elle chanta les paroles
suivantes :

Hélas ! quelle est ma chimère ,
Fille du ciel & des airs ,
Pour Alvare & pour la terre ,
J'abandonne l'univers ;
Sans éclat & sans puissance ,
Je m'abaisse jusqu'aux fers ;
Et quelle est ma récompense ?
On me dédaigne & je fers.



Courfier, la main qui vous mène
S'empresse à vous caresser ;
On vous captive, on vous gêne,
Mais on craint de vous blesser.
Des efforts qu'on vous fait faire ,
Sur vous l'honneur rejaillit,
Et le frein qui vous modère ,
Jamais ne vous avilit.



Alvare, une autre t'engage ,
Et m'éloigne de ton cœur :
Dis-moi par quel avantage
Elle a vaincu ta froideur ?

On pense qu'elle est sincère ,
On s'en rapporte à sa foi ;
Elle plaît, je ne puis plaire ;
Le soupçon est fait pour moi.



La cruelle défiance
Empoisonne le bienfait.
On me craint en ma présence ;
En mon absence on me hait.
Mes tourmens, je les suppose ;
Je gémis, mais sans raison ;
Si je parle, j'en impose ;
Je me tais, c'est trahison.



Amour, tu fis l'imposture ,
Je passe pour l'imposteur ;
Ah ! pour venger notre injure ,
Dissipe enfin son erreur.
Fais que l'ingrat me connoisse ,
Et quel qu'en soit le sujet ,
Qu'il déteste une foiblesse
Dont je ne suis pas l'objet.



Ma rivale est triomphante ,
Elle ordonne de mon sort ,
Et je me vois dans l'attente

I
sens
jett
exp
imp
rapi
trop
prun
natu
con
cett
m'en
tron
Allo
Allo
J'
tiqu
T

De l'exil ou de la mort :
Ne brisez pas votre chaîne
Mouvemens d'un cœur jaloux ;
Vous éveilleriez la haine ,
Je me contrains : taisez-vous.

Le son de la voix , le chant , le sens des vers , leur tournure , me jettent dans un désordre que je ne puis exprimer. Etre fantastique , dangereuse imposture ! m'écriai-je , en sortant avec rapidité du poste où j'étois demeuré trop long-temps : peut-on mieux emprunter les traits de la vérité & de la nature ? Que je suis heureux de n'avoir connu que d'aujourd'hui le trou de cette serrure , comme je ferois venu m'enivrer , combien j'aurois aidé à me tromper moi - même ! Sortons d'ici. Allons sur la Brenta , dès demain. Allons-y ce soir.

J'appelle sur le champ un domestique , & fais dépêcher , dans une

Gondole , ce qui m'étoit nécessaire pour aller passer la nuit dans ma nouvelle maison.

Il m'eut été trop difficile d'attendre la nuit dans mon auberge. Je sortis. Je marchois au hasard. Au détour d'une rue , je crus voir entrer dans un café ce Bernadillo qui accompagnoit Soberano dans notre promenade à Portici. Autre fantôme ! dis-je : ils me poursuivent. J'entrai dans ma gondole , & courus tout Venise de canal en canal ; il étoit onze heures quand je rentrai. Je voulus partir pour la Brenta , & mes gondoliers fatigués refusant le service , je fus obligé d'en faire appeler d'autres : ils arrivèrent , & mes gens , prévenus de mes intentions , me précédent dans la gondole , chargés de leurs propres effets. Biondetta me suivoit.

A peine ai-je les deux pieds dans le bâtiment , que des cris me forcent

à me retourner. Un masque poignardoit Biondetta. Tu l'emportes sur moi !
meurs , meurs , odieuse rivale.

L'exécution fut si prompte qu'un des gondoliers resté sur le rivage ne pût l'empêcher. Il voulut attaquer l'assassin en lui portant le flambeau dans les yeux ; un autre masque accourt & le repousse avec une action menaçante , une voix tonnante que je crus reconnoître pour celle de Bernadillo.

Hors de moi , je m'élançai de la gondole. Les meurtriers ont disparu. A l'aide du flambeau je vois Biondetta pâle , baignée dans son sang , expirante.

Mon état ne sauroit se peindre. Toute autre idée s'efface. Je ne vois plus qu'une femme adorée , victime d'une prévention ridicule , sacrifiée à ma vaine & extravagante confiance , & accablée par moi jusques-là des plus cruels outrages.

Je me précipite, j'appelle en même temps le secours & la vengeance. Un chirurgien, attiré par l'éclat de cette aventure, se présente. Je fais transporter la blessée dans mon appartement; &, crainte qu'on ne la ménage point assez, je me charge moi-même de la moitié du fardeau.

Quand on l'eut deshabillée, quand je vis ce beau corps sanglant atteint de deux énormes blessures, qui sembloient devoir attaquer toutes deux les sources de la vie, je dis, je fis mille extravagances.

Biondetta, présumée sans connoissance, ne devoit pas les entendre; mais l'aubergiste & ses gens, un chirurgien, deux médecins, appelés, jugèrent qu'il étoit dangereux pour la blessée qu'on ne laissât auprès d'elle. On m'entraîna hors de la chambre.

On laissa mes gens près de moi,

mais un d'eux ayant eu la maladresse de me dire que la faculté avoit jugé les blessures mortelles, je pouffai des cris aigus.

Fatigué enfin par mes emportemens, je tombai dans un abattement qui fut suivi du sommeil.

Je crus voir ma mère en rêve, je lui racontois mon aventure, & pour la lui rendre plus sensible, je la conduisois vers les ruines de Portici.

N'allons pas là, mon fils, me disoit-elle, vous êtes dans un danger évident. Comme nous passions dans un défilé étroit où je m'engageois avec sécurité, une main tout-à-coup me poussa dans un précipice; je la reconnois, c'est celle de Biondetta. Je tombois, une autre main me retire, & je me trouve entre les bras de ma mère. Je me réveille, encore haletant de frayeur. Tendre mère! m'écriai-je,

vous ne m'abandonnez pas, même en rêve.

Biondetta ! vous voulez me perdre ? Mais ce songe est l'effet du trouble de mon imagination. Ah ! chassons des idées qui me feroient manquer à la reconnoissance, à l'humanité.

J'appelle un domestique & fais demander des nouvelles. Deux chirurgiens veillent : on a beaucoup tiré de sang ; on craint la fièvre.

Le lendemain après l'appareil levé, on décida que les blessures n'étoient dangereuses que par la profondeur ; mais la fièvre survient, redouble, & il faut épuiser le sujet par de nouvelles saignées.

Je fis tant d'instances pour entrer dans l'appartement, qu'il ne fut pas possible de s'y refuser.

Biondetta avoit le transport, & répétoit sans cesse mon nom. Je la regar-

dai; elle ne m'avoit jamais paru si belle.

Est-ce là, me disois-je, ce que je prenois pour un fantôme colorié, un amas de vapeurs brillantes uniquement rassemblées pour en imposer à mes sens ?

Elle avoit la vie comme je l'ai, & la perd parce que je n'ai jamais voulu l'entendre, parce que je l'ai volontairement exposée. Je suis un tigre, un monstre.

Si tu meurs, objet le plus digne d'être chéri, & dont j'ai si indignement reconnu les bontés, je ne veux pas te survivre. Je mourrai après avoir sacrifié sur ta tombe la barbare Olympia!

Si tu m'es rendue je serai à toi; je reconnoîtrai tes bienfaits, je couronnerai tes vertus, ta patience, je me lie par des liens indissolubles, &

ferai mon devoir de te rendre heureuse par le sacrifice aveugle de mes sentimens & de mes volontés.

Je ne peindrai point les efforts pénibles de l'art & de la nature, pour rappeler à la vie un corps qui sembloit devoir succomber sous les ressources mises en œuvre pour le soulager.

Vingt & un jours se passèrent sans qu'on pût se décider entre la crainte & l'espérance: enfin, la fièvre se dissipa, & il parut que la malade reprenoit connoissance.

Je l'appelois ma chère Biondetta, elle me serra la main. Depuis cet instant elle reconnut tout ce qui étoit autour d'elle. J'étois à son chevet: ses yeux se tournèrent sur moi; les miens étoient baignés de larmes. Je ne saurois peindre, quand elle me regarda, les grâces, l'expression de son sourire. Chère Biondetta! reprit-elle; je suis

la chère Biondetta d'Alvare. Elle vouloit m'en dire davantage : on me força encore une fois de m'éloigner.

Je pris le parti de rester dans sa chambre, dans un endroit où elle ne pût pas me voir. Enfin, j'eus la permission d'en approcher. Biondetta, lui dis-je, je fais poursuivre vos assassins.

Ah ! ménagez-les, dit-elle : ils ont fait mon bonheur. Si je meurs ce sera pour vous ; si je vis ce sera pour vous aimer.

J'ai des raisons pour abrégér ces scènes de tendresse qui se passèrent entre nous jusqu'au temps où les médecins m'assurèrent que je pouvois faire transporter Biondetta sur les bords de la Brenta, où l'air seroit plus propre à lui rendre ses forces. Nous nous y établîmes. Je lui avois donné deux femmes pour la servir, dès le premier instant où son sexe fut avéré par la

nécessité de panser ses blessures. Je rassemblai autour d'elle tout ce qui pouvoit contribuer à sa commodité, & ne m'occupai qu'à la soulager, l'amuser & lui plaire.

Ses forces se rétabliſſoient à vue d'œil, & sa beauté sembloit prendre chaque jour un nouvel éclat. Enfin, croyant pouvoir l'engager dans une conversation assez longue, sans intéresser sa santé : O, Biondetta ! lui dis-je, je suis comblé d'amour, persuadé que vous n'êtes point un être fantastique, convaincu que vous m'aimez, malgré les procédés révoltans que j'ai eus pour vous jusqu'ici. Mais vous savez si mes inquiétudes furent fondées. Développez-moi le mystère de l'étrange apparition qui affligea mes regards dans la voûte de Portici. D'où venoient, que devinrent ce monstre affreux, cette petite chienne qui pré-

céderent votre arrivée? Comment, pourquoi les avez-vous remplacés pour vous attacher à moi? Qui étoient-ils? Qui êtes-vous? Achevez de rassurer un cœur tout à vous, & qui veut se dévouer pour la vie.

Alvare, répondit Biondetta, les Nécromanciens, étonnés de votre audace, voulurent se faire un jeu de votre humiliation, & parvenir par la voie de la terreur à vous réduire à l'état de vil esclave de leurs volontés. Ils vous préparoient d'avance à la frayeur, en vous provoquant à l'évocation du plus puissant & du plus redoutable de tous les esprits; & par le secours de ceux dont la cathégorie leur est soumise, ils vous présentèrent un spectacle qui vous eût fait mourir d'effroi, si la vigueur de votre ame n'eût fait tourner contr'eux leur propre stratagème.

A votre contenance héroïque, les Sylphes, les Salamandres, les Gnomes, les Ondins, enchantés de votre courage, résolurent de vous donner tout l'avantage sur vos ennemis.

Je suis Sylphide d'origine, & une des plus considérables d'entr'elles. Je parus sous la forme de la petite chienne; je reçus vos ordres, & nous nous empressâmes tous à l'envi de les accomplir. Plus vous mettiez de hauteur, de résolution, d'aisance, d'intelligence à régler nos mouvemens, plus nous redoublions d'admiration pour vous & de zèle.

Vous m'ordonnâtes de vous servir en page, de vous amuser en cantatrice. Je me soumis avec joie, & goûtai de tels charmes dans mon obéissance, que je résolus de vous la vouer pour toujours.

Décidons, me disois-je, mon état
&

& mon bonheur. Abandonnée dans le vague de l'air à une incertitude nécessaire, sans sensations, sans jouissances, esclave des évocations des cabalistes, jouet de leurs fantaisies, nécessairement bornée dans mes prérogatives comme dans mes connoissances, balancerois-je davantage sur le choix des moyens par lesquels je puis ennoblir mon essence ?

Il m'est permis de prendre un corps pour m'associer à un sage : le voilà. Si je me réduis au simple état de femme, si je perds par ce changement volontaire le droit naturel des Sylphides & l'assistance de mes compagnes, je jouirai du bonheur d'aimer & d'être aimée. Je servirai mon vainqueur ; je l'instruirai de la sublimité de son être dont il ignore les prérogatives : il nous soumettra avec les élémens dont j'aurai abandonné l'empire, les esprits de

toutes les sphères. Il est fait pour être le roi du monde , & j'en ferai la reine , & la reine adorée de lui.

Ces réflexions , plus subites que vous ne pouvez le croire dans une substance débarrassée d'organes , me décidèrent sur le champ. En conservant ma figure , je prends un corps de femme pour ne le quitter qu'avec la vie.

Quand j'eus pris un corps , Alvare , je m'aperçus que j'avois un cœur. Je vous admirois , je vous aimai ; mais que devins-je , lorsque je ne vis en vous que de la répugnance , de la haine ! Je ne pouvois ni changer , ni même me repentir ; soumise à tous les revers auxquels sont sujettes les créatures de votre espèce , m'étant attiré le courroux des esprits , la haine implacable des Nécromanciens , je devenois , sans votre protection , l'être le plus malheureux qui fût sous le ciel : que

dis-je ? je le ferois encore fans votre amour.

Mille grâces répandues dans la figure, l'action, le son de la voix ajoutaient au prestige de ce récit intéressant. Je ne concevois rien de ce que j'entendois. Mais qu'y avoit-il de concevable dans mon aventure ?

Tout ceci me paroît un songe, me disois-je ; mais la vie humaine est-elle autre chose ? je rêve plus extraordinairement qu'un autre, & voilà tout.

Je l'ai vue de mes yeux attendant tout secours de l'art, arriver presque jusqu'aux portes de la mort, en passant par tous les termes de l'épuisement & de la douleur.

L'homme fut un assemblage d'un peu de boue & d'eau. Pourquoi une femme ne seroit-elle pas faite de rosée, de vapeurs terrestres & de rayons de lumière, des débris d'un arc-en-

ciel condensés ? Où est le possible ?
Où est l'impossible ?

Le résultat de mes réflexions fut de me livrer encore plus à mon penchant , en croyant consulter ma raison. Je comblois Biondetta de prévenances , de caresses innocentes. Elle s'y prêtoit avec une franchise qui m'enchantoit , avec cette pudeur naturelle qui agit sans être l'effet des réflexions ou de la crainte.

Un mois s'étoit passé dans des douceurs qui m'avoient enivré. Biondetta entièrement rétablie pouvoit me suivre par-tout à la promenade. Je lui avois fait faire un deshabillé d'amazonne : sous ce vêtement , sous un grand chapeau ombragé de plumes , elle attiroit tous les regards , & nous ne paroissions jamais que mon bonheur ne fit l'objet de l'envie de tous ces heureux Citadins qui peuplent , pen-

dant les beaux jours, les rivages enchantés de la Brenta; les femmes même sembloient avoir renoncé à cette jalousie dont on les accuse, ou subjuguées par une supériorité dont elles ne pouvoient disconvenir, ou désarmées par un maintien qui annonçoit l'oubli de tous ses avantages.

Connu de tout le monde pour l'amant aimé d'un objet aussi ravissant, mon orgueil égaloit mon amour, & je m'élevois encore davantage quand je venois à me flatter sur le brillant de son origine.

Je ne pouvois douter qu'elle ne possédât les connoissances les plus rares, & je supposois, avec raison, que son but étoit de m'en orner; mais elle ne m'entretenoit que de choses ordinaires, & sembloit avoir perdu l'autre objet de vue. Biondetta, lui dis-je, un soir que nous nous promenions sur

la terrasse de mon jardin, lorsqu'un penchant trop flatteur pour moi vous décida à lier votre sort au mien, vous vous promettiez de m'en rendre digne en me donnant des connoissances qui ne sont point réservées au commun des hommes. Vous paroissiez maintenant indigne de vos soins; un amour aussi tendre, aussi délicat que le vôtre peut-il ne point desirer d'ennoblir son objet?

O! Alvare, me répondit-elle, je suis femme depuis six mois, & ma passion, il me le semble, n'a pas duré un jour. Pardonnez si la plus douce des sensations enivre un cœur qui n'a jamais rien éprouvé. Je voudrois vous montrer à aimer comme moi; & vous seriez par ce sentiment seul au dessus de tous vos semblables; mais l'orgueil humain aspire à d'autres jouissances. L'inquiétude naturelle ne lui permet pas de

faïr un bonheur , s'il n'en peut envisager un plus grand dans la perspective. Oui je vous instruirai , Alvare. J'oublois avec plaisir mon intérêt ; il le veut , puisque je dois retrouver ma grandeur dans la vôtre ; mais il ne fuffit pas de me promettre d'être à moi , il faut que vous vous donniez , & sans réserve & pour toujours.

Nous étions assis sur un banc de gazon , sous un abri de chevrefeuille au fond du jardin , je me jetai à ses genoux. Chère Biondetta , lui dis-je , je vous jure une fidélité à toute épreuve.

Non , disoit-elle , vous ne me connoissez pas , vous ne vous connoissez pas : il me faut un abandon absolu. Il peut seul me rassurer & me suffire.

Je lui baisois la main avec tranf.

port, & redoublois mes sermens; elle m'opposoit ses craintes. Dans le feu de la conversation, nos têtes se panchent, nos lèvres se rencontrent... Dans le moment, je me sens saisir par la basque de mon habit, & secouer d'une étrange force....

C'étoit mon chien, un jeune Danois dont on m'avoit fait présent. Tous les jours, je le faisois jouer avec mon mouchoir. Comme il s'étoit échappé de la maison la veille, je l'avois fait attacher pour prévenir une seconde évasion. Il venoit de rompre son attache; conduit par l'odorat, il m'avoit trouvé, & me tiroit par mon manteau pour me montrer sa joie & me solliciter au badinage; j'eus beau le chasser de la main, de la voix, il ne fut pas possible de l'écarter: il couroit, revenoit sur moi en aboyant; enfin vaincu par son importunité je

le saisis par son collier & le reconduisis à la maison.

Comme je revenois au berceau pour rejoindre Biondetta , un domestique marchant presque sur mes talons nous avertit qu'on avoit servi , & nous fûmes prendre nos places à table. Biondetta eût pu y paroître embarrassée. Heureusement nous nous trouvions en tiers, un jeune noble étoit venu passer la soirée avec nous.

Le lendemain j'entrai chez Biondetta , résolu de lui faire part des réflexions sérieuses qui m'avoient occupé pendant la nuit. Elle étoit encore au lit , & je m'assis auprès d'elle. Nous avons , lui dis-je , pensé faire hier une folie dont je me fusse repenti le reste de mes jours. Ma mère veut absolument que je me marie. Je ne saurois être à d'autre qu'à vous , & ne puis point prendre d'engagement sérieux

sans son aveu. Vous regardant déjà comme ma femme, chère Biondetta, mon devoir est de vous respecter.

Eh! ne dois-je pas vous respecter vous-même, Alvare? Mais ce sentiment ne feroit-il pas le poison de l'amour? Vous vous trompez, repris-je, il en est l'affaïsonnement....

Bel affaïsonnement, qui vous ramène à moi d'un air glacé, & me pétrifie moi-même. Ah, Alvare! Alvare! je n'ai heureusement ni rime ni raison, ni père ni mère, & veux aimer de tout mon cœur sans cet affaïsonnement-là. Vous devez des égards à votre mère: ils sont naturels; il suffit que sa volonté ratifie l'union de nos cœurs, pourquoi faut-il qu'elle la précède? Les préjugés sont nés chez vous au défaut de lumières, & soit en raisonnant, soit en ne raisonnant pas, ils rendent votre conduite

aussi inconséquente que bizarre. Soumis à de véritables devoirs, vous vous en imposez qu'il est ou impossible ou inutile de remplir: enfin vous cherchez à vous faire écarter de la route, dans la poursuite de l'objet dont la possession vous semble la plus désirable. Notre union, nos liens deviennent dépendans de la volonté d'autrui. Qui fait si Dona Mencia me trouvera d'assez bonne maison pour entrer dans celle de Maravillas? Et je me verrois dédaignée? Ou, au lieu de vous tenir de vous-même, il faudroit vous obtenir d'elle? Est-ce un homme destiné à la haute science qui me parle, ou un enfant qui sort des montagnes de l'Estramadure? Et dois-je être sans délicatesse, quand je vois qu'on ménage celle des autres plus que la mienne? Alvare! Alvare! on vante l'amour des Espagnols; ils auront tou-

jours plus d'orgueil & de morgue que d'amour.

J'avois vu des scènes bien extraordinaires ; je n'étois point préparé à celle-ci. Je voulus excuser mon respect pour ma mère ; le devoir me le prescrivait, & la reconnoissance, l'attachement, plus forts encore que lui. On n'écoutait pas. Je ne suis pas devenue femme pour rien, Alvare : vous me tenez de moi, je veux vous tenir de vous. Dona Mencia déshonorerait après si elle est folle. Ne m'en parlez plus. Depuis qu'on me respecte, qu'on se respecte, qu'on respecte tout le monde, je deviens plus malheureuse que lorsqu'on me haïssait. Et elle se mit à sanglotter.

Heureusement je suis fier, & ce sentiment me garantit du mouvement de faiblesse qui m'entraînait aux pieds de Biondetta, pour essayer de désarmer

mer cette déraisonnable colere , & faire cesser des larmes dont la seule vue me mettoit au desespoir. Je me retirai. Je passai dans mon cabinet. En m'y enchainant , on m'eût rendu service ; enfin , craignant l'issue des combats que j'éprouvois , je cours à ma gondole : une des femmes de Biondetta se trouve sur mon chemin. Je vais à Venise , lui dis-je. J'y deviens nécessaire pour la suite du procès intenté à Olympia ; & sur le champ , je pars , en proie aux plus dévorantes inquiétudes ; mécontent de Biondetta & plus encore de moi ; voyant qu'il ne me restoit à prendre que des partis lâches ou désespérés.

J'arrive à la ville : je touche à la première calle. Je parcours d'un air effaré toutes les rues qui sont sur mon passage , ne m'appercevant point qu'un orage affreux va fondre sur moi , &

qu'il faut m'inquiéter pour trouver un abri.

C'étoit dans le milieu du mois de Juillet. Bientôt je fus chargé par une pluie abondante mêlée de beaucoup de grêle.

Je vois une porte ouverte devant moi : c'étoit celle de l'église du grand couvent des Franciscains ; je m'y réfugie.

Ma première réflexion fut, qu'il avoit fallu un semblable accident pour me faire entrer dans une église depuis mon séjour dans les états de Venise ; le second fut de me rendre justice sur cet entier oubli de mes devoirs.

Enfin , voulant m'arracher à mes pensées, je considère les tableaux , & cherche à voir les monumens qui sont dans cette église : c'étoit une espèce de voyage curieux que je faisois autour de la nef & du chœur.

J'arrive enfin dans une chapelle enfoncée & qui étoit éclairée par une lampe, le jour extérieur n'y pouvant pénétrer : quelque chose d'éclatant frappe mes regards dans le fond de la chapelle; c'étoit un monument.

Deux génies descendoient dans un tombeau de marbre noir une figure de femme, deux autres génies fondaient en larmes auprès de la tombe.

Toutes les figures étoient de marbre blanc, & leur éclat naturel, rehaussé par le contraste, en réfléchissant vivement la foible lumière de la lampe, sembloit les faire briller d'un jour qui leur fût propre, & éclairer lui-même le fond de la chapelle.

J'approche : je considère les figures ; elles me paroissent des plus belles proportions, pleines d'expression & de l'exécution la plus finie.

J'attache mes yeux sur la tête de

la principale figure. Que deviens - je ? Je crois voir le portrait de ma mère. Une douleur vive & tendre, un saint respect me faïssent. O, ma mère ! est - ce pour m'avertir que mon peu de tendresse & le désordre de ma vie vous conduiront au tombeau, que ce froid simulacre emprunte ici votre ressemblance chérie ? O ! la plus digne des femmes, tout égaré qu'il est, votre Alvare vous a conservé tous vos droits sur son cœur. Avant de s'écarter de l'obéissance qu'il vous doit, il mourroit plutôt mille fois : il en atteste ce marbre insensible. Hélas ! je suis dévoré de la passion la plus tyrannique : il m'est impossible de m'en rendre maître désormais. Vous venez de parler à mes yeux ; parlez. Ah ! parlez à mon cœur, & si je dois la bannir, enseignez - moi comment je pourrai faire sans qu'il m'en coute la vie.

En prononçant avec force cette pressante invocation, je m'étois prosterné la face contre terre, & j'attendois dans cette attitude la réponse que j'étois presque sûr de recevoir, tant j'étois enthousiasmé.

Je réfléchis maintenant, ce que je n'étois pas en état de faire alors, que dans toutes les occasions où nous avons besoin de secours extraordinaires pour régler notre conduite, si nous les demandons avec force, dussions-nous n'être pas exaucés, au moins, en nous recueillant pour les recevoir, nous nous mettons dans le cas d'user de toutes les ressources de notre propre prudence. Je méritois d'être abandonné à la mienne, & voici ce qu'elle me suggéra : “ Tu mettras un devoir „ à remplir, & un espace considérable „ entre ta passion & toi ; les événements t'éclaireront „.

Allons, dis-je, en me relevant avec précipitation, allons ouvrir mon cœur à ma mère, & remettons-nous encore une fois sous ce cher abri.

Je retourne à mon auberge ordinaire : je cherche une voiture, &, sans m'embarasser d'équipages, je prends la route de Turin pour me rendre en Espagne par la France, mais avant je mets dans un paquet une note de trois cent sequins sur la banque, & la lettre qui suit :

A MA CHÈRE BIONDETTA.

„ Je m'arrache d'auprès de vous,
„ ma chère Biondetta, & ce seroit
„ m'arracher à la vie, si l'espoir du
„ plus prompt retour ne consolait mon
„ cœur. Je vais voir ma mère; animé
„ par votre charmante idée, je triom-
„ pherai d'elle, & viendrai former
„ avec son aveu une union qui doit

„ faire mon bonheur. Heureux d'avoir
„ rempli mes devoirs avant de me
„ donner tout entier à l'amour ; je
„ sacrifierai à vos pieds le reste de ma
„ vie. Vous connoîtrez un Espagnol ,
„ ma Biondetta ; vous jugerez d'après
„ sa conduite, que s'il obéit aux de-
„ voirs de l'honneur & du sang, il
„ fait également fatisfaire aux autres.
„ En voyant l'heureux effet de ses pré-
„ jugés, vous ne taxerez pas d'orgueil
„ le sentiment qui l'y attache. Je ne
„ puis douter de votre amour : il
„ m'avoit voué une entière obéissance ;
„ je le reconnoîtrai encore mieux par
„ cette foible condescendance à des
„ vues qui n'ont pour objet que notre
„ commune félicité. Je vous envoie
„ ce qui peut être nécessaire pour l'en-
„ tretien de notre maison. Je vous
„ enverrai d'Espagne ce que je croirai
„ le moins indigne de vous, en atten-

„ dant que la plus vive tendresse qui
„ fût jamais vous ramène pour tou-
„ jours votre esclave „.

Je suis sur la route de l'Estremadure. Nous étions dans la plus belle saison, & tout sembloit se prêter à l'impatience que j'avois d'arriver dans ma patrie. Je découvrois déjà les clochers de Turin, lorsqu'une chaise de poste assez mal en ordre ayant dépassé ma voiture, s'arrête & me laisse voir à travers une portière, une femme qui fait des signes & s'élance pour en sortir.

Mon postillon s'arrête de lui-même; je descends, & reçois Biondetta dans mes bras, elle y reste pâmée sans connoissance; elle n'avoit pu dire que ce peu de mots : Alvare! vous m'avez abandonnée.

Je la porte dans ma chaise, seul endroit où je pusse l'asseoir commodément : elle étoit heureusement à

deux places. Je fais mon possible pour lui donner plus d'aisance à respirer, en la dégageant de ceux de ses vêtemens qui la gênent ; & la soutenant entre mes bras , je continue ma route dans la situation que l'on peut imaginer.

Nous arrêtons à la première auberge de quelque apparence : je fais porter Biondetta dans la chambre la plus commode : je la fais mettre sur un lit & m'affieds à côté d'elle. Je m'étois fait apporter des eaux spiritueuses, des élixirs propres à dissiper un évanouissement. A la fin elle ouvre les yeux.

On a voulu ma mort, encore une fois , dit-elle ; on sera satisfait. Quelle injustice ! lui dis-je , un caprice vous fait vous refuser à des démarches senties & nécessaires de ma part. Je ris-que de manquer à mon devoir si je ne fais pas vous résister , & je m'ex-

pose à des désagrémens , à des remords qui troubleroient la tranquillité de notre union. Je prends le parti de m'échapper pour aller chercher l'aveu de ma mère.....

Et que ne me faites - vous connoître votre volonté , cruel ! Ne suis-je pas faite pour vous obéir ? Je vous aurois suivi. Mais m'abandonner seule , sans protection , à la vengeance des ennemis que je me suis fait pour vous , me voir exposée par votre faute aux affronts les plus humilians....

Expliquez - vous , Biondetta ; quel qu'un auroit-il osé ? Et qu'avoit-on à risquer contre un être de mon sexe , dépourvu d'aveu comme de toute assistance ? L'indigne Bernadillo nous avoit suivis à Venise : à peine avez-vous disparu , qu'alors cessant de vous craindre , impuissant contre moi depuis que je suis à vous , mais pou-

vant troubler l'imagination des gens attachés à mon service, il a fait affiéger par des fantômes de sa création votre maison de la Brenta. Mes femmes effrayées m'abandonnent. Selon un bruit général, autorisé par beaucoup de lettres, un lutin a enlevé un capitaine aux gardes du roi de Naples, & l'a conduit à Venise. On assure que je suis ce lutin, & cela se trouve presque avéré par les indices. Chacun s'écarte de moi avec frayeur. J'implore de l'assistance, de la compassion; je n'en trouve pas. Enfin l'or obtient ce que l'on refuse à l'humanité. On me vend fort cher une mauvaise chaise: je trouve des guides, des postillons; je vous suis.....

Ma fermeté pensa s'ébranler au récit des disgrâces de Biondetta. Je ne pouvois, lui dis-je, prévoir des événemens de cette nature. Je vous avois vue

l'objet des égards , des respects de tous les habitans des bords de la Brenta, ce qui vous sembloit si bien acquis ; pouvois-je imaginer qu'on vous le disputeroit dans mon absence ? O, Biondetta ! Vous êtes éclairée : ne deviez-vous pas prévoir qu'en contrariant des vues aussi raisonnables que les miennes, vous me porteriez à des résolutions désespérées ? Pourquoi ?...

Est-on toujours maîtresse de ne pas contrarier ? Je suis femme par mon choix, Alvare, mais je suis femme enfin, exposée à ressentir toutes les impressions ; je ne suis pas de marbre. J'ai choisi entre les Zônes la matière élémentaire dont mon corps est composé : elle est très-susceptible ; si elle ne l'étoit pas, je manquerois de sensibilité ; vous ne me feriez rien éprouver , & je vous deviendrois insipide. Pardonnez-moi d'avoir couru le risque
de

de prendre toutes les imperfections de mon sexe, pour en réunir, si je pouvois, toutes les grâces; mais la folie est faite, &, constituée comme je le suis à présent, mes sensations sont d'une vivacité dont rien n'approche: mon imagination est un volcan. J'ai, en un mot, des passions d'une violence qui devroit vous effrayer, si vous n'étiez pas l'objet de la plus emportée de toutes, & si nous ne connoissions pas mieux les principes & les effets de ces élans naturels, qu'on ne les connoît à Salamanque. On leur y donne des noms odieux; on parle au moins de les étouffer. Etouffer une flamme céleste, le seul ressort au moyen duquel l'ame & le corps peuvent agir réciproquement l'un sur l'autre, & se forcer de concourir au maintien nécessaire de leur union! Cela est bien imbécille, mon cher

Alvare ! Il faut régler ces mouvemens , mais quelquefois il faut leur céder ; si on les contrarie , si on les soulève , ils échappent tous à la fois , & la raison ne fait plus où s'asseoir pour gouverner. Ménagez-moi dans ces momens-ci , Alvare ; je n'ai que six mois , je suis dans l'enthousiasme de tout ce que j'éprouve ; songez qu'un de vos refus , un mot que vous me dites inconfidérément , indignent l'amour , révoltent l'orgueil , éveillent le dépit , la défiance , la crainte : que dis-je ? Je vois d'ici ma pauvre tête perdue , & mon Alvare aussi malheureux que moi !

O , Biondetta , ! repartis-je , on ne cesse pas de s'étonner auprès de vous ; mais je crois voir la nature même dans l'aveu que vous faites de vos penchans. Nous trouverons des ressources contre eux dans notre tendresse mutuelle. Que ne devons-nous pas espérer d'ail-

leurs des conseils de la digne mère qui va nous recevoir dans ses bras ? Elle vous chérira , tout m'en assure , & tout nous aidera à couler des jours heureux..... Il faut vouloir ce que vous voulez , Alvare. Je connois mieux mon sexe & n'espère pas autant que vous ; mais je veux vous obéir pour vous plaire , & je me livre.

Satisfait de me trouver sur la route de l'Espagne , de l'aveu & en compagnie de l'objet qui avoit captivé ma raison & mes sens ; je m'empressai de chercher le passage des Alpes pour arriver en France ; mais il sembloit que le ciel me devenoit contraire depuis que je n'étois pas seul : des orages affreux suspendent ma course , & rendent les chemins mauvais & les passages impraticables. Les chevaux s'abattent : ma voiture qui sembloit neuve & bien assemblée se dément à chaque poste ,

& manque par l'effieu, ou par le train, ou par les roues. Enfin, après des traverses infinies, je parviens au col de Tende.

Parmi les sujets d'inquiétude, les embarras que me donnoit un voyage aussi contrarié, j'admirois le personnage de Biondetta. Ce n'étoit plus cette femme tendre, triste ou emportée que j'avois vue; il sembloit qu'elle voulût soulager mon ennui, en se livrant aux saillies de la gaieté la plus vive, & me persuader que les fatigues n'avoient rien de rebutant pour elle.

Tout ce badinage agréable étoit mêlé de caresses trop séduisantes pour que je pusse m'y refuser: je m'y livrois; mais avec réserve: mon orgueil compromis servoit de frein à la violence de mes désirs. Elle lisoit trop bien dans mes yeux pour ne pas juger de mon désordre, & chercher à l'aug-

menter. Je fus en péril : je dois en convenir. Une fois entr'autres si une roue ne se fût brisée, je ne fais ce que le point d'honneur fût devenu. Cela me mit un peu plus sur mes gardes pour l'avenir.

Après des fatigues incroyables, nous arrivâmes à Lyon. Je consentis, par attention pour elle, à m'y reposer quelques jours. Elle arrêtoit mes regards sur l'aïfance, la facilité des mœurs de la nation françoise. C'est à Paris, c'est à la cour que je voudrois vous voir établi. Les ressources d'aucune espèce ne vous y manqueront ; vous ferez la figure qu'il vous plaira d'y faire, & j'ai des moyens sûrs de vous y faire jouer le plus grand rôle ; les François sont galans : si je ne présume point trop de ma figure, ce qu'il y auroit de plus distingué parmi eux viendroit me rendre hommage, & je les sacri-

fierois tous à mon Alvare. Le beau fujet de triomphe pour une vanité Espagnole !

Je regardai cette proposition comme un badinage. Non , dit-elle , j'ai sérieusement cette fantaisie.... Partons donc bien vite pour l'Estramadure , répliquai-je , & nous reviendrons faire présenter à la cour de France l'épouse de Dom Alvare Maravillas ; car il ne vous conviendrait pas de ne vous y montrer qu'en aventurière....

Je suis sur le chemin de l'Estramadure , dit-elle , il s'en faut bien que je la regarde comme le terme où je dois trouver mon bonheur , comment ferois-je pour ne jamais la rencontrer ?

J'entendois , je voyois sa répugnance , mais j'allois à mon but & je me trouvai bientôt sur le territoire Espagnol. Les obstacles imprévus , les fondrières , les ornières impraticables ,

les muletiers ivres, les mulets rétifs, me donnoient encore moins de relâche que dans le Piémont & la Savoie.

On dit beaucoup de mal des auberges d'Espagne, & c'est avec raison; cependant je m'estimois heureux quand les contrariétés éprouvées pendant le jour ne me forçoient pas de passer une partie de la nuit au milieu de la campagne, ou dans une grange écartée.

Quel pays allons-nous chercher, disoit-elle, à en juger par ce que nous éprouvons! En sommes-nous encore beaucoup éloignés?

Vous êtes, repris-je, en Estramadure, & à dix lieues tout au plus du château de Maravillas..... Nous n'y arriverons certainement pas; le ciel nous en défend les approches. Voyez les vapeurs dont il se charge.

Je regardai le ciel, & jamais il ne m'avoit paru plus menaçant. Je fis ap-

percevoir à Biondetta que la grange où nous étions pouvoit nous garantir de l'orage. Nous garantira-t-elle aussi du tonnerre , me dit-elle ? Et que vous fait le tonnerre à vous , habituée à vivre dans les airs , qui l'avez vu tant de fois se former , & devez si bien connoître son origine physique ? ... Je ne craindrois pas , si je la connoissois moins : je me suis soumise pour l'amour de vous aux causes physiques , & je les appréhende , parce qu'elles tuent & qu'elles sont physiques.

Nous étions sur deux tas de paille aux deux extrémités de la grange. Cependant l'orage après s'être annoncé de loin approche & mugit d'une manière épouvantable. Le ciel paroissoit un brasier agité par les vents en mille sens contraires : les coups de tonnerre répétés par les antres des montagnes voisines retentissoient horriblement au-

tour
pas
ven
entr
l'hor
nos
éclair
Un
les y
oreil
bras :
Je
sur m
place
tromp
endro
être l
le m
Elle
ces ,
Enfin
tous

tour de nous. Ils ne se succédoient pas, ils sembloient s'entreheurter. Le vent, la grêle, la pluie se disputoient entr'eux à qui ajouteroit le plus à l'horreur de l'effroyable tableau dont nos sens étoient affligés. Il part un éclair qui semble embraser notre asyle. Un coup effroyable suit. Biondetta, les yeux fermés, les doigts dans les oreilles, vient se précipiter dans mes bras: Ah, Alvaré! je suis perdue.....

Je veux la rassurer. Mettez la main sur mon cœur, disoit-elle. Elle me la place sur sa gorge, & quoiqu'elle se trompât en me faisant appuyer sur un endroit où le battement ne devoit pas être le plus sensible, je démêlai que le mouvement étoit extraordinaire. Elle m'embrassoit de toutes ses forces, & redoubloit à chaque éclair. Enfin, un coup plus effrayant que tous ceux qui s'étoient fait entendre

part : Biondetta s'y dérobe de manière qu'en cas d'accident , il ne pût la frapper avant de m'avoir atteint moi-même le premier.

Cet effet de la peur me parut singulier , & je commençai à appréhender pour moi , non les fuites de l'orage, mais celles d'un complot formé dans sa tête de vaincre ma résistance à ses vues. Quoique plus transporté que je ne puis le dire , je me lève : Biondetta , lui dis-je , vous ne savez ce que vous faites. Calmez cette frayeur ; ce tintamarre ne menace ni vous ni moi.

Mon flegme dût la surprendre ; mais elle pouvoit me dérober ses pensées en continuant d'affecter du trouble. Heureusement la tempête avoit fait son dernier effort. Le ciel se nettoyoit , & bientôt la clarté de la lune nous annonça que nous n'avions plus rien à redouter du désordre des élémens.

Biondetta demouroit à la place où elle s'étoit mise. Je m'assis auprès d'elle sans proférer une parole : elle fit semblant de dormir, & je me mis à rêver plus tristement que je n'eusse encore fait depuis le commencement de mon aventure, sur les suites nécessairement fâcheuses de ma passion. Je ne donnerai que le canevas de mes réflexions. Ma maîtresse étoit charmante, mais je voulois en faire ma femme.

Le jour m'ayant surpris dans ces pensées, je me levai pour aller voir si je pourrois poursuivre ma route. Cela me devenoit impossible pour le moment. Le muletier qui conduisoit ma caleche me dit que ses mulets étoient hors de service. Comme j'étois dans cet embarras, Biondetta vint me joindre.

Je commençois à perdre patience, quand un homme d'une physionomie sinistre, mais vigoureusement taillé,

parut devant la porte de la ferme, chassant devant lui deux mulets qui avoient de l'apparence. Je lui proposai de me conduire chez moi ; il favoit le chemin, nous convînmes de prix.

J'allois remonter dans ma voiture, lorsque je crus reconnoître une femme de campagne qui traversoit le chemin suivie d'un valet : je m'approche ; je la fixe. C'est Berthe, honnête fermière de mon village, & sœur de ma nourrice. Je l'appelle ; elle s'arrête, me regarde à son tour, mais d'un air confterné. Quoi ! c'est vous, me dit-elle, seigneur Dom Alvare ? Que venez-vous chercher dans un endroit où votre perte est jurée, où vous avez mis la désolation ? Moi ! ma chère Berthe, & qu'ai-je fait ?

Ah ! seigneur Alvare, la conscience ne vous reproche-t-elle pas la triste situation à laquelle votre digne mère,
notre

notre bonne maîtresse se trouve réduite. Elle se meurt.... Elle se meurt, m'écriai-je. . . Oui , poursuivit-elle , & c'est la suite du chagrin que vous lui avez causé ; au moment où je vous parle , elle ne doit pas être en vie. Il lui est venu des lettres de Naples , de Venise. On lui a écrit des choses qui font trembler. Notre bon seigneur , votre frère , est furieux : il dit qu'il sollicitera partout des ordres contre vous , qu'il vous dénoncera , vous livrera lui-même....

Allez , Mde. Berthe , si vous retournez à Maravillas & y arrivez avant moi , annoncez à mon frère qu'il me verra bientôt.

Sur le champ , la calèche étant attelée , je présente la main à Biondetta , cachant le désordre de mon ame sous l'apparence de la fermeté. Elle se montrant effrayée : quoi , dit-

elle, nous allons nous livrer à votre frère ? nous allons aigrir par notre présence une famille irritée, des vasaux désolés.....

Je ne saurois craindre mon frere, madame, s'il m'impute des torts que je n'ai pas ; il est important que je le défabuse. Si j'en ai, il faut que je m'excuse, & comme ils ne viennent pas de mon cœur, j'ai droit à sa compassion & à son indulgence. Si j'ai conduit ma mère au tombeau par le dérèglement de ma conduite, j'en dois réparer le scandale, & pleurer si hautement cette perte, que la vérité, la publicité de mes regrets effacent aux yeux de toute l'Espagne la tache que le défaut de naturel imprimerait à mon sang.

Ah, Dom Alvare ! vous courez à votre perte & à la mienne, ces lettres écrites de tous côtés, ces préjugés

répandus avec tant de promptitude & d'affectation, font la fuite de nos aventures & des persécutions que j'ai essuyées à Venise. Le traître Bernadillo, que vous ne connoissez pas assez, obsède votre frère ; il le portera.

Eh ! qu'ai-je à redouter de Bernadillo & de tous les lâches de la terre ? Je suis, madame, le seul ennemi redoutable pour moi. On ne portera jamais mon frère à la vengeance aveugle , à l'injustice , à des actions indignes d'un homme de tête & de courage , d'un gentilhomme enfin. Le silence succède à cette conversation assez vive ; il eût pu devenir embarrassant pour l'un & l'autre : mais après quelques instans, Biondetta s'affoupit peu à peu , & s'endort. Pouvois-je ne pas la regarder ? Pouvois-je la considérer sans émotion ? Sur ce visage brillant de tous les trésors, de la pompe, enfin , de la

jeunesse ; le sommeil ajoutoit aux grâces naturelles du repos cette fraîcheur délicieuse, animée, qui rend tous les traits harmonieux ; un nouvel enchantement s'empare de moi : il écarte mes défiances ; mes inquiétudes sont suspendues, ou s'il m'en reste une assez vive, c'est que la tête de l'objet dont je suis épris, ballotée par les cahots de la voiture, n'éprouve quelque incommodité par la brusquerie ou la rudesse des frottemens. Je ne suis plus occupé qu'à la soutenir, à la garantir. Mais nous en éprouvons un si vif, qu'il me devient impossible de le parer ; Biondetta jette un cri, & nous sommes renversés. L'essieu étoit rompu ; les mulets, heureusement s'étoient arrêtés. Je me dégage : je me précipite vers Biondetta, rempli des plus vives allarmes. Elle n'avoit qu'une légère contusion au coude, & bientôt nous

hommes debout en pleine campagne, mais exposés à l'ardeur du soleil en plein midi, à cinq lieues du château de ma mère, sans moyens apparens de pouvoir nous y rendre, car il ne s'offroit à nos regards aucun endroit qui parût être habité.

Cependant, à force de regarder avec attention, je crois distinguer à la distance d'une lieue, une fumée qui s'élève derrière un taillis, mêlé de quelques arbres assez élevés; alors, confiant ma voiture à la garde du muletier, j'engage Biondetta à marcher avec moi du côté qui m'offre l'apparence de quelques secours.

Plus nous avançons, plus notre espoir se fortifie; déjà la petite forêt semble se partager en deux: bientôt elle forme une avenue au fond de laquelle on apperçoit des bâtimens d'une structure

modeste : enfin , une ferme considérable termine notre perspective.

Tout semble être en mouvement dans cette habitation , d'ailleurs isolée. Dès qu'on nous apperçoit , un homme se détache & vient au devant de nous.

Il nous aborde avec civilité. Son extérieur est honnête : il est vêtu d'un pourpoint de fatin noir taillé en couleur de feu , orné de quelques passe-mens en argent. Son âge paroît être de vingt-cinq à trente ans. Il a le teint d'un campagnard ; la fraîcheur perce sous le hâle , & décèle la vigueur & la fanté.

Je le mets au fait de l'accident qui m'attire chez lui. Seigneur cavalier , me répondit-il , vous êtes toujours le bien arrivé , & chez des gens remplis de bonne volonté. J'ai ici une forge , & votre effieu sera rétabli : mais vous

me donneriez aujourd'hui tout l'or de monseigneur le duc de Medina-Sidonia mon maître, que ni moi ni personne des miens ne pourroit se mettre à l'ouvrage. Nous arrivons de l'église, mon épouse & moi : c'est le plus beau de nos jours. Entrez. En voyant la mariée, mes parens, mes amis, mes voisins qu'il me faut fêter, vous jugerez s'il m'est possible de faire travailler maintenant. D'ailleurs, si Madame & vous ne dédaignez pas une compagnie composée de gens qui subsistent de leur travail depuis le commencement de la monarchie, nous allons nous mettre à table, nous sommes tous heureux aujourd'hui; il ne tiendra qu'à vous de partager notre satisfaction. Demain nous penserons aux affaires. En même temps il donne ordre qu'on aille chercher ma voiture.

Me voilà hôte de Marcos, le fer-

mier de Monseigneur le duc , & nous entrons dans le salon préparé pour le repas de nôce ; adossé au manoir principal , il occupe tout le fond de la cour : c'est une feuillée en arcades , ornée de festons de fleurs , d'où la vue , d'abord arrêtée par les deux petits bosquets , se perd agréablement dans la campagne , à travers l'intervalle qui forme l'avenue.

La table étoit servie. Luísa , la nouvelle mariée , est entre Marcos & moi : Biondetta est à côté de Marcos. Les pères & les mères , les autres parens sont vis-à-vis ; la jeuneffe occupe les deux bouts.

La mariée baíffoit deux grands yeux noirs qui n'étoient pas faits pour regarder en dessous tout ce qu'on lui disoit , & même les choses indifférentes la faisoient sourire & rougir.

La gravité préside au commence-

ment du repas : c'est le caractère de la nation ; mais à mesure que les autres, disposés autour de la table, se défendent , les physionomies deviennent moins sérieuses. On commençoit à s'animer , quand tout-à-coup les poètes improvisateurs de la contrée paroissent autour de la table. Ce sont des aveugles qui chantent les couplets suivans , en s'accompagnant de leurs guitarres :

Marcos a dit à Louise ,
 Veux-tu mon cœur & ma foi ?
 Elle a répondu , suis-moi ,
 Nous parlerons à l'église.
 Là de la bouche & des yeux ,
 Ils se sont jurés tous deux
 Une flamme vive & pure :
 Si vous êtes curieux
 De voir des époux heureux ,
 Venez en Estramadure.



Louise est sage , elle est belle ,
 Marcos a bien des jaloux ;
 Mais il les défarme tous ,

En se montrant digne d'elle ;
 Et tout ici , d'une voix ,
 Applaudissant à leur choix ,
 Vante une flamme aussi pure :
 Si vous êtes curieux
 De voir des époux heureux
 Venez en Estramadure.



D'une douce sympathie ,
 Comme leurs cœurs sont unis ,
 Leurs troupeaux sont réunis
 Dans la même bergerie ;
 Leurs peines & leurs plaisirs ,
 Leurs soins , leurs vœux , leurs desirs
 Suivent la même mesure.
 Si vous êtes curieux
 De voir des époux heureux
 Venez en Estramadure.

Pendant qu'on écoutoit ces chansons aussi simples que ceux pour qui elles sembloient être faites , tous les valets de la ferme n'étant plus nécessaires au service , s'assembloient gaiement pour manger les reliefs du repas ; mêlés avec des Egyptiens & des Egyp-

tiennes appelés pour augmenter le plaisir de la fête. Ils formoient sous les arbres de l'avenue des groupes aussi agissans que variés, & embellissoient notre perspective.

Biondetta cherchoit continuellement mes regards, & les forçoit à se porter vers ces objets dont elle paroissoit agréablement occupée, semblant me reprocher de ne point partager avec elle tout l'amusement qu'ils lui procuroient.

Mais le repas a déjà paru trop long à la jeunesse, elle attend le bal. C'est aux gens d'un âge mûr à montrer de la complaisance. La table est dérangée, les planches qui la forment, les futailles dont elle est soutenue, sont repoussées au fond de la feuillée; devenues tréteaux, elles servent d'amphithéâtre aux symphonistes. On joue le Fandango Sevillan, de jeunes Egyptiens

l'exécutent avec leurs castagnettes & leurs tambours de basque ; la nôce se mêle avec elles & les imite : la danse est devenue générale.

Biondetta paroïssoit en dévorer des yeux le spectacle. Sans sortir de sa place, elle essaie tous les mouvemens qu'elle voit faire. Je crois, dit-elle, que j'aimerois le bal à la fureur ; bientôt elle s'y engage & me force à danser.

D'abord elle montre quelque embarras & même un peu de maladresse : bientôt elle semble s'aguerrir & unir la grâce & la force à la légèreté, à la précision. Elle s'échauffe : il lui faut son mouchoir, le mien, celui qui lui tombe sous la main : elle ne s'arrête que pour s'essuyer.

La danse ne fut jamais ma passion ; & mon ame n'étoit point assez à son aise pour que je pusse me livrer à un amusement

amusement aussi vain. Je m'échappe
& gagne un des bouts de la feuillée,
cherchant un endroit où je pusse m'as-
seoir & rêver.

Un caquet très-bruyant me distrait,
& arrête presque malgré moi mon
attention. Deux voix se sont élevées
derrière moi. Oui, oui, disoit l'une,
c'est un enfant de la planète. Il
entrera dans sa maison. Tiens, Zora-
dille, il est né le trois Mai à trois
heures du matin..... Oh, vraiment,
Lélagise, répondoit l'autre, malheur
aux enfans de Saturne, celui-ci a
Jupiter à l'ascendant, Mars & Mercure
en conjonction trine avec Vénus. O
le beau jeune homme! quels avanta-
ges naturels! quelles espérances il pour-
roit concevoir! quelle fortune il de-
vroit faire! mais.....

Je connoissois l'heure de ma nais-
sance, & je l'entendois détailler avec

la plus singulière précision. Je me retourne , & fixe ces babillardes.

Je vois deux vieilles Egyptiennes moins assises qu'accroupies sur leurs talons. Un teint plus qu'olivâtre, des yeux creux & ardents, une bouche enfoncée, un nez mince & démesuré qui, partant du haut de la tête, vient en se recourbant toucher au menton; un morceau d'étoffe qui fut rayé de blanc & de bleu tourne deux fois autour d'un crâne à demi-pelé, tombe en écharpe sur l'épaule, & de là sur les reins, de manière qu'ils ne soient qu'à demi-nuds, en un mot, des objets presque aussi révoltans que ridicules.

Je les aborde. Parliez-vous de moi, mesdames, leur dis-je, voyant qu'elles continuoient à me fixer & à se faire des signes. . . .

Vous nous écoutiez donc, seigneur cavalier ? Sans doute répliquai-je, &

qui vous a si bien instruites de l'heure
de ma nativité?....

Nous aurions bien d'autres choses
à vous dire , heureux jeune homme ;
mais il faut commencer par mettre le
signe dans la main.

Qu'à cela ne tienne, repris-je , &
sur le champ je leur donne un doublon.

Vois , Zoradille, dit la plus âgée,
vois comme il est noble, comme il est
fait pour jouir de tous les trésors qui
lui sont destinés. Allons , pince la gui-
tarre , & suis moi. Elle chante :

L'Espagne vous donna l'être ;
Mais Parthénope vous a nourri :
La terre en vous voit son maître ,
Du ciel , si vous voulez l'être ,
Vous ferez le favori.



Le bonheur qu'on vous préface
Est volage , & pourroit vous quitter.
Vous le tenez au passage :
Il faut , si vous êtes sage ,
Le saisir sans hésiter.

Quel est cet objet aimable
Qui s'est soumis à votre pouvoir?
Est-il.....

Les vieilles étoient en train. J'étois tout oreille. Biondetta a quitté la danse : elle est accourue , elle me tire par le bras , me force à m'éloigner. Pourquoi m'avez - vous abandonné, Alvare ? Que faites-vous ici ? J'écoutois , repris-je.... Quoi ! me dit-elle , en m'entraînant , vous écoutiez ces vieux monstres ?....

En vérité, ma chère Biondetta , ces créatures sont singulières , elles ont plus de connoissances qu'on ne leur en suppose , elles me disoient. Sans doute, reprit-elle avec ironie, elles faisoient leur métier , elles vous disoient votre bonne aventure, & vous les croiriez ? Vous êtes, avec beaucoup d'esprit, d'une simplicité d'enfant. Et ce sont là les objets qui vous empêchent

de vous occuper de moi ? Au contraire , ma chère Biondetta , elles alloient me parler de vous.

Parler de moi ! reprit-elle vivement , avec une sorte d'inquiétude , qu'en savent-elles ? Qu'en peuvent-elles dire ? Vous extravaguez. Vous danserez toute la soirée pour me faire oublier cet écart.

Je la suis : je rentre de nouveau dans le cercle , mais sans attention à ce qui se passe autour de moi , à ce que je fais moi-même. Je ne songeois qu'à m'échapper pour rejoindre , où je le pourrois , mes diseuses de bonne aventure. Enfin je crois voir un moment favorable : je le saisis. En un clin-d'œil j'ai volé vers mes forcières , les ai retrouvées & conduites sous un petit berceau qui termine le potager de la ferme. Là , je les supplie de me dire , en prose , sans énigme , très-succincte-

ment, enfin, tout ce qu'elles peuvent favoir d'intéressant sur mon compte. La conjuration étoit forte, car j'avois les mains pleines d'or. Elles brûloient de parler, comme moi de les entendre. Bientôt je ne puis douter qu'elles ne soient instruites des particularités les plus secrètes de ma famille, & confusément de mes liaisons avec Biondetta, de mes craintes, de mes espérances; je croyois apprendre bien des choses, je me flattois d'en apprendre de plus importantes encore, mais notre Argus est sur mes talons.

Biondetta n'est point accourue, elle a volé. Je voulois parler. Point d'excuses, dit-elle, la rechûte est impardonnable.....

Ah, vous me la pardonnerez ! lui dis - je : j'en suis sûr, quoique vous m'ayiez empêché de m'instruire comme

je pouvois l'être, dès à présent j'en fais assez. . . .

Pour faire quelque extravagance. Je suis furieuse, mais ce n'est pas ici le temps de quereller; si nous sommes dans le cas de nous manquer d'égards, nous en devons à nos hôtes. On va se mettre à table, & je m'y assieds à côté de vous: je ne prétends plus souffrir que vous m'échappiez.

Dans le nouvel arrangement du banquet, nous étions assis vis-à-vis des nouveaux mariés. Tous deux sont animés par les plaisirs de la journée: Marcos a les regards brûlans, Luísia les a moins timides: la pudeur s'en venge & lui couvre les joues du plus vif incarnat. Le vin de Xérès fait le tour de la table, & semble en avoir banni jusqu'à un certain point la réserve: les vieillards même s'animant du souvenir de leurs plaisirs passés,

provoquent la jeunesse par des faillies qui tiennent moins de la vivacité que de la pétulance. J'avois ce tableau sous les yeux ; j'en avois un plus mouvant, plus varié à côté de moi.

Biondetta paroissant tour à tour livrée à la passion ou au dépit, la bouche armée des graces fières du dédain, ou embellie par le sourire, m'agaçoit, me boudoit, me pinçoit jusqu'au sang, & finissoit par me marcher doucement sur les pieds. En un mot c'étoit en un moment une faveur, un reproche, un châtiment, une caresse ; de sorte que livré à cette vicissitude de sensations, j'étois dans un désordre inconcevable.

Les mariés ont disparu : une partie des convives les a suivis pour une raison ou pour une autre. Nous quittons la table. Une femme, c'étoit la tante du fermier & nous le savions, prend un flambeau de cire jaune, nous pré-

cède , & en la suivant nous arrivons dans une petite chambre de douze pieds en quarré : un lit qui n'en a pas quatre de largeur , une table & deux sièges en font l'ameublement. Monsieur & madame , nous dit notre conductrice , voilà le seul appartement que nous puissions vous donner. Elle pose son flambeau sur la table & on nous laisse seuls.

Biondetta baisse les yeux. Je lui adresse la parole : vous avez donc dit que nous étions mariés ?

Oui , répond-elle , je ne pouvois dire que la vérité. J'ai votre parole , vous avez la mienne. Voilà l'essentiel. Vos cérémonies sont des précautions prises contre la mauvaise foi , & je n'en fais point de cas. Le reste n'a pas dépendu de moi. D'ailleurs , si vous ne voulez pas partager le lit que l'on nous abandonne , vous me donnerez la mortifi-

cation de vous voir passer la nuit mal à votre aise. J'ai besoin de repos : je suis plus que fatiguée , je suis excédée de toutes les manières ; en prononçant ces paroles du ton le plus animé , elle s'étend dessus le lit le nez tourné vers la muraille. Eh quoi ! m'écriai-je , Biondetta , je vous ai déplu , vous êtes sérieusement fâchée ! comment puis-je expier ma faute ! demandez ma vie.

Alvare , me répond-elle sans se déranger , allez consulter vos égyptiennes sur les moyens de rétablir le repos dans mon cœur & dans le vôtre.

Quoi ! l'entretien que j'ai eu avec ces femmes est le motif de votre colère ? Ah ! vous allez m'excuser , Biondetta. Si vous saviez combien les avis qu'elles m'ont donnés sont d'accord avec les vôtres , & qu'elles m'ont enfin décidé à ne point retourner au château de Maravillas. Oui , c'en est

fait, demain nous partons pour Rome, pour Venise, pour Paris, pour tous les lieux que vous voudrez que j'aille habiter avec vous. Nous y attendrons l'aveu de ma famille.....

A ce discours, Biondetta se retourne. Son visage étoit sérieux & même sévère. Vous rappelez-vous, Alvare, ce que je suis, ce que j'attendois de vous, ce que je vous conseillois de faire ? Quoi ! lorsqu'en me servant avec discrétion des lumières dont je suis douée, je n'ai pu vous amener à rien de raisonnable, la règle de ma conduite & de la vôtre sera fondée sur les propos de deux êtres, les plus dangereux pour vous & pour moi, s'ils ne sont pas les plus méprisables. Certes, s'écria-t-elle dans un transport de douleur, j'ai toujours craint les hommes ; j'ai balancé pendant des siècles à faire un choix, il est fait, il est sans retour.

Je suis bien malheureuse ! Alors elle fond en larmes , dont elle cherche à me dérober la vue.

Combattu par les passions les plus violentes , je tombe à ses genoux. O Biondetta ! m'écriai-je , vous ne voyez pas mon cœur ! vous cesseriez de le déchirer.

Vous ne me connoissez pas , Alvare , & me ferez cruellement souffrir avant de me connoître. Il faut qu'un dernier effort vous dévoile mes ressources , & ravisse si bien & votre estime & votre confiance , que je ne sois plus exposée à des partages humilians ou dangereux , vos Pythonisses sont trop d'accord avec moi pour ne pas m'inspirer de justes terreurs. Qui m'assure que Soberano , Bernadillo , vos ennemis & les miens , ne soient pas cachés sous ces masques ? Souvenez-vous de Venise. Opposons à leurs ruses un genre de merveilles

merveilles qu'ils n'attendent sans doute pas de moi. Demain, j'arrive à Maravillas dont leur politique cherche à m'éloigner; les plus avilissans, les plus accablans de tous les soupçons vont m'y accueillir: mais Dona Mencia est une femme juste, estimable; votre frère a l'ame noble, je m'abandonnerai à eux. Je serai un prodige de douceur, de complaisance, d'obéissance, de patience, j'irai au-devant des épreuves. Elle s'arrête un moment. Sera-ce assez t'abaïsser, malheureuse Sylphide? s'écrie-t-elle d'un ton douloureux: elle veut poursuivre; mais l'abondance des larmes lui ôte l'usage de la parole.

Que deviens-je à ces témoignages de passion, ces marques de douleur, ces résolutions dictées par la prudence, ces mouvemens d'un courage que je regardois comme héroïque! Je m'affieds

auprès d'elle : j'essaie de la calmer par mes caresses ; mais d'abord on me repousse : bientôt après je n'éprouve plus de résistance sans avoir sujet de m'en applaudir ; la respiration l'embarasse , les yeux sont à demi-fermés , le corps n'obéit qu'à des mouvemens convulsifs , une froideur suspecte s'est répandue sur toute la peau , le pouls n'a plus de mouvement sensible , & le corps paroîtroit entièrement inanimé , si les pleurs ne couloient pas avec la même abondance.

O pouvoir des larmes ! c'est sans doute le plus puissant de tous les traits de l'amour ! Mes défiances , mes résolutions , mes sermens , tout est oublié. En voulant tarir la source de cette rosée précieuse , je me suis trop approché de cette bouche où la fraîcheur se réunit au doux parfum de la rose ; & si je voulois m'en éloigner , deux

bras dont je ne saurois peindre la blancheur , la douceur & la forme sont des liens dont il me devient impossible de me dégager.

O mon Alvare ! s'écrie Biondetta , j'ai triomphé : je suis le plus heureux de tous les êtres.

Je n'avois pas la force de parler : j'éprouvois un trouble extraordinaire : je dirai plus ; j'étois honteux , immobile. Elle se précipite à bas du lit : elle est à mes genoux : elle me déchauffe. Quoi , chère Biondetta ! m'écriai-je , quoi ! vous vous abaissez..... ? Ah , répond-elle , ingrat , je te servois lorsque tu n'étois que mon despote : laisse-moi servir mon amant.

Je suis dans un moment débarrassé de mes hardes : mes cheveux ramassés avec ordre , sont arrangés dans un filet qu'elle a trouvé dans sa poche. Sa

force, son activité, son adresse ont triomphé de tous les obstacles que je voulois opposer. Elle fait avec la même promptitude sa petite toilette de nuit, éteint le flambeau qui nous éclairait, & voilà les rideaux tirés.

Alors avec une voix à la douceur de laquelle la plus délicieuse musique ne sauroit se comparer. Ai-je fait, dit-elle, le bonheur de mon Alvare, comme il a fait le mien? Mais non: je suis encore la seule heureuse: il le fera, je le veux; je l'enivrerai de délices; je le remplirai de sciences; je l'élèverai au faite des grandeurs. Voudras-tu, mon cœur, voudras-tu être la créature la plus privilégiée, te soumettre avec moi, les hommes, les élémens, la nature entière?

O ma chère Biondetta! lui dis-je, quoiqu'en faisant un peu d'effort sur moi-même, tu me suffis; tu remplis

tous les vœux de mon cœur.....
 Non, non, répliqua-t-elle vivement,
 Biondetta ne doit pas te suffire : ce
 n'est pas là mon nom : tu me l'avois
 donné : il me flattoit ; je le portois
 avec plaisir : mais il faut que tu saches
 qui je suis..... Je suis le Diable ,
 mon cher Alvare , je suis le Diable....

En prononçant ce mot avec un
 accent d'une douceur enchanteresse,
 elle fermoit , plus qu'exactement, le
 passage aux réponses que j'aurois voulu
 lui faire. Dès que je pus rompre le
 silence : cesse , lui dis-je , ma chère
 Biondetta , ou qui que tu sois , de pro-
 noncer ce nom fatal & de me rappeler
 une erreur abjurée depuis long-temps.

Non , mon cher Alvare , non ce
 n'étoit point une erreur ; j'ai dû te le
 faire croire , cher petit homme. Il
 falloit bien te tromper pour te rendre
 enfin raisonnable. Votre espèce échappe

à la vérité : ce n'est qu'en vous aveuglant qu'on peut vous rendre heureux. Ah, tu le feras beaucoup si tu veux l'être ! je prétends te combler. Tu conviens déjà que je ne suis pas aussi dégoûtant que l'on me fait noir.

Ce badinage achevoit de me déconcerter. Je m'y refusois, & l'ivresse de mes sens aidait à ma distraction volontaire.

Mais, réponds-moi donc, me disoit-elle : Eh ! que voulez-vous que je réponde ?.... Ingrat, place la main sur ce cœur qui t'adore ; que le tien s'anime, s'il est possible, de la plus légère des émotions qui sont si sensibles dans le mien. Laisse couler dans tes veines un peu de cette flamme délicieuse par qui les miennes sont embrasées ; adoucis si tu le peux le son de cette voix si propre à inspirer l'amour, & dont tu ne te fers que

trop pour effrayer mon ame timide : dis-moi, enfin , s'il t'est possible , mais aussi tendrement que je l'éprouve pour toi , mon cher Béalzébuth , je t'adore....

A ce nom fatal , quoique si tendrement prononcé , une frayeur mortelle me saisit ; l'étonnement , la stupeur accablent mon ame : je la croirois anéantie si la voix sourde du remords ne crioit pas au fond de mon cœur. Cependant , la révolte de mes sens subsiste d'autant plus impérieusement qu'elle ne peut être réprimée par la raison. Elle me livre sans défense à mon ennemi : il en abuse & me rend aisément sa conquête.

Il ne me donne pas le temps de revenir à moi , de réfléchir sur la faute dont il est beaucoup plus l'auteur que le complice. Nos affaires sont arrangées , me dit-il , sans altérer sensible-

ment ce ton de voix auquel il m'avoit habitué. Tu es venu me chercher : je t'ai suivi, servi, favorisé; enfin, j'ai fait ce que tu as voulu. Je desirois ta possession, & il falloit, pour que j'y parvinssé, que tu me fisses un libre abandon de toi-même. Sans doute, je dois à quelques artifices la première complaisance; quant à la seconde, je m'étois nommé : tu savois à qui tu te livrois, & ne saurois te prévaloir de ton ignorance. Déformais notre lien, Alvare, est indissoluble, mais pour cimenter notre société, il est important de nous mieux connoître. Comme je te fais déjà presque par cœur; pour rendre nos avantages réciproques, je dois me montrer à toi tel que je suis.

On ne me donne pas le temps de réfléchir sur cette harangue singulière : un coup de sifflet très-aigu part à côté de moi. A l'instant l'obscurité qui m'en-

vironne se dissipe : la corniche qui surmonte le lambris de la chambre s'est toute chargée de gros limaçons : leurs cornes qu'ils font mouvoir vivement & en manière de bascule, sont devenus des jets de lumière phosphoriques, dont l'éclat & l'effet redoublent par l'agitation & l'allongement.

Presque ébloui par cette illumination subite, je jette les yeux à côté de moi ; au lieu d'une figure ravissante, que vois-je ? O ciel ! c'est l'effroyable tête de chameau. Elle articule d'une voix de tonnerre ce ténébreux *Che Vuoi* qui m'avoit tant épouvanté dans la grotte, part d'un éclat de rire humain plus effrayant encore, tire une langue démesurée.....

Je me précipite ; je me cache sous le lit, les yeux fermés la face contre terre. Je sentoís battre mon cœur avec une force terrible : j'éprouvois un sus-

foquement comme si j'allois perdre la respiration. Je ne puis évaluer le temps que je comptois avoir passé dans cette inexprimable situation, quand je me fens tirer par le bras, mon épouvante s'accroît : forcé néanmoins d'ouvrir les yeux, une lumière frappante les aveugle.

Ce n'étoit point celle des escargots, il n'y en avoit plus sur les corniches ; mais le soleil me donnoit à plomb sur le visage. On me tire encore par le bras : on redouble : je reconnois Marcos.

Eh ! seigneur cavalier, me dit-il, à quelle heure comptez-vous donc partir ? si vous voulez arriver à Maravillas aujourd'hui, vous n'avez pas de temps à perdre, il est près de midi.

Je ne répondois pas : il m'examine : Comment ? Vous êtes resté tout habillé sur votre lit : vous y avez donc passé

quatorze heures sans vous éveiller ? Il falloit que vous eussiez un grand besoin de repos. Madame votre épouse s'en est doutée : c'est, sans doute, dans la crainte de vous gêner qu'elle a été passer la nuit avec une de mes tantes ; mais elle a été plus diligente que vous ; par ses ordres , dès le matin tout a été mis en état dans votre voiture, & vous pouvez y monter. Quant à Madame, vous ne la trouverez pas ici. Nous lui avons donné une bonne mule ; elle a voulu profiter de la fraîcheur du matin ; elle vous précède, & doit vous attendre dans le premier village que vous rencontrerez sur votre route.

Marcos fort. Machinalement je me frotte les yeux, & passe les mains sur ma tête pour y trouver ce filet dont mes cheveux devoient être enveloppés... Elle est nue, en désordre, ma

cadenette est comme elle étoit la veille : la rosette y tient. Dormirois-je ? me dis-je alors. Ai-je dormi ? ferois-je assez heureux pour que tout n'eût été qu'un songe ? Je lui ai vu éteindre la lumière..... Elle l'a éteinte..... La voilà..... Marcos rentre. Si vous voulez prendre un repas , seigneur cavalier , il est préparé. Votre voiture est attelée.

Je descends du lit ; à peine puis-je me soutenir, mes jarrets plient sous moi. Je consens à prendre quelque nourriture, mais cela me devient impossible. Alors, voulant remercier le fermier & l'indemniser de la dépense que je lui ai occasionnée, il refuse.

Madame, me répond-il, nous a satisfait & plus que noblement; vous & moi, seigneur cavalier, avons deux braves femmes. A ce propos, sans rien répondre

répondre, je monte dans ma chaise : elle chemine.

Je ne peindrai point la confusion de mes pensées : elle étoit telle que l'idée du danger dans lequel je devois trouver ma mère ne s'y retraçoit que foiblement. Les yeux hébétés, la bouche béante, j'étois moins un homme qu'un automate.

Mon conducteur me réveille. Seigneur cavalier, nous devons trouver Madame dans ce village-ci. Je ne lui réponds rien. Nous traversons une espèce de bourgade ; à chaque maison il s'informe si l'on n'a pas vu passer une jeune dame en tel & tel équipage. On lui répond qu'elle ne s'est point arrêtée. Il se retourne, comme voulant lire sur mon visage mon inquiétude à ce sujet. Et, s'il n'en savoit pas plus que moi, je devois lui paroître bien troublé.

Nous sommes hors du village , & je commence à me flatter que l'objet actuel de mes frayeurs s'est éloigné au moins pour quelque temps. Ah ! si je puis arriver , tomber aux genoux de Dona Mencia , me dis-je à moi-même , si je puis me mettre sous la sauve-garde de ma respectable mère , fantômes , monstres qui vous êtes acharnés sur moi , osez-vous violer cet asyle ? J'y retrouverai avec les sentimens de la nature , les principes salutaires dont je m'étois écarté , je m'en ferai un rempart contre vous.

Mais si les chagrins occasionnés par mes désordres m'ont privé de cet ange tutélaire... Ah ! je ne veux vivre que pour la venger sur moi-même. Je m'enfevelirai dans un cloître..... Eh ! qui m'y délivrera des chimères engendrées dans mon cerveau ? Prenons l'état ecclésiastique. Sexe charmant ,

il faut que je renonce à vous, une Larve infernale s'est revêtue de toutes les grâces dont j'étois idolâtre : ce que je verrois en vous de plus touchant me rappelleroit....

Au milieu de ces réflexions, dans lesquelles mon attention est concentrée, la voiture est entrée dans la grande cour du château. J'entends une voix : C'est Alvare ! c'est mon fils ! J'élève la vue & reconnois ma mère sur le balcon de son appartement.

Rien n'égale alors la douceur, la vivacité du sentiment que j'éprouve. Mon ame semble renaître : mes forces se raniment toutes à la fois. Je me précipite, je vole dans les bras qui m'attendent. Je me prosterne. Ah, m'écriois-je les yeux baignés de larmes, la voix entrecoupée de sanglots, ma mère ! ma mère ! je ne suis donc pas votre assassin ? Me reconnoîtrez-vous

pour votre fils ? Ah ! ma mère, vous m'embrassez.....

La passion qui me transporte, la véhémence de mon action ont tellement altéré mes traits & le son de ma voix, que Dona Mencia en conçoit de l'inquiétude. Elle me relève avec bonté, m'embrasse de nouveau, me force à m'asseoir. Je voulois parler : cela m'étoit impossible : je me jetois sur ses mains en les baignant de larmes, en les couvrant des caresses les plus emportées.

Dona Mencia me considère d'un air d'étonnement : elle suppose qu'il doit m'être arrivé quelque chose d'extraordinaire ; elle appréhende même quelque dérangement dans ma raison. Tandis que son inquiétude, sa curiosité, sa bonté, sa tendresse se peignent dans ses complaisances & dans ses regards ; sa prévoyance a fait rassembler sous

ma main ce qui peut soulager les besoins d'un voyageur fatigué par une route longue & pénible.

Les domestiques s'empressent à me servir. Je mouille mes lèvres par complaisance : mes regards distraits cherchent mon frère ; allarmé de ne le pas voir, Madame, dis-je, où est l'estimable Dom Juan?.....

Il sera bien aise de savoir que vous êtes ici, puisqu'il vous avoit écrit de vous y rendre ; mais comme ses lettres, datées de Madrid, ne peuvent être parties que depuis quelques jours, nous ne vous attendions pas sitôt. Vous êtes colonel du régiment qu'il avoit, & le roi vient de le nommer à une vice-royauté dans les Indes.

Ciel ! m'écriai-je. Tout seroit-il faux dans le songe affreux que je viens de faire?..... Mais il est impossible.... De quel songe parlez-vous, Alvare?.....

Du plus long, du plus étonnant, du plus effrayant que l'on puisse faire. Alors, surmontant l'orgueil & la honte, je lui fais le détail de ce qui m'étoit arrivé depuis mon entrée dans la grotte de Portici, jusqu'au moment heureux où j'avois pû embrasser ses genoux.

Cette femme respectable m'écoute avec une attention, une patience, une bonté extraordinaires. Comme je connoissois l'étendue de ma faute, elle vit qu'il étoit inutile de me l'exagérer.

Mon cher fils, vous avez couru après les mensonges, &, dès le moment même vous en avez été environné. Jugez-en par la nouvelle de mon indisposition & du courroux de votre frère aîné. Berthe, à qui vous avez cru parler, est depuis quelque temps détenue au lit par une infirmité. Je ne songeai jamais à vous envoyer deux cent sequins au-delà de votre pension. J'au-

rois craint, ou d'entretenir vos désordres, ou de vous y plonger par une libéralité mal entendue. L'honnête écuyer Pimientos est mort depuis huit mois. Et sur dix-huit cent clochers que possède peut-être M. le duc de Medina-Sidonia dans toutes les Espagnes, il n'a pas un pouce de terre à l'endroit que vous désignez : je le connois parfaitement, & vous aurez rêvé cette ferme & tous ses habitans.

A ! madamè , repris - je , le muletier qui m'amène a vu cela comme moi. Il a dansé à la nôce.

Ma mère ordonne qu'on fasse venir le muletier, mais il avoit dételé en arrivant, sans demander son salaire.

Cette fuite précipitée, qui ne laissoit point de traces, jeta ma mère en quelques soupçons. Nugnés, dit-elle à un page qui traversoit l'appartement, allez dire au vénérable Dom Quebra-

cuernos que mon fils Alvare & moi l'attendons ici.

C'est, poursuivit-elle, un docteur de Salamanque; il a ma confiance & la mérite : vous pouvez lui donner la vôtre. Il y a dans la fin de votre rêve une particularité qui m'embarrasse ; Dom Quebracuernos connoît les termes , & définira ces choses beaucoup mieux que moi.

Le vénérable ne se fit pas attendre ; il en imposoit , même avant de parler , par la gravité de son maintien. Ma mère me fit recommencer devant lui l'aveu sincère de mon étourderie & des suites qu'elle avoit eu. Il m'écoutoit avec une attention mêlée d'étonnement & sans m'interrompre. Lorsque j'eus achevé , après s'être un peu recueilli , il prit la parole en ces termes :

Certainement , seigneur Alvare , vous venez d'échapper au plus grand péril

auquel un homme puisse être exposé par sa faute. Vous avez provoqué l'esprit malin , & lui avez fourni , par une suite d'imprudences , tous les déguisemens dont il avoit besoin pour parvenir à vous tromper & à vous perdre. Votre aventure est bien extraordinaire ; je n'ai rien lu de semblable dans la *Démonomanie de Bodin* , ni dans le *monde enchanté de Bekker*. Et il faut convenir que depuis que ces grands hommes ont écrit , notre ennemi s'est prodigieusement raffiné sur la manière de former ses attaques , en profitant des ruses que les hommes du siècle emploient réciproquement pour se corrompre. Il copie la nature fidèlement & avec choix , il emploie la ressource des talens aimables , donne des fêtes bien entendues , fait parler aux passions leur plus séduisant langage ; il imite même jusqu'à un certain point la vertu. Cela

m'ouvre les yeux sur beaucoup de choses qui se passent; je vois d'ici bien des grottes plus dangereuses que celles de Portici , & une multitude d'obsédés qui malheureusement ne se doutent pas de l'être. A votre égard , en prenant des précautions sages pour le présent & pour l'avenir , je vous crois entièrement délivré. Votre ennemi s'est retiré , cela n'est pas équivoque. Il vous a séduit , il est vrai , mais il n'a pu parvenir à vous corrompre; vos intentions, vos remords vous ont préservé à l'aide des secours extraordinaires que vous avez reçus; ainsi son prétendu triomphe & votre défaite n'ont été pour vous & pour lui qu'une *illusion* dont le repentir achèvera de vous laver. Quant à lui une retraite forcée a été son partage; mais admirez comme il a su la couvrir, & laisser en partant le trouble dans votre esprit & des intelligences dans votre

cœur pour pouvoir renouveler l'attaque , si vous lui en fournissez l'occasion. Après vous avoir ébloui autant que vous avez voulu l'être, contraint à se montrer à vous dans toute sa difformité , il obéit en esclave qui prémédite la révolte ; il ne veut vous laisser aucune idée raisonnable & distincte, mêlant le grotesque au terrible ; le puérile de ses escargots lumineux , à la découverte effrayante de son horrible tête ; enfin le mensonge à la vérité ; le repos à la veille ; de manière que votre esprit confus ne distingue rien , & que vous puissiez croire que la vision qui vous a frappé étoit moins l'effet de sa malice , qu'un rêve occasionné par les vapeurs de votre cerveau : mais il a soigneusement isolé l'idée de ce fantôme agréable dont il s'est long-temps servi pour vous égarer ; il la rapprochera si vous le lui rendez possible. Je ne crois pas cependant que

la barrière du cloître , ou de notre état , soit celle que vous deviez lui opposer. Votre vocation n'est point assez décidée ; les gens instruits par leur expérience sont nécessaires dans le monde. Croyez-moi , formez des liens légitimes avec une personne du sexe ; que votre respectable mère préside à votre choix : & dût celle que vous tiendrez de sa main avoir des graces & des talens célestes , vous ne ferez jamais tenté de la prendre pour le diable.

Fin du Diable Amoureux.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

D U D I A B L E

A M O U R E U X.

LORSQUE la première édition du Diable Amoureux parut, les lecteurs en trouvèrent le dénouement trop brusque. Le plus grand nombre eut désiré que le héros tombât dans un piège couvert d'assez de fleurs pour qu'elles pussent lui sauver le désagrément de la chute. Enfin l'imagination leur sembloit avoir abandonné l'auteur parvenu aux trois quarts de sa petite carrière : alors la vanité qui ne veut rien perdre, suggera à celui-ci, pour se venger du reproche de stérilité & justifier son

278 ÉPILOGUE.

propre goût , de réciter aux personnes de sa connoissance le roman en entier tel qu'il l'avoit conçu dans le premier feu. Alvare y devenoit la dupe de son ennemi , & l'ouvrage alors , divisé en deux parties , se terminoit dans la première par cette fâcheuse catastrophe , dont la seconde partie développoit les suites , d'obsédé qu'il étoit , Alvare devenu possédé n'étoit plus qu'un instrument entre les mains du diable , dont celui-ci se servoit pour mettre le désordre partout. Le cannevas de cette seconde partie , en donnant beaucoup d'effor à l'imagination , ouvroit la carrière la plus étendue à la critique , au sarcasme , à la licence.

Sur ce récit , les avis se partagèrent , les uns prétendirent qu'on de

voit conduire *Alvare* jusqu'à la chute inclusivement, & s'arrêter-là ; les autres qu'on ne devoit pas en retrancher les conséquences.

On a cherché à concilier les idées des critiques dans cette nouvelle édition. *Alvare* y est dupe jusqu'à un certain point, mais sans être victime ; son adversaire, pour le tromper, est réduit à se montrer honnête & presque prude : ce qui détruit les effets de son propre système, & rend son succès incomplet. Enfin, il arrive à sa victime ce qui pourroit arriver à un galant homme séduit par les plus honnêtes apparences : il auroit sans doute fait de certaines pertes ; mais il sauveroit l'honneur, si les circonstances de son aventure étoient connues.

On pressentira aisément les raisons qui ont fait supprimer la deuxième partie de l'ouvrage, si elle étoit susceptible d'une certaine espèce de comique, aisé, piquant, quoique forcé; elle présentoit des idées noires, & il n'en faut pas offrir de cette espèce à une nation de qui l'on peut dire que, si le rire est un caractère distinctif de l'homme comme animal, c'est chez elle qu'il est le plus agréablement marqué. Elle n'a pas moins de grâces dans l'attendrissement, mais soit qu'on l'amuse ou qu'on l'intéresse, il faut ménager son beau naturel, & lui épargner les convulsions.

Le petit ouvrage que l'on donne aujourd'hui réimprimé & augmenté, quoique peu important, a eu dans le principe des motifs raisonnables, &

son origine est assez noble pour qu'on ne doive en parler ici qu'avec les plus grands ménagemens. Il fut inspiré par la lecture du passage d'un auteur infiniment respectable, dans lequel il est parlé des ruses que peut employer le démon quand il veut plaire & séduire. On les a rassemblées, autant qu'on a pu le faire, dans une allégorie où les principes sont aux prises avec les passions : l'ame est le champ de bataille; la curiosité engage l'action, l'allégorie est double, & les lecteurs s'en appercevront aisément.

On ne poursuivra pas l'explication plus loin; on se souvient qu'à vingt-cinq ans, en parcourant l'édition complete des Œuvres du Tasse, on tomba sur un volume qui ne con-

tenoit que l'éclaircissement des allégories renfermées dans la Jérusalem délivrée. On se garda bien de l'ouvrir. On étoit amoureux passionné d'Armide, d'Herminie, de Clorinde : on perdoit des chimères trop agréables, si ces princesses étoient réduites à n'être que de simples emblèmes.

F I N.

S
:
-
S

